P.R. 845

23me Année N° 9 1er Mai 1916

PERIODICAL ROOM
RECEIVED
MAY 29 1916
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
François de Nion	*Les Décombres* (2e partie)	5
Louis Liard	*La Guerre et les Universités françaises*	48
Joseph Vassal	*Lettres de Serbie.* — I.	74
Adolphe Blanqui	*Souvenirs d'un Lycéen.* — II.	97
J. de Morgan	*Les Arméniens*	118
Charles Geniaux	*Mathurin le Ressuscité* (1re partie)	134
Daniel Bellet	*La Puissance militaire des États-Unis*	154
Sergent J. L...	*Trois Mois aux Dardanelles.* — I.	174
Jean Alazard	*La Crise italienne* (Août 1914 - Mai 1915)	194

Copyright 1916, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ. 85bis

1916

LIVRES NOUVEAUX

LA PAIX CHEZ LES BÊTES

par Colette.

La bête innocente, elle seule, a le droit d'ignorer la guerre. C'est pourquoi Mme Colette a rassemblé des bêtes dans ce livre, comme dans un enclos paisible abrité contre la fureur du fléau. Et ce livre est naturellement délicieux. L'auteur le dédie « au premier soldat inconnu que le printemps pourra revoir étendu au long de sa bonne arme, une verte brindille aux dents avec une couleuvre enroulée autour de son poignet et un louveteau docile entre ses talons ». Le style de Mme Colette est le charme même, et les animaux de sa coquette ménagerie semblent sortir des fables de La Fontaine.

L'ITALIE ET LA GUERRE.

M. Henri Hauvette a eu l'heureuse idée de réunir en une brochure les principaux discours prononcés par les hommes d'État italiens entre juin 1915 et février 1916. Dans une préface brève et substantielle, il trace d'abord, à l'usage du public français, une psychologie politique du peuple italien. Puis, dans une impeccable traduction, nous pouvons relire les grands discours historiques des ministres et de M. Tittoni, qui nous ont, en leur temps remplis d'admiration pour la noblesse et la force de leur pensée et pour la magnifique et subtile éloquence latine.

L'ALCOOL CONTRE LA FRANCE,

par Georges Maurevert.

Il serait à souhaiter que dans chacune des villes de France, une campagne soit menée contre l'alcool, aussi vigoureuse, persévérante et précise que celle que mena M. Georges Maurevert dans *l'Eclaireur de Nice*, de mars 1913 à juillet 1914. Le ton en est âpre et violent, mais il est des hontes qu'il faut dire : en un pareil sujet, souvent les mots les plus durs sont les plus justes. A coup sûr, à l'heure où la lutte contre l'alcool semble languir, où le projet Ribot semble oublié, des articles comme *le Cabaret à domicile* ou *le Devoir des électeurs* méritent d'être connus du grand public. Des pièces annexes fort instructives complètent ce livre si utile.

UN DEMI-SIÈCLE DE CIVILISATION FRANÇAISE 1870-1915.

Des spécialistes groupés autour de M. Raphaël-Georges Lévy ont jugé utile d'expliquer en détail l'effort de la France depuis quarante-cinq ans. Cet effort fut immense dans la pensée, dans l'art, dans l'action. Il est bon de dire aux Français et au monde que nos armées luttent non seulement pour défendre notre sol et notre vieille civilisation, mais pour conserver une force vivante et créatrice qui travaillait à enrichir, embellir et organiser la vie, quoiqu'elle le fît sans exclusivisme et avec peu de réclame.

SON SANG POUR L'ALSACE,

par François de Nion.

Le roman de M. François de Nion est dédié « à ceux qui nous reviennent », aux Français d'Alsace. Il y traite la grave et actuelle question du retour à la France de tout un peuple en exil, de la rentrée de l'Alsace dans la patrie française. A travers une aventure d'amour délicate et passionnée, on retrouve dans ce livre la plupart des incidents qui ont marqué pour nous les mois inoubliables que nous venons de vivre. M. de Nion, dont la *Revue de Paris* publie en ce moment un délicieux roman d'avant-guerre, nous donne dans ce nouveau livre, un roman de guerre passionnant et entraînant.

LA GUERRE DE 1914 ET LE DROIT,

par Victor Basch.

Philosophe et historien, l'auteur de cette petite brochure éloquente a voulu montrer ce qu'un Français, héritier de la Révolution, ce que tout homme libre et raisonnable, épris de vérité et de justice, doit penser des origines de la guerre. Les faits et les documents diplomatiques sont analysés avec exactitude et pénétration. Les contradictions qu'ils présentent sont résolues selon les règles de la critique historique. La justice entière de la cause des Alliés apparaît finalement lumineuse, après qu'ont été dissipés tous les brouillards dont a voulu l'envelopper la sophistique de nos adversaires.

LES DÉCOMBRES[1]

VIII

RUE MARIUS-ROUX

Louis-Albert subissait les objurgations de la comtesse de Thianges, indignée, effarée dans le hall de l'hôtel.

— Comment !... après cette épouvantable histoire, je quitte tout, je prends le premier train de nuit, je veux voir ma fille, l'embrasser, la consoler... Vous me dites qu'elle est partie, qu'elle n'est plus à Marseille... mais c'est un scandale, c'est effroyable... ça ne s'est jamais vu...

— Je vous répète, chère madame, que madame de Louville...

— Oh, ne prononcez pas le nom de ce misérable...

— Enfin que madame votre fille avait désiré du repos, de la solitude...

— Mais où est-elle?

Il chercha un instant, puis dit au hasard :

— A Florence.

— En Toscane... pourquoi pas en Chine? Comment! elle avait mon sein pour la recevoir, pour la consoler ; elle pouvait pleurer dans les bras de sa mère, et elle file, comme ça, sans dire gare... C'est à supposer des choses...

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril 1916.

— Je vous assure que la pauvre femme avait surtout besoin de repos physique et moral.

— C'est ça, défendez-la maintenant. Mais voyons, mon cher duc, avouez que c'est une conduite inconcevable de la part d'une femme comme il faut. On n'a qu'une mère au monde et quand on est malheureuse, c'est à elle qu'on se confie. Qu'est-ce qu'on va dire à Paris, quand on me verra revenir seule, sans mon enfant?...

— On dira, ce qui est la vérité, que madame de... pardon, que mademoiselle Diane a été faire une retraite...

— Dans un couvent... voilà une excellente idée, par exemple! Elle ne pouvait venir que d'un homme comme vous. Ah, mon cher Louis-Albert, quel bien vous me faites! Oui, c'est cela, ainsi elle est dans un couvent, en Toscane. Pendant ce temps, nous poursuivrons à Paris le procès en divorce et en annulation. Mais quel vilain homme! Pourquoi avoir été choisir justement ma fille, cet ange, pour lui infliger cet affront?... Pourquoi, je vous le demande?

— Il y avait cette Marotte...

— Marotte, je vous demande un peu, une créature qui s'appelle Marotte. Qu'est-ce que c'est que cette fille-là?

— Il y a très longtemps qu'il vit avec elle ; tout le monde le savait, je m'étonne qu'on ne vous ait pas avertie.

— Eh, mon cher, dans ces cas-là tout le monde se ligue pour vous tromper.

M. de Lesdiguières s'ennuyait, mais il avait promis à son amie de raisonner et de calmer la mère; il était fort surpris d'avoir, sans s'y appliquer, aussi vite réussi. Son titre et son rang faisaient de l'effet sur madame de Thianges, née Tirard de Bois-Milon.

Des passants commençaient à envahir le hall où avait lieu cette scène; ils gênèrent subitement la comtesse qui dit, en manière de transition :

— Je suis brisée de fatigue ; je crois que je vais m'évanouir.

— Ah non, ne faites pas ça, je vais faire appeler votre femme de chambre. Quel numéro dans l'hôtel?

— N° 52... qu'on demande Marthe, elle doit m'attendre dans ma chambre... mais comme je vous donne du mal, pardon, mon cher duc. Vous êtes bon.

Elle se pencha vers lui comme pour une confidence extraordinaire :

— Voyez-vous, mon cher ami, voulez-vous un conseil de mère : n'ayez jamais d'enfants...

Il riait encore quand l'auto, prise sur la Cannebière, le déposa devant la maison du faubourg où, sous de grands arbres, reposait la petite bastide habitée par Diane.

Bien que sa camaraderie avec la jeune femme se fût affirmée depuis deux jours, il était assez embarrassé pour lui répéter, sans les nuancer de comique, les propos de madame de Thianges. Mais Diane savait d'avance à quoi s'en tenir et, n'eût été le respect exigé, elle aurait pu lui dire, sans les avoir entendues, toutes les phrases dont sa mère s'était servi.

Elle fut cependant surprise et ravie de l'invention de couvent. C'était pour elle la tranquillité et pour le monde le meilleur des prétextes.

— Et maintenant, — dit-elle, — puis-je vous offrir une tasse de thé?

Louis-Albert dut avouer qu'en attendant l'arrivée du train il n'avait pas dîné et qu'il allait retourner dans Marseille pour remplir ce devoir.

— Moi non plus, je n'ai pas dîné ; j'étais trop tourmentée de ce qui pouvait se passer entre vous et maman. Mais on m'a apporté tout à l'heure un panier de la Réserve ; Louise doit l'avoir tenu au chaud. Dînez avec moi.

Il hésitait, refusait :

— Comment... vous m'avez offert à déjeuner hier matin et vous ne voulez pas accepter ce soir... C'est très vilain, c'est même très malhonnête.

— J'ai gardé mon taxi.

— On va le renvoyer ; il passe des trams tout le temps ; ils font même assez de bruit... Allons, décidez-vous, ça ne vous compromettra pas, soyez tranquille.

Comme ils n'étaient plus au restaurant, la nuance fut très marquée et Louise servit avec un certain décorum celle que, en dépit de toutes les observations, elle appelait toujours solennellement « madame la comtesse ». Ils causèrent comme ils l'eussent fait à un dîner de cérémonie, oubliant tout à fait

qu'ils étaient seuls. Même les méchancetés dédiées aux amis et connaissances fleurirent sur leurs lèvres moqueuses. Tout d'un coup, Diane dit :

— Nous potinons, mais ce qu'on doit aussi potiner sur mon compte... Il me semble que les oreilles me tintent. Avez-vous lu les journaux?

— Ils sont surtout pleins de notre lamentable affaire Mouriez. Tous les jours on révèle un nouveau détail de l'inconscience de ce malheureux. Vous savez que ma mère lui avait fait cadeau d'un très beau Fragonard, *la Convoitise*. On ne l'a pas retrouvé ; il a dû le vendre aussitôt que reçu ; il faisait argent de tout.

— Et c'est au jeu que?...

— Tout a été dévoré par la Bourse. Il jouait un jeu d'enfer ; du reste, assez simple dans sa vie.

— Et... de mon aventure? pas un mot?

— Si, une allusion dans le *Gil Blas*. Tenez voilà le journal.

Il lui tendit la feuille pliée et froissée dans la poche de son veston. Elle lut :

« *On parle à mots couverts d'une mésaventure arrivée à une* « *jeune mariée du meilleur monde qui, partie en voyage de noces* « *avec son mari, a découvert que celui-ci faisait voyager sa maî-* « *tresse dans le même train que l'épousée. Arrivés à Marseille* « *les deux conjoints se sont aussitôt séparés. On parle d'un* « *divorce et d'une annulation qui seront d'autant facilement* « *obtenus que, les experts le diront, rien n'a été cassé dans cette* « *cruche.* »

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— Oh pardon, je n'aurai pas dû vous donner ça, je n'avais pas vu la fin.

— C'est une méchanceté bête?

— Idiote.

Il détournait le cours de l'entretien.

— Votre mère repart demain. Mais il faudra soutenir mon mensonge. Vous n'auriez pas, comme par hasard, une amie dans un sévère couvent de Toscane?

— Mon Dieu, non ; mais j'irai jusqu'à Florence s'il le faut.

— Vous êtes si bien ici.

— C'est vrai.

Leurs yeux se plurent ensemble sur la petite salle à manger, pourtant si banale, tendue d'andrinople et parée de faïences aux tons crus.

— Et si vous saviez quelle jolie vue on a. Allumez votre cigare et venez.

Ils sortirent sur la petite terrasse ; c'était nuit de lune et l'astre dessinait en blanc et noir, durement, les ombres et les clartés ; il étendait sur la mer une glace d'argent à peine frisée par la brise endormie, une glace qui se prolongeait au loin en longs plis lents de cristal ou, tout près, se brisait en éclats multiples, et scintillants. Le silence profond, ce silence lunaire, n'était altéré de temps en temps que par le bruit frais d'une lame venant défaillir contre le bord : un soir classique d'idylles et d'amour.

Mais l'une avait trop entendu parler de l'amour, elle l'avait frôlé de trop près; l'autre l'avait trop connu, l'avait trop échantillonné pour qu'ils fussent exposés à céder aux traditions. Le duc de Lesdiguières expliquait à Diane la situation des Pétroleries, comment, depuis deux jours, il avait réussi à mater le mauvais vouloir de Maïstre en mêlant la douceur à une certaine brutalité ; Diane de Thianges exposait posément ses projets de « démariage » ; elle avait feuilleté un Code, consulté un avocat de Marseille et savait maintenant à quoi s'en tenir sur ses droits. Ils parlaient sagement, sérieusement, en gens calmes qui jugent les choses et les hommes.

— Ce sur quoi je suis le moins bien renseignée, — disait-elle, — c'est la procédure en annulation. C'est long?

— Je ne crois pas. On m'a dit que la petite Juliette Lamotte, la fille du poète, avait eu son jugement rendu en six mois. Mais c'est un record. Elle avait de puissants protecteurs. C'est tout naturel. Le père était un anti-clérical connu. D'ailleurs, d'après la loi, il vous faut dix mois pour pouvoir vous remarier.

— Mais, je ne veux pas me remarier... Ah, non, Seigneur, assez d'une fois...

Louis-Albert se sentait maintenant un peu troublé auprès de cette jeune fille, à qui il pouvait parler comme à une femme. Leur dîner s'était organisé si brusquement qu'elle n'avait pas changé de costume, ayant gardé le peignoir où

tout le jour elle avait traîné ses lassitudes. Ce peignoir était si léger, — vêtement de jeune épousée, — qu'il voilait à peine des formes parfaites. Il en dévoilait même quelques-unes.

Diane devina ou sentit ce regard, elle dit subitement :

— Il fait froid ; rentrons.

Passant devant lui, elle ouvrit la porte du salon. Une mantille de Chantilly traînait sur un meuble, elle en couvrit ses épaules et ses bras.

— D'ailleurs, — disait le duc, en cherchant aussi son léger paletot, — il faut que je me hâte ; il n'y aura peut-être plus de tram pour rentrer à Marseille.

— Où êtes-vous maintenant?

— Au Méditerranean-Palace. Tout était plein au Noailles.

Diane comprit qu'il avait voulu fuir madame de Thianges et lui en sut gré.

— Il y a un drôle de monde, dans cet hôtel, ce serait amusant si je n'étais pas si embêté.

Elle demanda, divertie, déjà aguichée par le potin, cette plaie du monde actuel... et peut-être de tous les mondes.

— Que s'y passe-t-il donc?

— On dirait l'auberge de *Candide*, mais j'oublie que vous n'avez pas lu les contes de Voltaire.

— Je n'ai jamais lu que des bibliothèques roses ou bleues. Vous m'apporterez des livres, hein? Mais dites-moi donc ce qu'il y a dans votre hôtel?

— Figurez-vous d'abord que le duc de Ségovie est arrivé hier... avec une dame.

— Le duc de Ségovie?

— Lui-même. Charles-Antoine d'Aragon, duc de Ségovie. Je prenais mon courrier au bureau, quand j'entends les petits chasseurs glapir : « Monseigneur, Monseigneur. » Je me dis : tiens, il y a un évêque ici, je me retourne, je vois un grand diable à barbe blonde ; c'était le prince. Il n'y avait pas moyen de m'esquiver : je salue et je dis, comme les autres « Monseigneur », mais lui me serre dans ses bras et m'embrasse sur les deux joues. Il paraît que c'est le protocole en Aragon : le roi doit embrasser les ducs.

— Il n'est pas roi.

— Il est prétendant, c'est bien pis. Moi j'ai horreur d'être embrassé par un homme.

— Je comprends ça.

— Hein... qu'est-ce que vous dites? voulez-vous bien vous taire.

— Et il est là... avec?...

— Innocente!... vous savez bien pourtant ; l'ancienne marquise de Sillery.

— Amélie de Maillans. Madame... comment? Elle a un nom?

— Madame Rohrbach. Tranquillisez-vous, elle ne l'a plus. Depuis qu'elle est avec le prince elle a repris son nom de jeune fille. On l'appelle madame de Maillans.

— C'est plus facile à prononcer.

— Un instant après je les ai aperçus dînant tous les deux dans le restaurant, très à l'aise. Tout le monde les regardait.

— Ça doit être agréable. Et les autres, qui était-ce?

— Quels autres?

— Vous m'avez dit : d'abord ; alors il y a : ensuite.

— Oh, vous êtes logique, vous... Eh bien, ensuite, c'est la petite Marie-Louise de Dangeau qui a filé.

— Comme une lampe...

— Il n'y a pas mèche, vous avez trop d'esprit.

— Vous aussi; nous disions donc... Mais, Marie-Louise, nous avons été à l'Assomption ensemble.

— C'est la même... Comme elle était en voyage aux lacs d'Italie, elle s'est fait accompagner par Vimereux...

— Vimereux, le petit Vimereux qui est si bête...

— Elle lui trouve de l'esprit. Vous comprenez que quand je me suis vu nez à nez avec ce couple, j'ai été plutôt gêné.

— Et eux? pas du tout, je parie. Oh, je connais Marie-Louise.

— Elle était très nature, mais lui, excessivement attrapé. Il a essayé de m'expliquer que mademoiselle de Dangeau était sa cousine... au fond ça m'était égal. J'ai d'autres chats à peigner et puis le troisième couple était plus amusant.

— Il y avait un troisième couple?

— Oui, mais celui-ci plus normal, plus moral, si je puis dire.

C'est tout simplement le grand Latour-Rochard qui se promène avec Nina de Luxeuil.

— Luxeuil, je n'ai jamais entendu ce nom-là.

— Ne faites pas attention, c'est un nom de dentelle.

— Mais le grand Latour est marié, il a même épousé une amie à moi ; Berthe Desprez.

— Eh bien, oui, il l'a épousée, et même elle n'est pas contente. Vous allez voir. Comme en somme je trouvais que c'était le couple le plus convenable et le moins compromettant, j'ai accepté de dîner avec eux. Nina est très amusante. Nous avons ri beaucoup, seulement à la fin du dîner voilà qu'on apporte un télégramme à Latour. Il l'ouvre et fait un nez. La petite Luxeuil lui arrache la dépêche, pouffe et me la passe.

— Qu'est-ce qu'il y avait donc?

— Il y avait : « Je pars pour Dinard avec les enfants. Suis très froissée. Berthe. » Vous ne trouvez pas que « très froissée » est magnifique...

— Je trouve tout ça dégoûtant... Tenez, j'entends votre tram. Allez-vous-en ; mauvais sujet qui va dîner avec des Ninas.

La voiture pénible et tapageuse, tirée par son trolley, suivait les avenues d'arbres. On entendait au loin son tintinement continu et pressé. Diane avait suivi son ami sur le seuil de la porte. Il prit sa main, la porta à ses lèvres et sentit une douceur dans son cœur.

Diane rentrait, appelant Louise.

IX

JACINTHE

A quarante ans, Jacinthe de Mesmes n'était pas vieille. Le temps n'est plus où Balzac pensait faire une gageure en écrivant *la Femme de trente ans*, et Charles de Bernard un scandale en mettant en scène celle de *quarante*. Aujourd'hui, cet âge n'est autre chose que la consécration de la situation et

de la beauté. Une étrangère d'esprit disait un jour : « Quand j'aurai cinquante ans, je viendrai m'établir à Paris pour être une jeune femme. » Elle avait d'autant plus raison qu'elle eût pu être depuis longtemps notre compatriote.

La gracieuse et noble figure de madame Grandier des Ormes ne reflétait pas le passage des années; trois grossesses n'avaient pas épaissi sensiblement sa taille, et ses cheveux blonds avaient seulement un peu bruni. On remarquait en elle une paix heureuse et régulière ; elle était due à l'absence voulue de toute émotion et de toute sensibilité. Madame Grandier suivait avec intérêt, mais sans passion, le jeu des affaires de son mari, toujours continuées d'ailleurs d'une main si prudente et si ferme qu'aucun aléa n'y pouvait figurer ; elle n'avait point de préoccupations de cœur, le mariage ayant chez elle tué décidément l'amour, et les ambitions ou les déceptions du monde ne pouvant altérer son impassibilité. Un seul point eût été chez elle vulnérable : ses enfants, mais elle avait cette fortune de les voir bien portants et beaux sans que la nature leur eût conseillé de compenser par la sottise des qualités si heureuses et si rares.

Henriette, Georges et Maxence étaient donc en dehors des incidentes qui peuvent apporter du trouble à une vie ; cette certitude de paix, presque d'apathie, après les moments de trouble et de passion qui furent décrits dans l'histoire de la jeune femme (voir *les Façades*), n'était pas pour lui déplaire.

Certains amis disaient tout bas que cette euphorie était assurée par des doses de morphine discrètement dosée et dont elle avait pris l'habitude après une grave maladie ; d'autres assuraient que le meilleur stupéfiant n'était qu'un égoïsme supérieur et intangible dans lequel revivaient la hauteur et l'indifférence du marquis de Mesmes, son père.

Quand nous la retrouvons, elle est assise avec une certaine majesté sur la chaise longue à trois pièces de son boudoir, elle a fait disposer près d'elle une table à écrire, mais la boîte à papier qu'elle a même ouverte avec l'intention formelle de s'en servir, n'a pas perdu un de ses feuillets enguirlandés de couronnes, de chiffres et d'adresses. Jamais la comtesse Grandier des Ormes ne peut se décider à envoyer une lettre.

Un mouvement près d'elle lui fait tourner la tête avec

ennui ; elle a reconnu le pas de son mari. Le financier n'a pas changé, à peine sa barbe rousse s'est-elle un peu pâlie, à peine ses membres robustes se sont-ils un peu alourdis. En le voyant on sent une force, cette force que seul donne aujourd'hui l'argent. Sans ostentation, sans morgue, tout son être sue la richesse. Cela, évidemment corrige certaines vulgarités de type. Mais il y a longtemps qu'il a dépassé les rêves futiles qui firent de lui un comte du pape. Il regrette, tout en exécrant la République, de n'avoir pu être républicain.

Il s'approche de sa femme.

— Ma chère Jacinthe, j'ai reçu un coup de téléphone de la duchesse de Lesdiguières. Elle doit venir nous voir avec madame Ledru et la princesse. Vous vous doutez de ce qu'elles me veulent.

— Elles veulent vous demander de l'argent.

— Naturellement. J'ai rapidement fait examiner leur situation ; elle est compromise évidemment, mais pas si mauvaise que cela.

— Tant mieux.

— Oui, cette canaille de Mouriez gérait très bien leurs usines qui sont en pleine prospérité. La dégringolade de l'autre jour n'a été qu'un sauve-qui-peut de gogos effarés ; j'avais tout de suite prévu la chose et donné des ordres d'achat. D'autres vendaient et rachetaient de leur côté ; on m'a dit que c'étaient les fils Mouriez ; tout cela a soutenu les cours et prévenu un effondrement.

Avec une lassitude importunée, Jacinthe maniait une plume choisie dans l'écritoire.

— C'est très heureux, — dit-elle enfin.

— Oui ; ça vous est parfaitement égal. Et pourtant, ma chérie, je viens justement à ce propos vous demander un service.

— Bon Dieu, lequel?

Elle secoue pour cela son indifférence, soucieuse de faire croire à son mari qu'elle s'intéresse à quelque chose.

— Voilà, vous savez combien j'apprécie votre bon sens en affaires et combien votre collaboration m'est souvent précieuse.

Elle sourit, persuadée que ces éloges sont véritables et lui sont dus. Tout le monde d'ailleurs ne lui attribue-t-il pas la meilleure part dans le triomphe de Grandier. Elle dit :

— En quoi puis-je vous servir ?

— Je voudrais que vous puissiez recevoir ces dames à ma place. Entre femmes on s'entend mieux et, au besoin, je puis dire que vous avez été trop loin, que vous avez dépassé mes instructions.

— Enfin vous pouvez me désavouer.

— Cela ne vous contrarie pas ?

— Pas le moins du monde. Mais jusqu'où faut-il aller?

— Ah, voilà le délicat et voilà où j'ai compté sur votre doigté. S'il ne s'agit que d'argent de poche, d'argent mondain, presque d'un prêt de vous à elles, cent, même cent cinquante mille ; pas plus.

— Bien.

— Mais si des fonds sont nécessaires pour remonter les usines, pour les remettre en pleine exploitation, si c'est une affaire enfin, alors je fournirai un million de commandite, mais j'exige ma participation aux bénéfices et des garanties sérieuses. Vous voyez ça d'ici. Ah, mon entrée dans le conseil d'administration, naturellement.

— C'est entendu.

— Jacinthe, que vous êtes gentille, comment ferais-je sans vous ?

Elle savait que chacune des admirations et des reconnaissances de son mari se traduisait enfin par une instance passionnée à laquelle elle ne pouvait pas toujours se soustraire.

Jacinthe comprit le danger, reprit son air le plus hautain, le tenant à distance, conclut :

— Mais c'est mon devoir de vous aider, mon cher ami, vous n'avez pas à me remercier.

Il se pencha vers le front qu'on lui tendait, mais, soudain, malgré lui, ses mains descendaient jusqu'à la taille libre de corset.

— Allons, mon ami, vous n'y songez pas. Qu'est-ce que vous faites donc ?

Il était si ému qu'il titubait presque en rentrant dans son cabinet au moment où devant l'hôtel arrivaient en auto madame de Lesdiguières et la princesse, suivies de près par le petit fiacre que madame Ledru avait cru devoir choisir, quoiqu'elle eût encore tous ses équipages, par esprit de chicherie et affectation de pauvreté.

La séance fut longue. Madame de Commercy était aise de laisser éclater sa fureur. Madame Ledru tenait à discuter sérieusement l'affaire qu'elle venait traiter et madame de Lesdiguières voulait être aimable envers Jacinthe, ne pas la traiter en « banquière » ; chacune de ces femmes sans le savoir et sans le vouloir, reflétait la personnalité du mari mort. La mère parlait avec les gestes et la pensée de Michel Ledru, le fondateur de la fortune, l'ancien huissier hissé au sommet de la richesse à force de travail et d'audace ; la princesse se ressentait du caractère violent et dur de l'homme qui si longtemps avait dominé sa vie, et la veuve du duc de Lesdiguières gardait, comme un sachet conserve longtemps la douceur du parfum qu'il a contenu, le souvenir du gentilhomme doux et fin, un peu désabusé, d'une courtoisie si harmonieuse, qu'elle avait aimé et vénéré à la façon d'un dieu.

Comme Grandier l'avait prévu, les trois femmes n'avaient besoin que d'argent de poche et la question fut vite réglée, cent cinquante mille francs en trois versements de trois mois en trois mois. On rendrait par vingt-cinq mille dès que les raffineries auraient repris. Mais la duchesse, surtout à cause d'une certaine âpreté que sa mère venait de mettre à discuter le taux des intérêts, ne voulait pas partir sans faire dégénérer l'entretien d'affaires en conversation d'amies ; elle chérissait les potins quand ils affectaient une forme confidentielle.

— On n'a vraiment pas idée de ce qui se passe dans le monde. Mon fils m'écrit ce matin qu'il a été mêlé à un roman. C'est lui qui a recueilli et protégé cette pauvre petite Diane que ce Louville avait abandonnée dans le train pour suivre une coquine. Il me dit que la malheureuse femme ne veut plus voir ni sa mère ni personne.

Et madame de Commercy asséna cette conclusion :

— On ne croit plus à rien.

Madame Ledru n'avait plus qu'à s'en aller. Ses deux filles la suivirent. Devant l'hôtel le petit fiacre attendait, marquant des heures à son taxi. La vieille s'y installa avec orgueil.

Jacinthe restée seule s'enfonça dans la tristesse. Autour d'elle tant de choses avaient disparu ; tant d'autres avaient surgi. Jacinthe se rappelait ce livre, le livre des *Façades* où

une main avait crayonné des portraits qu'on croyait chargés ; comme elles s'étaient écroulées vite ces murailles qui du moins cachaient à moitié ce qui se passait derrière elles! Ce n'était pas de l'hypocrisie que de vouloir dissimuler le moral, l'impudence était de l'étaler et, maintenant, tout s'était effondré, les pans abattus ne révélaient que des ruines et des désastres.

« Il y aurait, pensait-elle, un autre livre à écrire en l'appelant *les Décombres...* »

Physiquement, elle commençait à souffrir, chacune des cellules de son corps saturées de poison demandaient, exigeaient la ration quotidienne, pour apaiser le monstre dévorant, sa chair avait besoin d'oublier comme son esprit.

D'un pas découragé, madame Grandier des Ormes se dirigea vers son cabinet de toilette, s'enferma. Elle alluma le petit fourneau électrique sur lequel elle posa une minuscule casserole d'argent à demi remplie d'eau qui, presque tout de suite, se mit à bouillir ; elle y versa alors une poudre blanche et minutieusement prépara sa petite seringue. Puis elle découvrit sa jambe, chercha la place où la peau n'était pas criblée par les piqûres et d'un coup sec, décidé, enfonça l'aiguille.

Un calme, une douceur se répandait dans tous ses membres, se communiquait à ses pensées. Elle les retrouvait réglées, équilibrées, si justes qu'elle s'en félicitait, si logiques qu'elle s'en admirait. Non, tout n'était pas perdu comme elle croyait un quart d'heure auparavant, tout était naturel, simple, équitable. Jacinthe sourit de ses terreurs ; bien assise pour déguster son bonheur, elle se plongeait dans la lecture d'un catalogue de magasin ou feuilletait avec une attention passionnée un annuaire mondain. Son imagination, décuplée par le poison, découvrait dans ces lectures des harmonies, des enchaînements, des imaginations merveilleuses, des pensées d'une beauté surprenante et inattendue.

Quiconque se fût penché sur l'épaule de la comtesse, eût été stupéfié de voir que depuis un quart d'heure ses yeux extasiés ne quittaient pas ces lignes d'annonce :

Maison Sauvajol, graineterie et fourrage
58, rue Réaumur. — Tél. : Montmartre-68.

X

LA CONVOITISE

Comme il descendait d'un petit train revenant de l'Estaque, Louis-Albert vit, tout d'un coup, l'express de Paris arriver avec des allures imposantes et, sitôt en gare, dégorger une foule de voyageurs. Il crut soudain rêver voyant passer un couple rapide, Armand de la Vingtrie et Thérèse. Comment étaient-ils là? Quel hasard malicieux les lui faisait rencontrer? Par musardise, il les suivit à travers la foule. C'était bien Thérèse, il reconnaissait sa svelte tournure et la grâce indécise de sa démarche, cet air un peu trottin qu'elle n'avait jamais pu complètement quitter malgré sa vicomterie. Il se souvenait qu'il l'avait aimée enfant, quand ils jouaient ensemble ; aimée d'un de ces amours sournois de petit garçon qui sont si délicieux et si troublants.

Comment avait-il pu si vite oublier cette tendresse sensuelle?

Quand Thérèse autrefois venait jouer avec ses cousines Guillemette et Yolande de Commercy, et la pauvre Marie-Ange de Lesdiguières, morte à quinze ans, c'était lui qui l'accueillait ; les petites étaient déjà dédaigneuses comme des femmes et n'aimaient pas beaucoup fréquenter « la fille du gérant de grand-père ». Mais eux, ils jouaient, sérieusement... amoureusement.

Tout en la voyant se faufiler à travers les groupes, il se la rappelait tout entière petite fille. Elle arrivait avec ses cheveux rejetés dans le dos qui faisaient une nappe ondoyante et blonde, ses mollets nus, ses bras nus selon le rite anglais ponctuellement observé par la mère Mouriez.

Il l'entraînait alors dans sa chambre sous couleur de lui montrer des livres dont elle était avide et tout de suite elle se perchait, les pieds posés sur les planches de la petite bibliothèque, cherchait dans les rangées le volume qu'elle avait dû laisser à sa dernière visite. Sans prendre le temps de descendre, elle ouvrait le roman enfantin, si absorbée qu'elle oubliait aussitôt son camarade.

M. de Lesdiguières crut retrouver certain mouvement impatient, qu'il connaisait bien, dans le geste moulé du genou tentant en vain d'atteindre un marchepied d'auto sous la jupe entravée ; il s'approcha :

— Voulez-vous que je vous aide?

— Oh... — fit-elle sourdement, — c'est vous?...

— Oui, je suis à Marseille pour mes affaires. Je vous ai vue sortir du train. Où est donc votre mari?

— Il s'occupe des bagages.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici?

— Nous venons... nous fuyons Paris. Vous êtes gentil de venir me parler ; vous ne m'en voulez donc pas à moi?

— Je ne vous en veux pas, à vous, non.

— Comme ça me fait plaisir! Est-ce que vous êtes ici pour longtemps?

— Non; le temps de réorganiser un peu les raffineries de l'Estaque.

— Nous, je crois que nous sommes ici pour quelques jours. Je voudrais vous voir, j'ai quelque chose à vous dire. Où?

— Au Méditerranean-Palace, écrivez-moi là.

— C'est cela, ces jours-ci. Allez-vous-en maintenant, voilà mon mari ; je pense que vous ne tenez pas à le rencontrer.

— Non; au revoir, Thérèse, à bientôt.

— Très bientôt.

Il s'éloigna rapidement, sauta dans un taxi, donnant l'adresse de Diane. Mais se retournant sur les coussins poudreux de la voiture, il fut attiré, au milieu des tableaux multiples et changeants de la gare, par l'éclat d'un point d'or, et il se souvint des cheveux blonds de la visiteuse enfantine qui étaient d'un parfum et d'un maniement si doux.

Diane de Thianges n'était pas chez elle quand le taxi s'arrêta devant la porte de la rue Marius-Roux ; Louise en avertit le duc ; il la trouverait dans une allée qui suivait la mer. Elle était d'ailleurs visible de loin à sa robe et à son canotier de piqué blanc.

Bien que le soleil et la brise, en sculptant sa taille de lumière et d'ombre, la montrassent d'une fière sveltesse de jeune déesse, les yeux de M. de Lesdiguières ne s'attachèrent pas à ce délicieux tableau, du moins avec la même impression qu'ils avaient

ressentie en rencontrant Thérèse dans la gare. Il était content de retrouver Diane, comme il l'eût été de retrouver un camarade et s'avança vers elle avec la même franchise et la même simplicité.

— Vous venez me voir, — dit-elle, — c'est tout à fait aimable. Je vais m'asseoir sur la plage pour faire un peu de broderie.

Le chemin qu'ils suivirent menait à une petite crique où déjà l'on équipait des cabines pour les bains de mer dont la saison commence de bonne heure en Provence. Ils s'installèrent, et Diane, les deux pieds blancs bien assurés sur une chaise en face d'elle, modula un petit soupir de satisfaction.

— Ah... comme on est bien ici! Dire qu'il va falloir s'en aller...

— Comment? Pourquoi?

— Oui, les lettres que vous m'avez apportées hier de l'hôtel de Noailles vont me forcer à rentrer à Paris, si j'ai une ombre de bon sens.

— Rentrer à Paris... Tant pis...

— Oui, et je crois que je regretterai toujours le temps que j'ai passé ici, si tranquille, en ne voyant de temps en temps qu'un ami comme vous. Mais on me rappelle.

— Votre mère?

— Elle d'abord, puis mon avoué, ce qui est plus sérieux. Il paraît que je suis encore en puissance de mari et que monsieur de Louville peut, si la fantaisie lui en vient, m'obliger à le rejoindre au domicile conjugal. Ainsi parle maître Retoré, mon avoué : tant que je n'aurai pas « introduit », comme il dit, mon instance en divorce, ce danger plane sur ma tête.

— Mais, où est Louville? Quelles sont ses intentions?

— Toujours d'après mon avoué, il est en Italie avec... cette personne. Et comme je suis censée être, moi aussi, en Italie, vous voyez quelles complications ça pourrait amener.

— Alors vous allez revenir à Paris? Vous savez que ma mère est des amies de monseigneur Capitolini, qui est très influent en cour de Rome. A votre service...

— Merci.

— D'ailleurs moi aussi je serai bientôt à Paris; mes affaires m'y rappellent. Quand je songe que moi qui jusqu'à vingt-

huit ans ai vécu comme un inutile, j'ai maintenant des affaires, je n'en reviens pas. Eh bien, je crois qu'avec un peu d'habitude je finirai par ne pas trop mal m'en tirer. Dire que c'était justement ce que je voulais quand j'ai demandé à Mouriez de me laisser diriger ma fortune! Je vous ai raconté ça et je suis sûr que c'est en partie cette demande qui a déterminé son suicide et son krach. Le destin n'est jamais loin, on n'a qu'à siffler, il accourt.

— En somme, ça a l'air si simple d'être heureux!

L'heure passait dans ces propos; quand Diane se releva, rangeant et roulant sa broderie, Louis-Albert s'étonna de la rapidité du temps. Par un sentiment singulier et que ne peuvent comprendre ceux qui n'ont pas pénétré la nature masculine, parfois aussi sentimentalement compliquée que celle de la femme, Diane en ce moment bénéficiait, — si on peut dire, — de la rencontre du duc avec Thérèse et des sentiments voluptueux que cette rencontre avait déclenchés en lui. Sous cette impression, et la vision étant changée, la jeune femme ne lui apparaissait plus tout à fait comme la camarade avec laquelle les jours d'avant, il « aimait à blaguer ». De tout cet ensemble psychologique naquit cette phrase inattendue :

— Ce que je regrette peut-être le plus, c'est ce Fragonard que ma mère a eu l'idée d'envoyer à ce Mouriez. Vous savez que la femme vous ressemblait beaucoup, c'est ma tante de Commercy qui avait trouvé ça et c'était vrai.

— Tiens... oh, comme je suis fâchée que vous ne l'ayez plus, j'aurais voulu le voir.

Mais il venait de penser aux jambes de la femme, fortes et grasses selon le goût de l'époque et leur comparait les élégantes finesses que la brise révélait en plaquant l'étoffe sur les formes de mademoiselle de Thianges ; il ajouta :

— Je crois que je vous fais tort avec mes comparaisons ; vous êtes tellement plus svelte.

Elle rougit un peu, comprenant à demi ce qui se passait dans l'esprit de son ami et dit :

— Voilà mon baluchon arrangé ; nous filons?

Ils ne se séparèrent que devant le bastidon de la rue Roux en échangeant une poignée de main virile.

Louis-Albert rentra dans son hôtel avec une impression chagrine de solitude profonde. C'était l'heure du dîner et il fut sur le point de rechercher le couple Latour-Rochard et Nina, en esquivant la main fraternellement tendue du duc de Ségovie. Il dut cependant subir le récit des exploits sportifs de madame de Maillans.

— Ce matin nous avons pris un bain de mer, l'eau était bonne... j'ai nagé pendant deux kilomètres. Après ça, une heure de footing, pas de la petite marche, du faux entraînement, un régime sévère, chronométré. Après le déjeuner, énorme randonnée en auto et le soir, avant la douche, une demi-heure de salle, mais, vous savez, à l'épée ; je n'aime pas le fleuret, c'est trop léger.

Elle se tenait devant lui, grande, forte et presque hommasse, enviable pourtant par la belle santé du teint, des dents, la robustesse sculpturale des membres qu'on sentait frottés de plein air et tonifiés d'exercices. Comme ils s'étaient assis, commençant le repas, il vit que l'ancienne madame Rorhbach ne commandait que des pâtes et n'indiquait pour boisson que de l'eau minérale, avec du whisky.

Il traversa pensivement le restaurant à l'atmosphère affolée par les raclades des tziganes, remarquant l'absence de Marie-Louise de Dangeau et du petit Vimereux.

« L'aurait-elle déjà trouvé trop bête? », pensait-il.

Le duc de Lesdiguières dîna seul et se coucha après avoir passé une heure dans un cinématographe. Il eut la mortification de s'y voir représenté en pied, sortant des usines de l'Estaque sous l'étiquette : « *Un de nos hôtes distingués, visitant ses raffineries de pétrole* », et se souvint que Maïstre l'avait retenu la veille avec insistance devant son bureau. Maïstre aussi, d'ailleurs, figurait dans le film.

Il dormit de mauvaise humeur.

La chaleur était orageuse, déjà lourde, malgré la jeunesse du printemps ; Louis-Albert après avoir passé toute sa matinée à l'Estaque, écrivait dans sa chambre, après déjeuner. De temps en temps, il se levait, allait à sa fenêtre qui donnait sur la mer, caressait des yeux le spectacle de la rade et surtout le drame des nuages. Maniées par les courants qui, très haut,

entraînaient celles d'en bas, rasant la surface des eaux, on voyait les nues denses, grises, rouler pesamment ; parfois le soleil arrivait à percer, à disloquer cette épaisseur et alors il modelait tout, peignait d'or ou de rose les ventres ronds des nimbus, les faisait s'évaporer en vapeur blanchissante ; puis un autre courant ramenait vers la terre la masse sombre et jetait sur toutes choses un aspect de tristesse. On eût dit d'un grand fleuve entraînant une débâcle des glaces, tantôt noircies de toutes les saletés de la terre, tantôt éclairées de toutes les blancheurs du ciel.

Une cigarette aux lèvres, Louis-Albert songeait que Diane était partie la veille, qu'il l'avait accompagnée à la gare et, comme un gourmet qui digère le souvenir d'un bon plat, il se plaisait à se redétailler ses grâces. Un peu contrarié de cette obsession, il jeta sa cigarette d'un mouvement irrité, murmurant :

— Au fond, elle me préoccupe parce que depuis que je suis à Marseille, je vis dans une chasteté ridicule.

A ce moment le téléphone de service grinça, il y courut :

— Qu'est-ce que c'est?

— Une dame demande si monsieur le duc est visible. Elle a quelque chose de particulier à dire à monsieur le duc et ne veut pas attendre dans le salon.

Il jeta un coup d'œil autour de lui pour voir si la pièce était en ordre.

— Dites à cette dame qu'elle peut monter.

Un sourire joua sur ses lèvres.

« Qui pouvait être cette dame? »

La déveine ne lui ménageait pas au moins un retour offensif de la comtesse de Thianges ? Non, elle était à Paris, prévenue par dépêche du retour de sa fille. Alors quoi ? l'aventure ?

Et l'aventure entra.

C'était Thérèse Mouriez, Thérèse très blonde, toute blonde dans le noir de son deuil. Thérèse déployant sur le seuil sa taille souple et glissante, sa figure contractée de petite midinette timide. Il courut à elle :

— Vous, Thérèse, comme c'est gentil!... Je pensais à vous.

Il ne croyait pas mentir, son esprit par une brusque trans-

position l'ayant mise à la place de Diane, même avant de l'avoir vue.

Ainsi l'on croit reconnaître un paysage absolument inconnu, parce que l'image s'en est déjà fixée dans l'esprit avant que la conscience vienne à le concevoir.

Elle entra, portant un paquet enveloppé de journaux.

— Asseyez-vous donc. Est-ce que je puis vous être utile en quelque chose?

— Ce que j'ai à vous dire est très difficile.

— Rien n'est difficile quand on parle franchement. Surtout entre de vieux amis comme nous. Vous rappelez-vous la bibliothèque, ma bibliothèque de collégien?

Son trouble indiqua qu'elle se souvenait.

— Je n'ai pas oublié, — dit-elle.

— Mais depuis vous vous êtes mariée; vous avez complètement délaissé votre camarade d'autrefois.

— Nous n'étions pas du même monde.

— Comment? Armand, votre mari, le vicomte de la Vingtrie!

— Ne vous moquez pas de moi, vous savez bien qu'il s'appelle Sirbacque. Tous les vachers en Limousin s'appellent Sirbacque.

— Vous avez des préjugés aristocratiques? Enfin, vous l'avez aimé.

— Comme toute jeune fille, je crois, aime son mari dans les premiers temps.

— C'est un poète. Vraiment il y a des choses très bien dans les *Soirs roses*.

— C'est un idiot. Devinez ce que je vous apporte?

— Ma foi, je n'en sais rien. Est-ce le bonheur?

— Peut-être.

Thérèse se baissa ; d'un coup sec des doigts dégantés, elle déchira l'enveloppe du paquet, l'angle doré d'un cadre se montra, puis, comme dans sa hâte elle jonchait le sol autour d'elle, un tableau apparut. Elle le tenait sur ses genoux écartés, l'exposant au grand jour.

— Mais, c'est le Frago...

— Oui, le voilà ; je sais que vous y teniez. Je vous le rends.

— Oh, Thérèse...

— Ne me demandez pas comment je l'ai eu ; je serai honteuse ; mais enfin, nous vous avons fait bien du tort, du moins celui-là est réparé.

— Je ne sais si je dois accepter... C'est un cadeau que ma mère avait fait librement à votre père ; c'est à vous.

— Non, car au moment où elle le faisait si elle avait su ce qui se passait, elle n'aurait pas envoyé ça.

Louis-Albert d'un mouvement instinctif se pencha sur le panneau.

— C'est vraiment très beau.

— Si beau que ça?

Un rais de soleil faufilé entre les nuages venait de toucher la peinture qui s'anima et sembla vivre. La tête de femme se dégageait de l'ombre et la ressemblance avec Diane s'accusa aux yeux du rêveur.

Pour dire quelque chose, il observa, employant des termes de peinture :

— Voyez comme ces chairs sont bien traitées.

Il s'était assis à côté de Thérèse, heureux de regarder avec elle la belle chose qu'il n'avait pas espéré revoir et, le divan étant étroit pour eux deux, il dut étendre son bras derrière elle, effleurant la taille. Ainsi tous deux se penchaient sur cette œuvre, à peine sauvée de l'égrillard par la Beauté.

Posé de la sorte, il admirait son cou d'une blondeur pleine et veloutée et les cheveux qui se jouaient dans ces plis légers que les anciens appelaient le *collier de Vénus* ; le cou se dégageait du vêtement noir, sans l'intermédiaire d'une dentelle ou d'un linge, carrément coupé assez bas, laissant voir la naissance des épaules et deviner les petits os de jeunesse jouant sous la peau mate et lisse.

Un parfum robuste et frais sortait du jeune être qu'il considérait ainsi de près, comme on se penche sur une étoffe. Pour dépapilloter le tableau, elle avait dû retirer ses hauts gants qui laissaient le bras à découvert jusqu'au coude, et jetant les yeux sur leur courbe, son attendrissement fut suprême d'y retrouver, se cachant et se montrant dans le va-et-vient des manches, le même signe que par jeu voluptueux il baisait tout enfant. Ses lèvres fouillèrent la douceur du cou qu'elle rengorgeait avec des frissons et des rires, tournant

tout d'un coup la tête pour le regarder en face, avec un vouloir de sévérité.

— Eh bien, Loupo, qu'est-ce que ça veut dire? Voulez-vous finir? mais je ne suis pas venue pour ça.

Elle perdait un peu la tête, haletait, consentait...

Un peu plus tard elle devait dire en montrant la porte :

— Et vous n'aviez même pas poussé le verrou.

XI

LE TANGO

Madame de Lesdiguières était occupée à enregistrer une pénalité exagérée qu'elle avait dû subir pour un « contre » imprudent et son humeur était un peu aiguë quand la princesse de Commercy entra en toilette flamboyante.

— Mais tu es parée comme la reine de Saba ; où vas-tu comme ça?

— A Lou-Phoc-City, c'est vendredi.

La duchesse laissa couler un « Ah!... » de surprise résignée et demanda :

— Toute seule?

— Monsieur de Mesmes doit me rejoindre avec les Silverstein.

— Il ne les quitte plus, maintenant ; à son âge il pourrait se tenir tranquille. Enfin il fait ce qu'il veut. Mais toi aussi tu pourrais un peu dételer? Surtout après ce qui nous est arrivé.

— Ce n'est pas une raison, ça.

— Non, ce n'est pas une raison, mais c'est un prétexte.

Elle s'était levée, son partenaire faisant le mort, elle entraînait sa sœur vers une fenêtre tout en surveillant de loin le jeu.

— Je parie que tu vas encore danser.

— Tiens, pourquoi pas?

— Écoute, il n'y a que moi qui peux te dire ça; tu sais, le

jeu des surnoms, on connaît ceux des autres, mais les siens jamais.

— Eh bien, quel est le mien?

— Tu ne te fâcheras pas?

— Va donc, tu meurs d'envie de me le dire.

Mais Marie-Anne, qui de loin n'avait pas quitté la table des yeux, y courait, impétueuse :

— Vous revenez à trèfle, quand la demande est à carreau, vous êtes fou, Nogent. Vous voyez bien qu'il a la dame sèche. Vous jouez comme un enfant, mon ami.

Isabelle la tirait par le bras :

— Tu sais, je m'en vais. On m'attend. C'est tout ce que tu as à me dire.

— J'ai à te dire qu'on te blague avec ta toquade de tango, on t'appelle : *la Danse à travers les âges.*

— Si ce n'est que ça, ça m'est égal. On n'a que l'âge qu'on paraît.

— Ou celui qui disparaît ; mais on t'en a donné encore un autre.

— Comme à toi celui de *la Poire Duchesse.*

— Je l'accepte, c'est très gentil. Eh bien toi, s'il faut que je te le dise, on te nomme : *la Princesse raffinée.*

— Raffinée ! Comme c'est bête ! Je te remercie du compliment. Au revoir, soigne ton mort.

Madame de Commercy rageait un peu quand elle se jeta dans son auto qui l'attendait devant la porte, mais bientôt, en vue des feux éblouissants de Lou-Phoc-City, son âme s'allégea et se rajeunit. Elle fit jouer la lampe électrique et se regarda furtivement.

Non, elle n'était pas vieille ; ses cheveux franchement teints au henné lui donnaient un air dur mais jeune et ses traits, délicatement duvetés de poudre et de fards, avaient encore de la finesse et de l'éclat. Seuls, les yeux accusaient la déchéance de cette beauté jadis parfaite ; ternes entre des paupières fripées, ils avouaient l'âge, mais un face-à-main habilement manié détournait l'attention de ce côté pour la laisser porter sur les épaules toujours fermes et rondes, d'une belle et opulente carnation.

En descendant de voiture et au moment de renvoyer son chauffeur, elle trouva le marquis de Mesmes qui lui présentait la main avec un grand salut, à la façon d'autrefois.

Il n'aimait ni n'admettait les ménagements pour les serviteurs et s'étonna :

— Vous le renvoyez, princesse? Mais si vous ne trouvez pas d'auto à la sortie.

— Pas d'auto? Il y en a toujours des centaines. D'ailleurs, vous êtes là, vous ne me lâchez pas, hein.

Ils entrèrent ; la princesse ne se laissait ni distraire ni tenter par les attractions de la porte, ni émouvoir par les cris déchirants que faisaient, dans le fond, retentir les victimes charmées du « scénique ».

Tout de suite, elle entraînait le père de Jacinthe vers l'escalier qui conduit à la salle de bal. Elle n'avait pas de monnaie sur elle et il fallut que son compagnon donnât le supplément exigé.

Il le fit avec une grimace, vraiment vexé dans l'avarice qui avait succédé chez lui, depuis qu'il était riche par sa fille, à la prodigalité de sa pauvreté passée ; M. de Mesmes attardé à changer une pièce vit la princesse s'envoler vers la salle de danse et quand il voulut la rejoindre, dut s'avouer qu'il l'avait perdue dans la foule. Toujours de mauvaise humeur, il erra dans la bousculade autour de la piste ; observant les couples dont un orchestre aux airs lugubres semblait régler péniblement les gestes. C'était un tango aux résonances plaintives ; chaque couple en s'avançant posait le pied avec hésitation et méfiance, comme craignant de se piquer à un clou. Et cette crainte semblait justifiée, car soudain, on voyait lever une jambe et la laisser un instant en l'air pour repartir ensuite avec plus de défiance et de précaution.

« Comme ils sont tristes », pensait le marquis, se souvenant de Mabille et du lointain Valentino.

Ces danseurs, très sagement, faisaient en procession le tour du « ring » sans varier dans leur course aussi invariable que celle d'un astre ; tout d'un coup dans un remous, il crut apercevoir la princesse passant au bras d'un grand jeune homme et ne voulut pas en croire ses yeux. Mais au second tour du circuit le couple ne reparut pas et le vieil homme eut un sourire en se rassurant.

« Allons, pensa-t-il, il faut que je me mette à sa recherche ; elle dirait que je l'ai plaquée. »

Il se frayait difficilement un passage, quand il aperçut tout d'un coup madame de Commercy assise un peu à l'écart dans un angle qui l'isolait. Une table encombrée de siphons d'eau de seltz la protégeait et, à cette table, en face d'elle, était installé le jeune homme avec lequel elle avait dansé.

C'était un beau garçon, de vingt-huit à trente ans, tout rasé, l'air propre et sage. Sur un gilet à revers très ouvert il portait une cravate en satin blanc, toute faite, attachée par une épingle-broche en imitation et il regardait la princesse avec un air de surprise craintive, tout en fourrageant de sa paille la glace pilée et le kummel qu'elle avait fait servir.

Mesmes, ne pouvant faire machine en arrière dans le courant qui l'entraînait, dut passer près de ce couple en évitant de le regarder, pour ne pas attirer les yeux de son amie. «Elle serait capable, pensait-il, de me présenter cet ostrogoth. » Il ne put cependant ne pas saisir ce bout de conversation :

— Alors vous croyez que vous m'avez déjà vue?

— Peut-être bien, madame... Il me semble...

— Vous allez dans le monde?

— Des fois...

Isabelle était si animée, si occupée de son compagnon qu'elle ne remarqua pas le passage du marquis. Celui-ci alla rejoindre les Silverstein qui avaient une table près de l'orchestre. La musique à ce moment, emportée d'une rage subite, s'élevait si violente qu'il put échapper aux questions des snobs, déçus de ne pas le voir arriver avec la princesse.

Le lundi suivant, Jacinthe disait à son père :

— Papa, tu serais bien gentil de voir cet homme qui s'offre comme valet de pied ; c'est Georges, le maître d'hôtel, qui le présente, mais je voudrais que tu me dises s'il a la taille, s'il est bien. Enfin tu t'y connais mieux que moi.

— Je veux bien ; où est-il?

— Georges va te l'amener dans le cabinet de monsieur Grandier.

Le marquis prit une pose, car, même en des circonstances si vaines, il aimait à montrer du prestige et il dit :

— Du moment, Georges, que c'est vous qui présentez ce garçon à madame la comtesse, c'est que vous en êtes sûr.

Mais ayant attendu d'avoir fini sa phrase pour jeter les yeux sur le candidat, il parut rester en suspens, car il était tout d'un coup persuadé qu'il connaissait déjà l'homme debout devant lui.

— Je vous ai déjà vu, il me semble.

— Oh, monsieur le marquis, Octave a toujours servi dans de bonnes maisons ; j'ai vu ses certificats.

Le plan dans lequel cette figure lui était apparue n'était pas celui d'une antichambre ; M. de Mesmes un peu décontenancé par ce mystère allait commencer l'interrogatoire par les inutiles questions d'usage, quand Isabelle entra comme une trombe :

— Ah, cher monsieur de Mesmes... Jacinthe me dit que vous êtes là, pardon si je vous dérange, mais...

Elle s'arrêtait, stupéfiée, exsangue.

Madame de Commercy venait de reconnaître son danseur de Lou-Phoc-City.

XII

LE MAGE

Le candidat dut à cette circonstance de n'être pas agréé par M. de Mesmes, malgré l'indignation silencieuse du maître d'hôtel habitué à voir ses présentations ratifiées. La princesse assista en baissant les yeux à cette exécution. Octave, brave garçon, ne réclama pas.

Mais Isabelle paraissait d'autant moins émue de l'incident, qu'elle ne savait pas avoir été vue par M. de Mesmes, lors des hasards du tango ; elle lui dit :

— Voilà pourquoi je vous cherchais, mon cher. Figurez-vous qu'on m'offre une magnifique occasion de rattraper tout ce que cette canaille de Mouriez nous a volé.

— Vous me faites frémir...

— Non, ne frémissez pas. Voilà : il y a dans ce moment, à

Paris, un Hindou d'une puissance psychique extraordinaire. Et ce qu'il y a de plus singulier, mon cher, c'est qu'il a tout à fait l'air d'un homme comme il faut. Du reste il s'appelle le comte de Sadock.

— Il me semble que madame de Monteleone m'en a parlé.

— Oui, elle a essayé de se glisser dans ce milieu, mais ça n'a pas pris. Le salon de Sadock est très fermé. Eh bien, cet Hindou a le pouvoir admirable, dans certaines conditions, de décupler l'énergie « thésaurique » — comme il dit — qu'on met entre ses mains. Ainsi, l'autre jour, madame de Montrésor et madame Victor Laureau... Vous les connaissez toutes les deux?

— Je crois bien.

— Eh bien elles ont eu l'idée de réunir deux mille francs en or, et Simone — madame Laureau — a joint au lot un saphir pour voir. Vous savez qu'elle a des bijoux magnifiques, mais ça c'était un petit saphir de rien du tout.

— Alors?

— Pour l'or elles ont attendu assez longtemps, même le comte...

— Quel comte?

— Sadock ; il n'a pu leur rendre que douze cent cinquante francs parce que son fluide avait été contrarié par celui d'un fakir qui était en train de se désincarner à Bombay et qui lui est opposé. Mais le saphir, oh! le saphir...

— Eh bien le saphir?

— Il a rendu à Simone à la place un magnifique rubis, un rubis qui vaut au moins dix mille francs.

— Vous savez qu'on fait maintenant des rubis reconstitués...

— Non, non, c'est un vrai rubis, nous l'avons montré à Bachmann, le joaillier ; il a été tellement jaloux qu'il a haussé les épaules sans vouloir l'examiner. Mais ce soir nous tentons autre chose. Puisque ça réussit mieux avec les bijoux, je vais lui apporter une partie de ce que cette canaille de Mouriez avait engagé et que j'ai pu retirer grâce à l'argent de cette chère petite Jacinthe. Sadock estime que nous pouvons doubler notre capital, surtout si ce sont des diamants. Aussi, mon cher, je vous emmène. Il faut que vous assistiez à

cette soirée. Venez dîner chez moi, nous irons ensuite rue Léo-Delibes.

— Il demeure là, ce fakir?

— Il a même un très bel appartement avec des valets de pied en livrée noire très simple. Il est marié, il a une femme, une vieille femme très comme il faut qui ressemble à madame de Dangeau, la mère, et un petit garçon très gentil, un petit garçon de douze ans.

— Je veux bien, je suis curieux de voir ça.

— Figurez-vous que sa force psychique est si prodigieuse, qu'il peut arrêter un train lancé à toute vitesse rien que par un effort de sa volonté.

— Allons donc...

— Madame de Montrésor me l'a assuré. Vous savez qu'elle est « assistante », elle aide le mage dans ses cérémonies. Elle est enthousiasmée. Elle m'a avoué que pour elle, ça avait remplacé l'amour.

— Il était temps.

— Son frère aussi, Raymond Gallois, doit venir ; il est rose-croix, avec le titre « d'Archonte ».

— Tiens, je croyais qu'il ne demandait qu'un titre de baron à Rome.

— Si vous entendiez Sadock parler sur le karma, le peri-sprit qui enveloppe nos corps, ce qui produit les fantômes...

Elle s'interrompit, comme pour faire excuser son enthousiasme et revenir à des données pratiques.

— Moi, ce que je vois de plus sincère, là-dedans, c'est que ça peut me faire rentrer en partie dans ma fortune.

— Prenez garde, chère amie, je suis un peu incrédule, moi.

— Vous ne le serez plus quand vous l'aurez vu. D'ailleurs on ne risque rien, je vous l'affirme. Simone vous montrera son rubis.

Madame de Commercy avait le culte de la cuisine et ses repas les plus ordinaires étaient soignés comme de grands dîners ; M. de Mesmes ne l'ignorait pas. Ils mangèrent tous deux seuls à la table que décorait le beau surtout et les candélabres d'argent, don de Louis XV au Maréchal et qui portaient : *d'azur aux croix florencées d'argent sans nombre.* Des

bougies éclairaient la table et l'électricité était reléguée aux angles des murs cachée derrière des verrières comme indigne d'un si noble office. Quant à l'huile de pétrole, madame de Commercy ne s'en était jamais servi.

— Vous savez, mon cher ami, c'est tout à fait à la fortune du pot.

Cependant, devant chaque couvert, dans un ovale d'argent, se dressait sous la couronne princière un menu somptueux aux services multiples.

— Peste... — dit joyeux et familier le marquis, — pour un dîner de tous les jours, vous vous mettez bien. C'est un repas d'ambassadeur, chère amie.

— Faites attention ; on va vous servir un vin que je ne donne pas à tout le monde parce qu'il ne m'en reste pas beaucoup. Il a été mis en bouteille en 1852, une bonne année et il avait déjà deux ans de fût.

Le liquide décoloré, exsangue, gardait dans sa vieillesse affaiblie une saveur fugitive qu'ils appréciaient en connaisseurs et la princesse dit, sans pose :

— Ça, ça vient de la cave du père Ledru, le père de mon père ; dame, on n'était pas riche en ce temps-là et je suis sûre que c'est lui-même qui a soigné cette barrique et l'a mise en bouteille. On commençait tout de même à avoir quelques fûts de bon vin dans sa cave. Maintenant, c'est fini ; il n'y a plus une cave qui ne soit troublée, agitée par le voisinage d'un métro ou plus simplement par la trépidation d'un autobus. Du reste on ne boit plus de vin, ou, quand on en boit!... avez-vous remarqué ce nouveau jeu? Pas une carafe sur la table ; on crève de soif jusqu'à ce qu'il plaise à un grand coquin de vous verser d'abord un verre d'eau. Puis plus tard, quand ça lui plaît, il vous sert parcimonieusement du vin dans de petits verres. Et si moi, j'aime boire mon vin trempé, comme nos pères, comme Louis XIV?

— Vous avez raison, — disait M. de Mesmes, qui approuvait aussi la cuisine et goûtait le vin, trempé ou non.

Ils convinrent qu'on leur servirait le café, — et pas la moindre camomille, — à table et bien qu'Isabelle s'élevât avec véhémence contre l'alcool, elle offrit au marquis un verre d'une eau-

de-vie merveilleuse datée de 1810. Mais elle avait dit « Cognac » en la demandant et cela fit une impression pénible au convive intransigeant sur les traditions.

— Vous permettez, mon cher, que j'aille m'arranger un peu.

La princesse quitta l'imposante salle à manger et traversa la chambre magnifique où s'élevait, sur trois marches d'estrade, un lit énorme paré d'une merveilleuse couverture en vieux damas brodé et surmonté d'un baldaquin aux bouquets de plumes d'autruche ; mais elle ne s'arrêta pas dans ce lieu de parade. Sa chambre, la vraie, était meublée d'une petite couche en fer et servait en même temps de cabinet de toilette; on y voyait un de ces lavabos de modèle suranné qui comportent une cuvette, un pot à eau et que complète une glace ronde. Un bout de savon traînait discrètement dans une soucoupe.

Un vieux coupé, traîné par un vieux cheval et qu'un vieux cocher conduisait, les mena rue Léo-Delibes.

Le comte de Sadock, à l'entresol, habitait un bel appartement moderne ; il y vivait au sein d'un luxe confortable et de bon aloi. En sortant de l'ascenseur, des valets de pied les reçurent avec componction et les firent entrer dans un salon où déjà se trouvaient réunis quelques adeptes. La scène n'avait rien de magique ; une dame mûre, d'aspect modeste et timide, « la comtesse », présidait en robe sombre, passant de temps en temps la main sur les cheveux d'un bel enfant d'une douzaine d'années, et recevait les arrivants en balbutiant quelques mots d'une langue aux sonorités romanes. M. de Mesmes fut un peu déçu de trouver le mage vêtu d'un simple habit noir, très correct avec sa barbe couleur d'encre. Ce qui donnait un peu d'étrange à la soirée, était le silence qui régnait et surtout l'aspect de madame de Montrésor, tout en blanc, couronnée de feuilles de chêne. Une faucille d'argent pendait à la ceinture et sur son corsage des signes bizarres, triangles et cercles brodés à l'hindoue, dessinaient des emblèmes. A côté d'elle se tenait son frère, Raymond Gallois, en habit, mais ceint d'un tablier de satin blanc et portant en sautoir un large ruban bleu aux caractères mystérieux.

— La grande prêtresse et l'Archonte, — murmura madame de Commercy, les désignant au marquis d'un geste religieux.

Celui-ci qui s'ennuyait vite commençait à remuer la jambe gauche, — de ce mouvement machinal hérité de son grand-père le Maréchal de Termes et que Saint-Simon décrit dans ses mémoires, — quand le comte de Sadock annonça qu'il allait se livrer à des expériences et qu'il demandait à l'assemblée un moment pour changer de costume.

Il revint, portant une robe noire, en forme de soutane, constellée de signes, brodée de dessins magiques, et dont les plis répandaient une odeur de santal et de roses séchées, avec une autre essence que les narines curieuses de M. de Mesmes cherchaient à définir.

— Quel parfum étrange et pénétrant, — chuchota Isabelle, qui semblait dominée par l'envie de se prosterner.

D'un doigt levé, l'officiant réclamait le silence.

— Je vais, — disait-il, — vous faire assister à un phénomène unique au monde. Je ne puis le renouveler souvent, car il exige une dépense d'énergie qui m'épuise et finirait par me coûter la vie, je vous demande en conséquence de vous unir à moi dans la prière, le recueillement et le désir sincère de voir réussir l'expérience. Archonte, voulez-vous produire l'obscurité qui rend les esprits favorables?

— Archonte? — soufflait monsieur de Mesmes, — qui est-ce l'Archonte?

— Vous voyez bien, c'est Gallois.

— Ah, c'est vrai, c'est plus chic que baron.

Le frère de madame de Montrésor s'était levé et tournait les commutateurs; la nuit tomba sur le salon qui ne fut plus éclairé que par la lumière rouge d'une lanterne photographique placée sur la cheminée.

La voix de Sadock s'élevait du centre des ombres.

— Maintenant, mesdames et messieurs, je vais opérer devant vous le miracle que le grand initié, Jésus, fit jadis aux noces de Cana. Ce prodige très difficile à obtenir et qui n'a été renouvelé que par deux ou trois Époptes depuis l'ouverture du grand Arcane, va s'accomplir.

Le mage se recueillit; à travers l'obscurité rougeâtre on voyait vaguement ses doigts trembler en s'agitant et son corps frissonner, courbé comme sous un vent de tempête. De temps en temps, d'un ton rude et bas, il poussait une exclama-

tion, en monosyllabes, comme pour s'encourager ou décider le miracle. On avait fait disposer sur un guéridon au milieu de la pièce, une carafe au col évasé et pleine d'eau ; c'est vers elle que les mains énergiques et violentes du sorcier se dardaient. Il exhala encore un cri rauque comme celui de quelqu'un qui s'abat écrasé de fatigue et tous les regards se jetèrent sur lui. Au même moment le bruit frais du liquide coulant dans du cristal se fit entendre et Sadock annonça :

— Le miracle est accompli.

« L'Archonte » se hâtait de rallumer l'électricité et les assistants purent voir dans le verre, à la place de l'eau, une liqueur rouge.

Sadock essuyait la sueur sur ses joues ridées.

— L'eau s'est changée en vin ; aucune illusion n'est possible. Remercions le Seigneur de ce qu'il s'est, une fois encore, manifesté.

Il parlait d'une voix de défi et d'arrogance regardant autour de lui pour chercher dans les visages des assistants l'émotion ou la terreur. Ses yeux rencontrèrent les yeux ironiques du marquis et lancèrent un éclair.

— Il y a ici des gens qui ne sont pas avec nous de cœur et de foi. Voilà donc pourquoi j'ai eu tant de peine à obtenir le phénomène.

Tous les regards se tournèrent avec une réprobation indignée vers M. de Mesmes, qui, sans se troubler demandait :

— On peut goûter?

— Certainement. Versez du vin à ce catéchumène que la grâce n'a pas encore touché.

On apportait un verre, l'incrédule y trempa ses lèvres.

— Excellent vin, — prononça-t-il.

Et plus bas, s'adressent à madame de Commercy :

— C'est un assez bon Léoville, mais il ne vaut pas votre Larose de ce soir, princesse.

Cet incident avait jeté un froid, madame de Montrésor s'approcha respectueusement du mage.

— Maître, n'entendrons-nous pas la voyante?

— Si, madame.

« La comtesse » se leva d'un mouvement roide sur un signe de son mari et vint se placer dans un fauteuil à l'entrée

du salon ; à la surprise du sceptique M. de Mesmes, l'Archonte ne reçut par l'ordre d'atténuer la clarté. Le mage fit remarquer le fait, disant que l'intervention des esprits n'était pas nécessaire et qu'il allait commencer par une expérience où la force psychique était seule exploitée. Il fit quelques passes au-dessus du front de sa compagne qui, presque tout de suite, baissa la tête et parut engourdie dans le sommeil hypnotique. A ce moment un valet de pied apporta une balance pareille à toutes les balances de cuisine ou d'épicerie et qu'il avait été chercher à l'office. Avec ses deux plateaux de cuivre bien astiqués, elle avait un air popote et honnête qui jurait plaisamment avec la gravité du salon et des assistants.

— La voyante, — clamait Sadock, de sa voix stridente et agressive, — est en ce moment dans l'état premier de l'hypnose qu'ont décrit les professeurs Charcot, Luys, Richet et le colonel de Rochas. Je vais rendre cet état plus profond et plus intense sera, par suite, la puissance psychique développée par le sujet. Pour débuter, nous le verrons émettre de la force à distance et cette force dirigée sur un des plateaux de cette balance l'influencera assez sensiblement pour être appréciée par vous. Je vous prie, s'il est quelque incrédule ici, d'examiner cet ustensile qui sert aux soins de mon ménage et ne diffère en rien du type ordinaire qu'on achète dans les bazars.

On eût pris pour une impolitesse toute tentative de contrôle, pourtant Sadock insistant, le marquis vint avec son air habituel de nonchalance inspecter les plateaux et se rassit, disant avec autorité.

— Tout est parfaitement normal.

— Dormez plus loin ; descendez jusqu'aux confins de l'âme où la matière disparaît et se volatilise, où l'esprit est pur.

— J'y suis, — répondit une voix basse, changée.

— Pouvez-vous nous donner une preuve matérielle des forces avec lesquelles vous êtes en contact?

— Je le puis.

— Eh bien, essayez, projetez votre fluide, impressionnez le fléau de cette balance qui est là sur cette table.

La patiente parut se concentrer pour un effort suprême ; on eût dit que ses traits rentraient en eux-mêmes, aspirés par un travail intérieur et sa face sembla se rapetisser ; elle poussa

un faible gémissement. Des gouttes de sueur jaillirent de son front.

— Allons, plus d'énergie, faites un effort. *Je le veux.*

Il dardait des doigts presque menaçants, impérieux et rageur. Soudain, un bruit imperceptible et pourtant entendu de tous, se produisit du côté de la balance. Tous les yeux se ramassèrent sur elle et on vit un des plateaux s'élever légèrement pendant que l'autre s'inclinait.

— En pleine lumière, messieurs, en pleine lumière... — clamait le comte avec un accent de triomphe.

Aucune supercherie, en effet, n'était possible et c'était bien un phénomène incompréhensible qui venait d'avoir lieu. Le médium ranimé, et calmé par des passes, respirait plus librement et semblait dormir.

— Nous allons maintenant procéder à des expériences beaucoup plus graves et beaucoup plus mystérieuses. Mon sujet va se désincarner pour livrer son pouvoir vital aux esprits qui se tiennent autour de nous dans les degrés de l'atmosphère. Seulement, dès que ces esprits interviennent, les conditions des études se modifient et présentent pour le médium, pour moi, pour vous-mêmes, mesdames et messieurs, de réels et terribles dangers. Comme je vous l'ai dit précédemment, les entités dématérialisées que nous invoquons ne peuvent se mouvoir que dans les milieux obscurs qui sont la condition même de leur essence. Archonte, assemblez les ténèbres.

L'électricité s'éteignit brusquement et pendant quelques minutes ce fut l'aveuglement profond, intense. Puis la petite clarté rougeâtre de la lampe photographique commença à se répandre. On vit alors, confusément, que le médium retiré dans un angle disparaissait à moitié sous un rideau. On entendait sa voix répondant aux questions et aux ordres du mage.

— Vous n'êtes plus la comtesse de Sadock?

— Non.

— Qui êtes-vous?

— A Leipzig, on me nommait Elsa Friedlang.

— Où est votre corps astral?

— Dans le noir.

— Que faisiez-vous de votre vivant?

— Je donnais des leçons de piano pour vivre.

— Sauriez-vous jouer encore du piano?

— Je ne sais pas, peut-être.

— Essayez.

Des doigts traînèrent sur les touches de manière à former un air vague et les femmes jetèrent des petits cris de terreur.

— Maintenant je vais lui faire des passes longitudinales pour rendre encore le sommeil plus profond. Me suivez-vous ?

— Oui, mais vous me fatiguez

— Que voyez-vous?

— Une enveloppe qui m'entoure de toute part et qui tente de se substituer à mon corps...

— Mais, pardon, ce n'est plus Elsa qui parle.

— Non, c'est une autre.

— Son nom ?

— Je ne veux pas le dire, je ne dépends pas de vous, moi.

M. de Mesmes crut voir que le magnétiseur hésitait et se troublait. Il domina pourtant ses impressions en multipliant les passes. Tout d'un coup une guitare qui était suspendue au mur, plutôt comme un ornement que comme un instrument, se détacha de son clou et vint tomber sur le sol avec un bruit d'ais et de cordes brisés. La patiente, au milieu de l'émoi général articula d'un voix forte et qui domina le tapage :

— Tu es un fripon.

L'Archonte se précipita sur les commutateurs et la lumière resplendit : on vit Sadock penché sur son sujet qui traversait une crise aiguë de spasmes. La figure convulsée et de l'écume aux lèvres. Très agité, tremblant et pâle, il tâchait d'expliquer tout en soignant sa femme brusquement réveillée.

— Ce sont... ce sont de ces surprises de l'infini. On attire parfois sans le vouloir des êtres redoutables ou railleurs qui vous menacent ou vous bafouent.

Cependant la comtesse paraissait exténuée et hors d'elle.

Sadock l'emportait dans ses bras, suivi du petit garçon revenu et qui pleurait. M. de Mesmes conclut :

— Il n'y a plus qu'à s'en aller sur cette parole de vérité.

XIII

LE TRAIN

Dans la gare du P.-L.-M. au milieu du roulement des camions et de la course des hommes d'équipes, un petit groupe s'abritait de la foule dans une salle d'attente des premières, vide d'autres voyageurs.

C'étaient la princesse de Commercy, madame de Montrésor, la duchesse de Joyeuse et madame Laurent-Smith, l'Américaine, avec M. Raymond Gallois. Les femmes étaient décolletées, parées, les épaules couvertes de sorties de bal légères. Un ordre du mage était venu les cueillir au moment du dîner à l'hôtel d'Orsay chez la milliardaire ; il était en train de haranguer les adeptes à voix basse avec des gestes discrets.

— Si je me suis permis, mesdames, de vous convoquer aussi précipitamment, c'est que l'heure est solennelle et l'occasion unique. J'ai été averti par mes fluides que ce soir, vers dix heures, — c'est le dernier quartier de la lune, moment favorable aux conjurations d'astres, — une force me serait donnée pour procéder à l'opération de la multiplication des métaux et de l'or. Le miracle aura lieu dans la chapelle abandonnée d'un couvent en ruines, aux environs de Montlhéry. Je dois vous attendre au pied de la grande tour.

— Mais le train ne s'arrête pas à Montlhéry.

— Si, madame, il s'y arrêtera. Vous vous rappelez, mistress Smith, l'expérience que je vous fis voir l'autre jour. Sur une projection de ma volonté, un train s'arrêta subitement sans raison, en pleine campagne. Est-ce vrai?

— C'est perfettement veritabel.

— Eh bien, je vais prendre les devants dans une auto ; et je serai dans trois quarts d'heure à la station de Montlhéry; l'express dans lequel vous allez monter y arrivera dix minutes ou un quart d'heure après moi ; vous le sentirez s'arrêter, s'immobiliser sans qu'aucune force humaine puisse le remettre en marche avant qu'il vous ait plu de descendre.

— Il aurait été plus simple de faire cette course en auto.

— Je n'avais pas le temps de vous prévenir ; l'avertissement m'a surpris : j'aurais voulu vous offrir ma voiture, mais elle n'a que deux places. Mon cher Archonte, soyez donc assez obligeant pour aller prendre les billets de ces dames.

— Mais on ne doit pas, dans ce train-là, donner des places pour Montlhéry.

— Prenez-en pour la station la plus rapprochée. Dépêchez-vous.

Gallois se rua vers les guichets, pendant que Sadock disait :

— Je pars. Ne vous endormez pas surtout. Il faut que vous assistiez au phénomène.

Il se pencha sur le bras de madame de Montrésor.

— Qu'est-ce que ce bracelet que je ne vous connaissais pas.

— Il est très précieux, c'est un cadeau de madame Élisabeth à ma grand-mère.

— Heureusement que je l'ai vu. Vous alliez tout nous faire manquer. C'est une opale; c'est une pierre qui rompt et disperse les fluides.

— Oh, mon Dieu, comment faire? A qui confier ce bijou?

— Donnez-le moi ; sur moi son effet est annihilé. Et vous, mistress Smith, qu'est-ce que c'est que ce collier?

— Oh, — dit l'Américaine, sèchement, — il vient de ma mère et ne peut être nuisible. Je le garde.

— Soit ; à tout à l'heure.

Et il s'en fut, sans saluer, accompagnant son départ d'un geste de bénédiction ; Raymond Gallois arrivait au même moment, effaré, tenant ses billets en éventail.

— Mesdames, mesdames, vite, vite, le train va filer.

Ils furent d'abord un peu surpris de se trouver tous les cinq dans ce compartiment, en toilette de soirée et n'ayant pas dîné. La faim ne les talonnait pas encore, mais ils se sentaient avoir froid malgré les chaufferettes et se trouvaient un peu penauds d'être là, sans savoir où ils allaient. A cette saison les voyageurs pour le Midi sont peu nombreux et personne ne vint déranger leur émoi, sauf le garçon du restaurant qui passait en annonçant le premier service.

— Si nous dînions, — proposa madame de Commercy.

— Nous n'en avons pas le temps, — répondait la comtesse de Montrésor.

— Je voudrais cependant voir une telle chose, — murmurait madame Laurent-Smith.

— Moi, — disait la duchesse de Joyeuse, — je ne me suis jamais arrêtée à Montlhéry; mais il me semble que la tour est loin de la gare. Est-ce que nous trouverons des voitures?

— Le maître y aura pourvu, — dit le disciple Gallois.

— Soit, ne dînons pas ; il nous aura préparé un souper quelque part. Peut-être dans les ruines. Ce serait merveilleux.

— Oui, mais glacial. Si j'avais su j'aurais emporté mon hermine.

Le train filait à travers un paysage où la lune courait parmi les nuages, dans un affolement de fuite désordonnée. Tout en bondissant comme une balle légère, elle passait sur les maisons, timbrait d'un point les cheminées d'usines, dégringolait sur les toits des appentis ou jouait plus tard sur les eaux de la Seine et dans les haies de peupliers. Elle courait si vite qu'on eût dit qu'elle voulait devancer le train.

Les cinq se taisaient, gênés par cet astre que d'habitude ils ne voyaient guère, sauf les soirs d'été à la campagne et qui, à cette époque leur semblait inhabituel et anachronique.

Tout d'un coup madame de Joyeuse jeta un cri :

— Mon Dieu, mais cette tour, là-bas, c'est Montlhéry.

— Alors nous allons arriver.

— Nous marchons bien vite.

La lune dans tout son éclat, remplissait le ciel, et la haute tour décharnée se profilait avec une netteté puissante sur cette clarté blanche quand une lumière plus chaude, plus proche, détourna leur attention ; l'express venait de traverser en tonnerre une petite station aussitôt disparue, mais l'œil actif de madame Laurent Smith avait pu lire au vol ce nom : *Montlhéry*.

— Montlhéry, — cria madame de Montrésor, — nous y voilà ; arrêtez, arrêtez.

Tous se levaient, s'exclamaient dans le couloir. Gallois s'approcha de la sonnette d'alarme, mais madame de Commercy le retint.

— Nous n'avons aucune raison de faire arrêter. C'est de la police correctionnelle.

— Mais alors, « il » a donc manqué son coup?

— C'est à n'y rien comprendre.

— Ou il s'est moqué de nous.

La princesse jeta un cri sourd.

— Ah mon Dieu, mes bijoux, tout ce que j'avais sauvé des griffes de Mouriez.

— Vous les lui avez donnés? Moi aussi.

— Moi je lui ai remis trois mille francs en or et toute mon argenterie. Celle qui vient du maréchal de Saxe.

— Mais alors? — disait madame de Montrésor en regardant son frère qui se révoltait.

— Non, non, jamais je ne croirai rien de pareil de Sadock. C'est une erreur ou peut-être une épreuve à laquelle il nous soumet.

— Qu'est-ce que vous lui avez confié?

— Tous les diamants de ma femme et il a refusé les perles. Ainsi vous voyez.

Mais le bon sens pratique des Ledru reparaissait chez la princesse :

— Mes amis, nous sommes volés...

— Ce n'est pas possible...

— Si, c'est possible. Nous avons été bêtes, bêtes...

Chacun, de la pointe d'un crayon d'or, faisait sur des bouts de papier de rapides calculs ; puis, on se regardait sans mot dire.

Madame de Montrésor se leva d'un bond.

— C'est vous, madame, c'est votre collier que vous avez gardé qui a tout fait rater. Il vous l'avait demandé, vous avez refusé.

— Heureusement.

— Qu'est-ce que vous lui avez remis en outre?

— Oh, cinq louis, seulement ; mais ce n'était pas pour gagner, c'était... comment dites-vous, oui, c'était un sport.

— Et le train qui ne s'arrête pas.

— C'est un grand express. Nous n'arrivons à Laroche qu'à onze heures cinquante-cinq.

— Et voilà qu'il se met à pleuvoir...

Les nuages qui suivaient la lune venaient de s'assembler, de l'éteindre et maintenant se fondaient en pluie, une pluie qui battait les vitres et grelottait sur le toit du wagon.

Après l'agitation passionnée du premier moment, un morne silence les enveloppait. L'Américaine, indifférente, s'était franchement endormie ; la tête droite sur les coussins, les traits durcis par le sommeil. Gallois et madame de Montrésor discutaient passionnément entre eux à voix basse. Madame de Commercy monologuait, furieuse ; la duchesse de Joyeuse, la bouche pincée, l'œil bilieux, inspectait ses compagnons, comme des ennemis.

Les heures s'écoulèrent; le train s'activait, traversant des ponts, brûlant des stations, escaladant des viaducs, croulant dans des remblais. Et les petites villes qui dans l'ombre dormaient toutes lumières éteintes, ne se doutaient pas, habituées au bruit du passage, de la tempête d'eau bouillante qui grondait dans ses chaudières et de l'orage qui se déchaînait dans les cœurs de ceux qu'il entraînait.

Les roues patinèrent dans un arrêt brusque, un horrible concert s'éleva de grincements, de crissements, de chaînes battantes, de roues criantes, de vapeurs sifflantes, du halètement précipité de la machine et une voix pressée jeta :

— Laroche, Laroche...

Ils hurlèrent ensemble :

— Laroche, mais c'est Laroche. Il faut descendre.

— Ouvrez les portières.

— On ne peut pas.

— Regardez cette pluie.

— Un homme d'équipe ! Comment ! On ne peut pas trouver un homme d'équipe !

— Mais le train va repartir.

Ils dégringolaient sur les marches glissantes, lavées par l'averse :

— Madame Smith, réveillez-vous, venez.

Madame Smith répondit :

— Non, je dors. Cela ne fait rien, laissez-moi, je paierai le supplément.

Le train repartit ; ils se trouvaient sur le bitume ruisselant, sous les yeux étonnés des employés. Deux omnibus d'hôtels

attendaient devant la gare portant, écrit en lettres jaunes, l'un *Hôtel du Grand-Cerf, confort moderne*, l'autre *Hôtel des Voyageurs*. Ils se hissèrent dans la première voiture et s'assirent en frissonnant sur les coussins de cuir. Les vitres tremblèrent et la voiture, lamentable, partit dans un déluge.

— Dieu que j'ai faim, — murmurait faiblement madame de Commercy.

Elle eut la consolation en s'éveillant le lendemain sur un lit dur — mais elle était habituée à ces lits-là — de voir dans ses vitres un gai soleil qui trouait le tissu des rideaux fermés et remplissait la chambre d'une lueur rougeâtre. Levée, pieds nus, elle courut à la vitre, ouvrit et fut ravie.

Comment, après cette nuit cahotée dans le train de ténèbres, après la déception, la déconvenue humiliante, le ciel pouvait-il être si bleu, si léger, si lumineux? Comment cette tranquillité, ce calme gai qu'elle voyait de sa fenêtre pouvaient-ils exister? Des gens pouvaient-ils se promener sans avoir l'air de songer à rien sous les arbres en quinconces de la petite place où une église sonnait lentement huit heures?

Elle eut un peu frais, ferma la croisée et regarda autour d'elle. Sa jolie robe de dîner, de soie claire avec des applications de Chantilly, gisait sur un fauteuil, encore mouillée de pluie et les bords alourdis de boue ; ses souliers s'étaient avachis dans les flaques et sa sortie de bal pendait à un portemanteau, toute gluante d'humidité. Elle n'osa se regarder dans la glace et fut se recoucher pour sonner.

Elle entendit un petit remue-ménage au rez-de-chaussée, des voix qui s'appelaient, des conversations rapides et chuchotées : « On sonne au 8 », criait-on. Puis on vint frapper à sa porte.

— C'est-y vous qui sonnez? — questionna une voix masculine.

— Oui ; envoyez-moi la femme de chambre.

— La femme de chambre n'est pas là.

Elle se renfonça dans ses draps et dit avec résignation :

— Entrez, alors.

Un homme, qui avait passé un habit marbré de taches sur une chemise sale, pénétra dans la pièce ; roux, l'air maussade

et mécontent, il fit horreur à la princesse habituée aux faces doucereuses des domestiques de Palaces.

— C'est-y que vous voulez votre café au lait?

— Oui ; mais je voudrais d'abord téléphoner. Où est le téléphone ?

— Ah, il n'y a qu'un poste en bas ; dans le bureau de la patronne. Il faut descendre. Pour le petit déjeuner, c'est...

— Voulez-vous dire à la directrice de l'hôtel de venir me parler?

— Si vous croyez que madame Ledru se dérange comme ça.

— Votre patronne s'appelle madame Ledru?

— Ben oui ; qu'est-ce qu'il y a d'étonnant? tout le monde peut s'appeler Ledru.

— Je m'en aperçois. Priez-la de monter; j'ai absolument besoin de lui parler.

— Je veux bien... et pour le petit déjeuner?

— Je vous le commanderai tout à l'heure.

Madame Ledru était heureusement une grosse mère assez accommodante. Elle avait d'abord été très étonnée, ensuite furieuse d'apprendre en se réveillant qu'on avait reçu la nuit cinq voyageurs sans bagages et de tournure bizarre, qu'ils avaient demandé à souper et dévoré un poulet froid. Elle n'était pas sans crainte au sujet de sa note, surtout en apprenant que la dame du 8 la faisait demander. Madame de Commercy la rassura, la conquit, lui conta une histoire quelconque et la pria de téléphoner à Paris pour qu'on lui envoyât tout de suite son auto et des vêtements de rechange. Quand madame Ledru crut comprendre de quoi il s'agissait et quelle était la qualité de ses hôtes, elle devint souple comme une couleuvre et se mit à la disposition entière d'Isabelle.

— Après avoir pris son petit déjeuner (du café au lait, naturellement?) madame pourrait faire un tour dans la ville.

— Et comment? Vêtue en carême-prenant? (Elle affectionnait ces expressions anciennes.) Il n'y a pas un magasin de nouveauté où l'on pourrait trouver des costumes tout faits ?

— Mais si, madame; *Aux Galeries de l'Yonne*, vous aurez tous les articles de Paris.

— Faites-m'en envoyer à choisir et demandez à ces dames si elles veulent qu'on leur en apporte.

Une heure après, les quatre femmes attifées d'une façon dont elles devaient éternellement se souvenir, et Gallois qui avait échangé son costume de soirée trempé contre un petit complet cannelle du meilleur goût, sortaient pour aller explorer la ville.

Madame de Commercy n'avait pas fait dix minutes de promenade sur les quinconces, qu'elle se heurtait au duc de Lesdiguières tenant sous le bras une gentille blonde.

Elle reconnut Thérèse Mouriez.

(*A suivre.*)

FRANÇOIS DE NION

LA GUERRE

ET LES UNIVERSITÉS FRANÇAISES

Il serait puéril et dangereux de se le dissimuler ; il faut, au contraire, voir les choses en face telles qu'elles sont, sans pessimisme décourageant, mais sans optimisme trompeur : nos Universités, dont le récent essor faisait notre fierté, notre joie et notre espérance, pâtiront de la guerre.

Elles en pâtiront d'abord matériellement.

Grâce aux libertés que leur a données la loi de 1896, elles commençaient à être riches, et, pour remplir pleinement leur fonction, il est nécessaire qu'elles soient riches. Demain elles seront appauvries.

L'argent leur vient de trois sources : les étudiants, les particuliers et l'État.

Chaque année, les étudiants leur versent des millions sous forme de droits d'études. Tous nos étudiants en âge et en état de porter les armes sont au front. Combien sont déjà tombés ! L'hécatombe meurtrière va se renouveler, jusqu'au plein salut de la patrie, jusqu'au triomphe intégral du droit. Combien nous reviendront de ceux qui sont partis? Dans combien d'années retrouverons-nous les effectifs et les recettes de 1913?

Les particuliers commençaient à s'intéresser à la vie de nos Universités, et à contribuer à leurs progrès. De nouveaux enseignements, de nouveaux laboratoires, parfois même des instituts entiers, se créaient avec l'argent donné par eux.

Leur libéralité va être sollicitée par tant de misères dignes de pitié, les mutilés, les aveugles, les veuves, les orphelins, et les autres victimes, que sans doute elle s'éloignera de nous pour un temps assez long.

Restera l'État, l'État qui, après nos désastres de 1870, a si bien compris que le relèvement de notre enseignement supérieur était une des formes du relèvement national, et qui l'a si généreusement sorti de la misère où il avait végété pendant les trois premiers quarts du XIXe siècle. Il comprendra certainement, aucun signe ne permet d'en douter, qu'à la France de demain un enseignement supérieur, vivant et fort, sera plus indispensable encore qu'à la France d'hier. Mais l'énormité de ses charges, le service d'une dette telle qu'il n'en fut jamais, les pensions des veuves et des orphelins, le relèvement des usines, la réparation des dommages de la guerre, la réalisation coûteuse de lois sociales qui sera impérieusement réclamée, ne font-ils pas craindre que les besoins du haut enseignement, sans être niés, soient tenus par l'opinion, qui fait loi dans un état démocratique, pour des besoins de luxe, de ceux que l'on peut ajourner à des temps meilleurs, et qu'ainsi l'enseignement supérieur, dont le développement était loin d'être terminé, quand éclata la guerre, ne soit réduit à se resserrer, au lieu de s'épanouir davantage. Heureux encore, si certains, fort mal inspirés et méconnaissant l'ordre des valeurs nationales, n'entreprennent pas de couper sur son maigre budget, pour contribuer à remplir le grand vide du budget général.

D'où l'obligation, pour quiconque le peut, de maintenir et de fortifier dans l'opinion publique cette idée que l'enseignement supérieur n'est pas un luxe, mais une nécessité primordiale de la civilisation française, telle que les siècles nous l'ont faite et léguée.

***

Cela, c'est plaie d'argent, donc plaie curable, du moins avec le temps. Une autre plaie, plus profonde, hélas ! qui saignera bien longtemps, à laquelle il n'est pas de remède immédiat, ni prochain, c'est la perte des hommes, de ceux en qui nous voyions déjà poindre les maîtres de demain. Chaque année apporte son contingent variable d'esprits supérieurs,

dont le talent, parfois le génie, soutient et souvent élève le niveau de la science. La mort aveugle a passé sur eux, abattant les meilleurs. Ils étaient marqués du signe des élus. Ils ont été élus par la mort pour la patrie. Ils sont allés à la mort, simplement, comme à leur fonction naturelle. Rien qu'à l'École normale supérieure, sur les cent quatre-vingt-neuf élèves présents au moment de la mobilisation, et qui sont partis, soixante-dix-sept ne reviendront pas.

Et ce ne sont pas les seuls. Après eux sont partis à leur tour les conscrits de vingt ans, ceux de dix-neuf, ceux de dix-huit. Parmi ceux-là, beaucoup qui déjà faisaient notre espérance, ont été moissonnés. Sur la série des générations qui combattent, combien de lumières, les unes naissantes, les autres déjà vives, ont été éteintes à ce jour? Combien encore sont menacées de l'être? C'est pour le pays un appauvrissement de ses forces intellectuelles. Pour l'enseignement supérieur, ce sera, pendant plusieurs années, une grande difficulté de recruter ses cadres. En attendant des floraisons nouvelles, le danger sera d'y introduire, sous le coup de la nécessité, des éléments inférieurs qui l'affaibliraient pour longtemps.

Cette inquiétude s'avive encore du fait que les fonctions de l'enseignement supérieur, surtout les fonctions auxiliaires, sont, en France, mal rémunérées; que vraisemblablement la vie devenue plus chère pendant la guerre restera plus chère une fois la guerre finie, qu'avec nos maigres traitements, il sera de plus en plus difficile de faire vivre une famille, et que si l'État n'y remédie pas, l'enseignement supérieur court le risque de voir s'éloigner de lui pour l'industrie rémunératrice les sujets les plus distingués. Déjà l'ingénieur fait prime sur le marché des valeurs intellectuelles.

***

A des signes divers, on peut craindre que l'enseignement supérieur ne pâtisse encore autrement de la guerre.

Dans un pays civilisé, l'enseignement supérieur est l'ensemble des institutions affectées à la science, à la création, à la diffusion, à l'expansion de la science, entendue au sens le plus grand et le plus général. Il est fonction de l'idée qu'un

pays se fait du rôle et des services de la science, surtout de l'idée que s'en fait la jeunesse.

Or, il y a quelques vingt ans, nous avions une jeunesse un peu rêveuse, inquiète, incertaine, analyste à l'excès, sceptique et dilettante, professant l'antinomie de l'action et de la pensée, et à l'action préférant la pensée. Il n'est pas douteux qu'en ces dernières années, la jeunesse de France s'était redressée, et qu'elle était devenue plus soucieuse de l'action que de la spéculation. De vieilles vertus ancestrales, déprimées par la défaite de 1870, mais qui n'étaient qu'assoupies, s'étaient remises à fermenter en elle, et quand surgit soudain le péril national, elles éclatèrent de toutes parts, fraîches, puissantes, irrésistibles, et la patrie fut sauvée.

Ce besoin d'action sera-t-il épuisé par le long effort de la guerre? Personne ne le croit, personne ne le souhaite. Après l'énergie du soldat, nous aurons besoin de l'énergie du citoyen. Une fois l'ennemi vaincu, la France, la France nouvelle, celle que les prophètes annoncent sous des traits assez divers, tracés d'après l'avenir que chacun rêve pour elle, n'aura pas fini de lutter. Quand le peuple des tranchées, ayant fait demi-tour, sera rentré dans la vie civique et se sera mêlé au peuple des sillons, au peuple des ateliers, au peuple des écoles, il y aura encore de la besogne pour le bon peuple de France.

Sans aller jusqu'à dire avec quelques-uns, qu'alors la France aura à se vaincre elle-même, elle aura, sans conteste, à triompher de maux d'autant plus menaçants qu'elle sera plus affaiblie, qu'elle aura perdu plus de bras, plus de cerveaux, plus de cœurs, plus de richesses. Il faudra, jusqu'à complet triomphe, défendre la race contre l'alcoolisme, la tuberculose et l'avarie ; lutter contre la dépopulation et le malthusianisme ; combattre la misère sociale et l'injustice sociale ; assainir la politique, la purger du favoritisme, du parasitisme, de l'esprit de clientèle et de camaraderie ; mettre en valeur notre immense domaine colonial, où tant de richesses gisent inexploitées ; exciter et développer notre industrie, l'affranchir de l'étranger, ouvrir à ses produits des marchés nouveaux et dans l'intérieur de la France, et dans nos possessions d'outre-mer et dans les pays les plus lointains.

Quels champs d'action ouverts devant la jeunesse de France !

Dès lors, n'est-il pas à craindre qu'en rentrant dans la vie de la cité, excitée par son action, après avoir triomphé de tout le machinisme formidable mis par la science au service des armées allemandes, confiante dans les forces morales, de quelque inspiration qu'elles relèvent, où elle aura trouvé son courage, son élan, sa patience, sa résistance et finalement sa victoire, elle ne revienne avec une foi encore diminuée dans la valeur et l'efficacité de la science, et qu'elle ne borne, — sauf exception, — l'ambition de ses esprits au minimum de science, indispensable aux fins pratiques de la vie? Ce serait, à bref délai, l'abaissement de nos hautes écoles, et leur réduction à ce qu'elles étaient, il y a quarante ans, — des écoles professionnelles, sans visées désintéressées et générales, — et nous verrions peut-être ce fait paradoxal que la foi dans la science serait plus vive dan l'enseignement primaire que dans l'enseignement supérieur.

Ainsi aurait été accélérée par la guerre cette défaveur relative, qui, depuis quelques années, s'attache en France, à la science positive. Vingt ans avant 1870 et trente ans après, la science fut, en ce pays, la directrice des esprits. C'était le temps des Claude Bernard, des Pasteur, des Berthelot, des Taine, des Renan. L'effort considérable fait pour animer notre enseignement supérieur, pour le réorganiser, pour l'enrichir, pour l'adapter à sa fonction, coïncide avec la seconde partie de cette période. Puis la confiance en la science fut insensiblement ébranlée. Un jour, un critique ardent et âpre, qui venait d'appliquer sans succès à l'évolution des genres littéraires les méthodes par lesquelles Darwin avait expliqué l'évolution des espèces vivantes, la déclara en *faillite*. Ce mot retentissant fit fortune.

Puis vinrent les philosophes, — peut-être même étaient-ils déjà venus, mais ils avaient fait moins de bruit, — qui énoncèrent, au bout de leurs analyses, que la science était toujours chose relative, conjecturale, et qu'à part les pures constructions d'idées, soumises aux seules lois de la logique, il n'y avait, dans le résultat de toutes les sciences, que probabilités, exposées sans cesse à la contradiction des faits. Puis, après les philosophes, de grands savants, qui renchérirent sur la thèse des philosophes, et enseignèrent, avec toute l'autorité de leur

génie, que l'ensemble des lois découvertes par la science, loin d'être, comme le voulait Auguste Comte, l'expression certaine et fixe d'une réalité stable, n'est que le symbole mouvant et fragile d'une insaisissable réalité.

Ensuite de quoi la jeunesse eut tout naturellement tendance à conclure que les sciences impuissantes ne valent pas la peine des patients et robustes efforts.

***

Il faudra réagir contre l'excès de ces thèses, et ce sera une des tâches de notre enseignement supérieur de demain.

La controverse serait longue à vider. Ce n'est pas le moment de l'entreprendre. Il suffit, pour l'instant, de dissiper la confusion fondamentale d'où elle est née.

Si la science a parfois failli, n'est-ce pas seulement quand elle a voulu sortir de son domaine propre et résoudre, par ses méthodes, des questions qu'elle ne peut même pas aborder? Demandez à Claude Bernard, demandez à Pasteur, de vrais savants qui n'ont pas fait de métaphysique, ce qu'est la science. Ils vous répondront qu'elle est essentiellement, limitativement, la constatation exacte des faits, et l'explication des faits par des lois, c'est-à-dire par des hypothèses ; que ces hypothèses sont toujours provisoires, qu'elles doivent être tenues pour vraies, tant qu'elles sont en accord avec les faits, mais qu'il faut les rejeter comme des erreurs, aussitôt qu'apparaît un fait qui les contredit. L'histoire des sciences, de toutes les sciences particulières, est la série de ces approximations successives, de ces clartés qui s'éteignent l'une après l'autre, mais qui sont suivies de clartés plus larges et plus vives, série de défaillances, si l'on veut, mais série aussi de triomphes de l'esprit sur la matière, ainsi que l'atteste l'empire sans cesse croissant de l'homme sur la nature.

Ils vous diront aussi, ces savants, qui ont fixé par la pratique la plus rigoureuse et par le précepte le plus clair, les règles de la méthode positive, qu'au delà des phénomènes la science est sans prise, et que si elle s'aventure dans cet au delà, comme elle est sans boussole pour s'y diriger, sans voile pour y avancer, sans sonde pour reconnaître les écueils, fatalement

elle est vouée à l'échec. L'homme a-t-il en lui-même d'autres moyens de connaître ce qui est inconnaissable à la science? Les uns disent oui, les autres disent non. La science, elle, dit simplement que la question n'est pas de son ressort et qu'elle peut cohabiter, — les exemples ne manquent pas, — ou avec la foi ou avec l'agnosticisme. Libre aux hommes de se construire ou d'accepter toutes faites des solutions extra-scientifiques, sur les questions extra-scientifiques. L'essentiel, pour la science, c'est qu'elle ne veuille pas sortir de son domaine, et qu'on ne la sollicite pas à en sortir.

Ainsi prémunie contre des ambitions ou contre des tentations condamnées d'avance par la constitution même de l'esprit humain, elle ne tardera pas à retrouver son autorité relative, et à être tenue par la jeunesse française pour le seul guide assuré dans le domaine qui lui est propre.

***

Ne nous dissimulons pas cependant qu'un sérieux obstacle sera l'horreur légitime de la France pour la « Kultur » allemande. Elle se donne en effet, cette « Kultur », pour un produit authentique de la science. Au vrai, c'est dans les universités allemandes, officines du nationalisme le plus ancien en date des nationalismes européens, que les pièces en ont été taillées, forgées et assemblées. Elle est l'œuvre de savants allemands, des philosophes d'abord, de Fichte, en 1811, puis des historiens, des juristes, des philologues, des savants de séminaire, et des savants de laboratoire. Or, c'est en son nom, sous son impératif, avec sa justification, en vertu de la prééminence divine qu'elle attribue au peuple allemand sur tous les peuples du monde, qu'ont été commis sur terre et sur mer tous les forfaits, toutes les atrocités dont l'Allemagne portera le poids devant l'histoire impartiale. Comment l'oublier? Et comment ne pas reporter sur la science dont elle se dit un produit légitime l'horreur de telles doctrines et de telles conséquences?

Pourtant, il faudra bien, un jour ou l'autre, faire une ventilation. Prise en son ensemble, la « kultur » allemande est un monstre, dans tous les sens du mot. Analysée, elle se résout

en deux groupes d'éléments fort divers : les uns spécifiquement germaniques, les autres universels.

Sont spécifiquement germaniques la prétendue supériorité de la race germanique sur toutes les autres races ; la vocation impériale qu'elle s'arroge ; la mission providentielle qu'elle s'attribue d'être venue au monde pour révéler, au-dessus des autres civilisations, en décadence, une civilisation supérieure, et pour l'imposer à tous, comme leur bien, fût-ce par la force des armes et les moyens de la barbarie ; la faculté qu'elle en déduit, pour elle-même, de tirer le droit, non de la conscience humaine, mais de l'acier des canons ; la prétention de tenir pour non avenus les traités, les conventions, la parole donnée et paraphée, du moment que son intérêt en fait une nécessité, ou simplement une commodité. Tout cela doit être condamné et rejeté.

Mais cette élimination nécessaire n'entraîne pas ce qui dans la « kultur » est universel, c'est-à-dire marqué du signe de la science. Pasteur a eu raison de dire : « Si la science n'a pas de patrie, le savant en a une. » Mais la réciproque est vraie : « Si le savant a une patrie, le science n'en a pas. » Aussitôt faite, une découverte scientifique se propage, comme une onde irrésistible, dans tous les cerveaux qu'elle peut impressionner. Que demain surgisse en Allemagne un nouveau Leibnitz, qu'il invente un procédé de calcul plus expéditif et plus souple que le calcul infinitésimal, aussitôt tous les mathématiciens du monde s'en serviront. Que, dans un laboratoire allemand, on découvre un sérum spécifique contre la tuberculose, tous les tuberculeux du monde, ceux de France, comme les autres, en réclameront l'application. Et, sans recourir aux hypothèses, en fait, depuis le commencement de la guerre, quelqu'un a-t-il songé un seul instant à priver nos blessés du bienfait de la radioscopie, sous prétexte qu'elle était une invention allemande?

Non, le fait d'avoir introduit de la science dans la « kultur » allemande ne disqualifie pas la science. Elle ne disqualifie que les savants qui pour composer la « kultur » ont mélangé de force avec la science des éléments qu'elle répudiait. La « kultur » allemande est la folie d'un philosophe, devenue par orgueil et par appétit de domination l'aberration de tout un peuple. La science reste en dehors.

Ce point de vue ne fut-il pas toujours celui de la civilisation dont nous sommes les héritiers et les continuateurs? Nous nous réclamons à juste titre de la Grèce et de Rome. Est-ce seulement parce que la Grèce et Rome nous ont laissé d'impérissables monuments dans les lettres et les arts? C'est aussi parce que Grecs et Latins réussirent à exprimer dans leur figuration de la réalité non les caractères spécifiques d'une race et d'une époque, mais ce qu'il y avait de permanent, d'universel et d'immortel sous les caractères d'une race, et sous les mœurs d'une époque. Ce souci du permanent, de l'universel, ne fut-il pas encore celui de nos écrivains, de nos penseurs du XVIIe et du XVIIIe siècle? N'eurent-ils pas pour objet principal l'homme, l'homme de tous les siècles et de tous les lieux, plutôt que les Français de leur temps et de leur milieu? Et n'est-ce pas par là, autant que par la perfection de la forme, qu'ils ont mérité d'être des classiques, dont les œuvres resteront à travers les siècles les agents les plus efficaces de l'éducation humaine?

*
* *

Je vais plus loin, et, pour inspirer à la jeunesse française plus de confiance dans la science, je n'hésite pas à lui dire, elle qui aime son pays par-dessus tout : « C'est une façon de l'aimer et de le bien servir, que de voir dans la science une des vocations naturelles de la France. »

Trop longtemps nous avons négligé de faire valoir auprès des autres nations nos mérites et nos gloires scientifiques. Pendant ce temps, les « autres » disaient et répétaient par le monde que la sève de France, pauvre en tous temps, était maintenant épuisée, que tout l'esprit d'invention s'était concentré dans les laboratoires et dans les séminaires de l'Allemagne. Sans doute, ils nous laissaient bien quelques dons : la pénétration de l'analyse, l'esprit de finesse, le sentiment des nuances, l'ordonnance des ensembles et la clarté de l'expression. Mais ils nous déniaient le don royal de l'invention. Notre lot, en ce monde, serait de débrouiller la confusion de leurs idées, de les filtrer, de les rendre intelligibles, à ceux qui n'ont pas, comme eux, la faculté de comprendre l'inintelli-

gible, besogne utile assurément, mais humble besogne, travail ancillaire et non travail de maître, vocation comparable à celle de l'abeille, qui va, butinant sur les fleurs, les sucs qu'elle n'a pas formés, pour en composer son miel, alors que, — la comparaison est de Fichte, — l'aigle, l'aigle allemand, bien entendu, « élève d'une aile puissante son corps pesant aux régions supérieures, montant toujours plus haut, entraînant toujours plus d'air, pour se rapprocher de plus en plus du soleil, dont la vue le pénètre d'enthousiasme ».

Donc, à les entendre, la sève créatrice de France a toujours été pauvre, et elle est maintenant épuisée. Vraiment. Examinons un peu, s'il vous plaît. — Est-ce que le doute méthodique, le *Cogito ergo sum*, le *Discours de la Méthode*, auxquels les philosophes du monde entier, même les historiens allemands de la philosophie, antérieure à la « kultur », rattachent toute la pensée moderne, ne sont pas du Français Descartes? Est-ce que des voies nouvelles n'ont pas été ouvertes à la spéculation philosophique par le Français Pascal, par les Encyclopédistes français du XVIIIe siècle, et par le Français Auguste Comte? Certes, le génie français n'a pas enfanté de ces métaphysiques fuligineuses, qui affirment l'identité des contraires, qui inspirent à un peuple l'orgueil de se croire Dieu lui-même réalisé dans l'histoire. Mais les idées claires de la philosophie française n'ont-elles pas fait plus, pour la promotion de la pensée humaine, que ces abracadabrantes constructions?

Est-ce que, par hasard, la chimie serait sortie du phlogistique scolastique de l'Allemand Stahl, et non de la claire découverte de la combustion par le Français Lavoisier? Est-ce qu'après Lavoisier, chacun des pas gigantesques de cette science nouvelle n'a pas été accompli par des Français, Laurent et Gerhardt, Berthelot et Pasteur? Est-ce que, dans chacun des autres champs des sciences d'observation et des sciences expérimentales, les idées directrices, les idées fécondes, celles qui font époque et révolution, ne sont pas sorties à foison de cerveaux français : dans la physique, le principe de Pascal, le tube de Mariotte, la marmite de Papin, les lois de Coulomb, celles de Berthollet, celles de Gay-Lussac ; la théorie analytique de la chaleur de Fourier ; le principe de Carnot, la polarisation de la lumière de Malus ; la polarisation chro-

matique et la polarisation rotatoire d'Arago ; la théorie de la lumière de Fresnel, l'action réciproque des aimants et des courants, l'action des courants sur les courants d'Ampère ; la dissociation d'Henri Sainte-Claire Deville ; la radioactivité de Becquerel et de Pierre Curie, etc., etc. ; dans un autre domaine, l'unité de composition d'Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire ; la corrélation des formes de Georges Cuvier ; la classification de Tournefort, antérieure à celle de Linné ; celle de Jussieu, celle de Cuvier?

Est-ce que la physiologie n'a pas pour ancêtres authentiques le Français Bichat, le Français Magendie et le Français Claude Bernard? Est-ce que la méthode si féconde de l'auscultation n'est pas du Français Laënnec? N'est-ce pas encore le Français Lamarck qui le premier a formulé cette hypothèse de portée infinie, que la forme des êtres vivants est un résultat de leur fonctionnement, fondant ainsi l'unité de la biologie et inaugurant, longtemps avant Darwin et de façon plus large, la doctrine transformiste? N'est-ce pas enfin le Français Pasteur qui a déterminé dans les sciences de la vie une révolution sans précédent, d'une ampleur sans mesure, en mettant au jour la vie des microbes, et en déterminant leur rôle dans les fermentations et dans les maladies?

Et je n'ai pas parlé de la pléiade innombrable de nos mathématiciens où, de Descartes à Henri Poincaré, ont brillé et brillent encore tant d'astres, dont beaucoup de première grandeur.

Je pourrais multiplier les exemples, après le champ des sciences de la nature, aborder celui des sciences morales, des sciences historiques, des sciences philologiques. Là encore, ce sont des Français que le plus souvent nous trouverions comme créateurs des idées directrices, des idées nouvelles qui tracent les cadres qu'ensuite, je le reconnais, à côté d'inventeurs de génie, la troupe innombrable des fourmis teutonnes vient remplir de son patient, incessant et méthodique travail.

Après une telle revue, et bien qu'elle ne dise pas le centième de ce qui pourrait être dit, comment douter que la science soit une des vocations naturelles de la France? Dès lors, n'est-ce pas pour la jeunesse française un devoir national en même temps qu'un devoir humain de soutenir cette vocation?

***

J'ai cru devoir exposer tout d'abord ces idées générales, — dussent quelques-unes paraître des hors-d'œuvre, — parce qu'elles sont, à mes yeux, l'atmosphère vivifiante de l'enseignement supérieur, hors de laquelle il ne peut que dépérir, s'étioler et languir.

Entrons maintenant dans les institutions et dans les faits.

Puisque, pendant quelque temps, nos ressources et nos forces vont être fatalement diminuées, le remède, le principal remède, est de bien user de celles qui nous resteront, de les mettre en commun, de les coordonner, pour obtenir d'elles le rendement maximum, comme disent les économistes.

En écrivant ces mots, je pense surtout à Paris. Là se trouve le plus bel ensemble des institutions du haut enseignement de la France : l'Université, avec ses Facultés et l'École normale supérieure, le Collège de France, le Muséum, l'École des Hautes-Études, l'École des Chartes, l'École des Langues orientales vivantes, pour ne pas parler des grandes écoles fermées, comme l'École Polytechnique, l'École des Ponts, l'École des Mines, où l'on n'entre qu'après de sévères concours.

Je parlerai net et franc. Ces divers établissements s'ignorent trop les uns les autres. Il y a une trentaine d'années, lors de la grande ferveur pour la restauration du haut enseignement, on avait tenté de les rapprocher et d'établir entre eux des liens scientifiques. Mais cette tentative ne fut pas soutenue. Les règlements pour la collation de certains grades admettent bien qu'on peut faire valoir devant les Facultés des études faites au Collège de France, au Muséum, aux Hautes-Études. Un professeur du Collège de France, même s'il n'est pas bachelier, peut siéger, à la Faculté des Lettres ou à la Faculté des Sciences, dans les jurys du doctorat. Tout cela est fort bien. Mais ce n'est pas assez. Facultés, Collège de France, Muséum, École des Hautes-Études, École des Chartes, École des Langues orientales vivantes organisent chaque année leurs enseignements dans l'isolement, sans souci du voisin. Il en résulte des doubles, des triples emplois, alors que restent béantes des lacunes qu'il serait aisé de combler par la coopération.

Je sais bien, pour dire tout, et il faut dire tout, qu'à un certain instant quelques-uns de ces établissements sont entrés en défiance envers l'Université, et lui ont prêté, bien gratuitement je vous assure, des visées conquérantes. Quand on l'eut vue se rattacher l'École normale supérieure, sans prendre garde que l'École normale était un essaim sorti d'elle, et qui rentrait en elle, parce qu'il y avait en fait deux Écoles normales, l'une à la rue d'Ulm, l'autre à la Sorbonne, et que ce dualisme avait toutes sortes d'inconvénients, quelques-uns s'imaginèrent qu'elle avait le secret dessein de s'annexer tout le reste. Elle n'y a jamais pensé, elle n'y pense pas, et je suis convaincu qu'elle n'y pensera jamais. Elle sait quelles sont les origines historiques et les raisons d'être des autres grands établissements d'enseignement de Paris ; elle sait quels services ils ont rendus à la science française, à elle-même dont ils furent souvent l'excitant, et à ses étudiants. Elle tiendrait pour un malheur public leur disparition ou leur affaiblissement. Le vœu que j'émets ici, en mon nom personnel, est simplement que ces forces diverses, tout en restant indépendantes, s'unissent et se coordonnent pour le bien du pays.

Voulez-vous un tout récent exemple de ce que peut cette union. Naguère, quelques professeurs ont pensé qu'il serait utile de faire connaître au public de nos écoles, mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, les pays slaves et le slavisme. Il y a des slavisants à la Faculté des Lettres ; il y en a au Collège de France ; il y en a à l'École des Langues orientales. Chacun de ces petits groupes n'eût pu suffire à lui seul à la tâche entière. Ces groupes se sont groupés, et de ce groupement volontaire, est sorti un institut d'études slaves de très respectable ampleur.

Pour le compléter, se sont adjoints aux professeurs français des professeurs étrangers, des Russes, des Serbes, que les circonstances avaient amenés à Paris. Cela encore, c'est une indication.

Depuis quelques années, les Universités françaises envoient des professeurs à l'étranger, et des professeurs viennent de l'étranger enseigner chez elles. Le premier, le Collège de France, eut des fonds spéciaux pour ces échanges; après lui, grâce à la libéralité d'un citoyen éclairé et généreux, l'Université de Paris en eut à son tour. Ces échanges ont réussi.

Nous avons tenu à ce qu'ils ne fussent pas interrompus, pendant la guerre. Deux professeurs de l'Université de Paris ont enseigné cette année à l'Université Columbia et à l'Université Harvard, aux États-Unis. Réciproquement, des professeurs de Harvard sont venus enseigner l'an dernier et cette année à la Sorbonne. Ces appels, nous avons l'intention de les multiplier, et nous avons l'espoir qu'ils seront entendus. Nous trouverons certainement dans les pays alliés, dans les pays amis, dans ceux des pays neutres dont les sympathies exprimées ou latentes sont pour la France, des savants heureux de venir pour un semestre ou deux compléter ou renforcer nos cadres temporairement diminués.

Ce rapprochement scientifique, cette mise en commun des ressources et des forces n'est pas seulement souhaitable entre établissements divers qui doivent conserver chacun sa physionomie, son originalité, son budget, son mode propre de recrutement et sa fonction spéciale ; elle l'est plus encore entre les diverses Facultés d'une même Université, et, dans chaque Faculté, entre les divers groupes de professeurs adonnés à des disciplines différentes. Cette union des Facultés était, vous le savez, la fin suprême de la constitution des Universités. Or, je ne fais pas difficulté de le reconnaître, il a été plus facile de modifier les institutions que les habitudes et les mœurs des hommes. Il en est toujours ainsi. Les habitudes sont tenaces ; les unes ont des racines ancestrales ; celles qui se forment deviennent tenaces aussi. Arrivés à un certain point de leur vie, les novateurs les plus hardis, les plus entreprenants, deviennent à leur tour hommes d'habitude, parfois même hommes de routine, et s'enferment dans leur œuvre comme la sève dans les canaux qu'elle a formés. C'est le signe que le moment est venu pour eux de disparaître et de faire place à ceux qui apporteront de nouvelles idées et de fraîches initiatives. En fait, sauf bien entendu certaines exceptions, le rapprochement rêvé, poursuivi entre les Facultés d'un même centre est moins profond qu'on ne l'avait espéré ; Facultés des Lettres et Facultés de Droit, Facultés de Médecine et Facultés des Sciences s'ignorent trop les unes les autres. Il en résulte un défaut réel de coordination, et par suite un mauvais emploi des ressources. On multiplie à l'excès les bibliothèques particu-

lières, les laboratoires particuliers. L'individualisme à outrance est une plaie qui coûte cher à entretenir. Ce qu'il faut, ce qu'il faudra surtout demain, c'est, avec le respect absolu de l'originalité et de la liberté scientifique de chaque professeur, la ferme résolution chez chacun de coordonner ses efforts et ses dépenses aux efforts et aux dépenses des autres, pour produire le plus aux moindres frais.

Cela, je le répète, c'est affaire, non de lois et de décrets, mais de mœurs, c'est-à-dire de volonté. A l'excès d'individualisme dont nous ne sommes pas sans avoir pâti déjà, dont nous pâtirions demain bien davantage s'il restait incorrigible, substituons, je ne dirai pas l' « organisation », — cette chose allemande, si prônée depuis quelque temps, sonne mal à des oreilles françaises, — mais tout simplement la coordination.

***

Abordons maintenant la question des études et des méthodes.

Je commence par déclarer, en toute franchise, que sur certains points nous aurons à secouer notre arbre de la science, à en faire tomber un certain nombre de feuilles mortes et quelques paquets de chenilles. Mais je ne vais pas plus loin, et je conteste de la façon la plus nette et la plus entière que nos Facultés, spécialement nos Facultés des Lettres, soient infectées de germanisme, et qu'elles aient à se purger de ce virus, si elles veulent refaire œuvre française. Je suis de ceux qui souhaitent et qui espèrent qu'après cette guerre où tous les Français auront pris l'habitude de tirer tous dans le même sens, sur l'ennemi, ils auront perdu celle de tirer les uns sur les autres. Nous ne reverrons pas, j'en veux avoir la confiance, ces mauvais jours où un professeur de Sorbonne était violemment pris à partie pour avoir accompagné ses étudiants dans un voyage d'études en Allemagne, comme si le patriotisme exigeait à la frontière un écran imperméable aux regards, et ne commandait pas au contraire de se tenir exactement, complètement au courant des faits, gestes, dispositions et préparatifs de l'étranger, surtout quand cet étranger peut d'un jour à l'autre devenir l'ennemi, et qu'il importe de se tenir prêt contre ses surprises.

Non, jamais nos Universités n'ont cessé de faire œuvre française. J'en ai pour preuve l'attitude de leurs maîtres depuis le commencement de cette guerre. Vous avez lu sans doute la réponse si simple et si digne qu'elles ont faite au manifeste des 93 intellectuels allemands, dont l'effet a été si heureux, pour notre cause, auprès des pays neutres. Voici en quels termes un publiciste célèbre, qui sait écrire et parler en français, le caractérisait : « Je ne crois pas que jamais l'esprit français ait plus clairement élucidé, en quelques lignes, un ensemble de questions sur lesquelles tant de cerveaux s'étaient acharnés de si belle ardeur à faire l'obscurité. » J'en ai pour preuve encore tant de pages viriles, éloquentes, courageuses, toutes soucieuses de vérité, à la fois œuvres scientifiques et œuvres civiques, par lesquelles les maîtres les plus réputés de nos hautes écoles, philosophes, historiens, juristes, littérateurs, savants et médecins, et parmi eux, ceux-là mêmes qui naguère étaient attaqués avec le plus de violence et d'injustice, ont soutenu à l'intérieur le moral du pays, et propagé à l'extérieur la notion de son bon droit et l'impression de sa force.

Non, il n'y aura pas à réagir contre l'abus de méthodes contraires à l'esprit français. Nos méthodes n'ont pas cessé d'être celles de Descartes, de Pascal, de du Cange, de Dom Bouquet, de Claude Bernard, de Pasteur, de Fustel de Coulanges et de Gaston Pâris. Toute réaction contre elles serait un recul. Pour ne citer que quelques exemples, qui proposerait aujourd'hui de réduire notre doctorat ès lettres, si riche en travaux définitifs, aux pauvres petites dissertations banales, sur quelques lieux communs, des premières années du XIXe siècle, et de l'abaisser ainsi bien au-dessous du doctorat allemand qu'il domine de si haut? Et croit-on que les membres de notre École d'Athènes, si féconde en travaux remarquables, accepteraient d'être ramenés au programme poétique et vague, qu'au temps de Louis-Philippe, le ministre Salvandy, en fondant l'école, traçait à leurs prédécesseurs : « Demander les secrets de la langue d'Homère aux échos du Parthénon, interroger de site en site l'âme des vieux poètes, découvrir à leurs vers, en face des lieux qui les ont inspirés, un nouveau charme et comme un sens nouveau? » Quel appauvrissement ce serait !

*
* *

Si dans le régime de nos études supérieures, il y a à réagir, c'est contre un défaut bien français, je veux dire l'uniformité et la surcharge. La pleine liberté académique n'existe guère qu'au Collège de France et à l'École des Hautes-Études. Dans les Facultés des Sciences, des Lettres et de Droit, elle n'existe qu'au degré supérieur où sont libres le choix et la préparation des thèses de doctorat. Partout ailleurs, nos études sont esclaves de programmes édictés par l'État, comme garantie des grades qu'il délivre en vue de l'exercice de certaines professions. Est-ce un bon, est-ce un mauvais régime? Ce n'est pas le moment de le rechercher. Institué il y a plus de cent ans pour remédier à des abus criants et dangereux, il a fait ses preuves. Il est passé dans nos mœurs ; il y est si solidement implanté qu'à aucun instant les réformateurs les plus hardis de l'enseignement supérieur n'ont songé à le déraciner et à le remplacer par un régime analogue à celui des examens d'État de l'Allemagne, examens distincts des titres académiques, ou à celui de la liberté absolue si en faveur en d'autres pays où l'État n'intervient pas dans la collation des grades, et admet à exercer les professions savantes et libérales quiconque justfiie de grades académiques. Tout ce qu'ils y souhaitaient, à défaut d'une révolution impossible, tout ce qu'ils y souhaiteraient encore, ce serait plus de souplesse, plus de liberté, et un moindre poids des matières.

Cette souplesse plus grande, cette liberté relative, cet allègement, on les a obtenus, dans les Facultés des Sciences, avec le système des certificats. Chaque Faculté dresse la liste des matières qu'elle enseigne, calcul différentiel, astronomie, mécanique, physique, chimie générale, chimie appliquée, géologie, zoologie, botanique, biologie, etc. Elle délivre, après des examens dont les programmes sont déterminés par elle, autant de certificats différents qu'elle enseigne de matières. Entre ces matières et ces certificats, l'étudiant choisit. Quand il a obtenu trois certificats, il les produit à l'État, qui lui délivre un diplôme de licencié ès sciences, avec mention correspondant à ses études.

Mais pour la licence ès lettres et pour la licence en droit, on

est encore à l'état d'oscillation. Là, on a tâtonné ; on a fait et refait, parce qu'on ne s'accordait peut-être pas assez sur le but à atteindre. Les diverses réformes de la licence ès lettres, trop fréquentes à mon gré, ont été une série de compromis entre la vieille conception qui faisait de ce grade un baccalauréat à la seconde puissance avec exercices analogues à ceux des lycées et les exigences de l'enseignement supérieur proprement dit. Et c'est un mal, non pas seulement pour les étudiants, qui sont tiraillés par ces tendances contraires, mais aussi pour les professeurs, auxquels ce système impose la correction de nombreux devoirs, lourde besogne, ajoutée à la charge excessive déjà de trop nombreux examens, qui réduit leur travail personnel, comprime et diminue leur production scientifique.

A force de recevoir des accroissements, la licence en droit est devenue une construction massive, où tout est accumulé, les sciences juridiques, les sciences politiques et administratives et les sciences économiques, et en telles quantités qu'au jour de l'examen, si les jurys étaient sévères, la barrière serait à peu près infranchissable, ce qui fait qu'on l'abaisse peut-être un peu trop. A ces défauts, il n'est pas impossible de trouver des remèdes. Peut-être ne les trouvera-t-on pas du premier coup. Mais, si l'on s'oriente bien, et c'est chose faisable, si les spécialistes consentent, à ce degré de l'enseignement supérieur qui n'est pas encore le haut enseignement, à se départir un peu de leurs exigences, pour ne pas dire de leur intransigeance, on pourra alléger, simplifier et assouplir.

Quant à la médecine, la situation est particulière. Là, le grade professionnel est le doctorat. Il le restera. On avait songé, il y a quarante ans, à établir au-dessus un doctorat ès sciences médicales. On y a renoncé. Plus tard, un doctorat ès sciences biologiques. On y a renoncé de même. Plus récemment, des certificats d'études médicales supérieures. Il a fallu y renoncer également. La résistance des praticiens, qui ne veulent pas au-dessus du grade légal un titre supérieur qui paraîtrait accréditer aux yeux de la clientèle une catégorie de médecins supérieurs aux autres, paraît insurmontable. En attendant, les études vraiment scientifiques ne sont pas encore suffisamment organisées dans cet ordre de Facultés.

Elles se font assurément, mais un peu trop au hasard de la bonne volonté et de l'influence personnelle des maîtres. Les études professionnelles en vue du doctorat, qui, je le répète, n'est pas l'analogue de notre doctorat ès sciences, de notre doctorat ès lettres ou de notre doctorat en droit, si haut placés dans l'estime des hommes compétents de tous les pays, viennent d'être réorganisées, après le long travail d'une ample commission où siégeaient des médecins, des chirurgiens, des accoucheurs des hôpitaux, des praticiens syndiqués et non syndiqués, à côté des membres les plus autorisés de l'enseignement médical. La réforme venait d'entrer en application quand a éclaté la guerre. On ne peut donc encore juger en fait de ce qu'elle donnera. Théoriquement, à n'envisager que les programmes, c'est une belle réforme. Et si, en cinq années, l'étudiant parvient à s'assimiler l'ensemble de ces nouveaux programmes, le futur docteur en médecine sera tout à la fois médecin, chirurgien, bactériologiste, accoucheur, hygiéniste, neurologiste, aliéniste, laryngologiste, oculiste et dentiste. La clientèle, surtout celle des petites villes et des campagnes, ne s'en plaindra pas.

Mais la préparation des maîtres, la formation des savants, la culture de la science, seules génératrices du progrès, ne convient-il pas d'y songer davantage, et de ne pas se fier plus longtemps aux bonnes volontés individuelles du soin de l'assurer, sous prétexte qu'elles n'y ont pas trop mal réussi jusqu'ici, mais en des temps où les sciences positives n'avaient pas dans la médecine la part qu'elles occupent aujourd'hui. Puisqu'il est impossible d'avoir, au-dessus du doctorat professionnel, grade requis par la loi, un doctorat scientifique, organisons du moins résolument, solidement, des enseignements de perfectionnement et des enseignements de recherches. Un projet, qui j'espère ne sera qu'un commencement, est prêt à cet effet. La guerre seule en a retardé l'exécution. Espérons qu'après cette guerre, où professeurs de Facultés, médecins praticiens et médecins militaires se sont rencontrés dans les ambulances du front et dans les hôpitaux de l'arrière et ont rivalisé partout de dévouement et d'esprit de sacrifice, cette fraternité subsistera entre eux, et que l'organisation dont je parle sera faite par les Facultés de médecine,

sans exclusivisme, avec l'unique souci de mettre en commun toutes les forces, toutes les compétences, toutes les bonnes volontés.

***

Cette revue serait incomplète si je ne disais un mot des enseignements techniques de nos Universités. Voilà vingt-cinq ans environ qu'un professeur de chimie de la Faculté des Sciences de Lyon, Jules Raulin, ancien collaborateur de Pasteur, qui n'avait pas cru déchoir en étudiant avec le maître la maladie des vers à soie, frappé du nombre considérable de chimistes étrangers, allemands et suisses, qu'employaient les usines de la région lyonnaise, se résolut à ouvrir, dans son laboratoire, une école pratique pour former des ingénieurs chimistes. Grand émoi dans la Faculté. On était encore sous l'empire de cette maxime : aux Facultés, la science pure ; aux Écoles spéciales, les applications de la science. Le doyen refuse net de compter les nouveaux étudiants parmi les étudiants de la Faculté. Il fallut, pour l'y faire consentir, un ordre formel du directeur de l'enseignement supérieur.

Depuis lors, les choses ont bien changé. Usant des libertés que leur donnaient leurs nouveaux règlements, animées d'une émulation féconde sur un champ où elles avaient les coudées franches, presque partout, surtout dans les départements, les Universités ont, avec le concours des villes et des industriels, souvent grâce à de larges libéralités, créé et organisé des enseignements techniques, en rapport avec les besoins de leurs régions, et qui font en grande partie leur prospérité. Après Lyon, à qui revient l'honneur de la première initiative, Nancy a créé un Institut chimique, un Institut électrotechnique, une École de brasserie, justement renommés en France et à l'étranger. L'Université de Grenoble, justifiant son maintien par ses initiatives, s'est entourée d'un véritable polytechnicum. Toulouse, Bordeaux, Lille, d'autres encore ont voulu avoir et ont eu des instituts de cette espèce, et partout ils prospèrent, ce qui prouve qu'ils répondaient à des besoins réels.

Si déjà, avant la guerre, nos écoles spéciales ne pouvaient fournir en nombre suffisant les ingénieurs nécessaires à nos industries, que sera-ce après la guerre, quand la demande se

multipliera fatalement? Si notre industrie doit se trouver dans la nécessité de faire appel à la main-d'œuvre étrangère, il faut du moins qu'elle garde précieusement à des cerveaux français, la direction du travail. Cette portion de leur champ, où les Universités françaises ont déjà rendu d'inappréciables services, ira donc s'élargissant. Personne ne leur en contestera la possession. Le faire serait une faute contre le pays. Elles ont là, je ne dirai pas droit d'occupantes, mais, ce qui est un bien autre titre, droit de créatrices. Sur ce terrain aussi, leurs preuves sont faites, et ce sont preuves démonstratives et convaincantes. Personne d'ailleurs ne songe à leur faire subir une amputation désastreuse. A en juger par certains projets, on songe plutôt au contraire à confirmer, à consolider, à développer, à améliorer cette partie de leur œuvre. Sous quelle forme? Facultés techniques, avec un personnel distinct? Instituts techniques constitués avec le concours des Facultés des Sciences? Ce n'est pas le lieu de le rechercher. L'essentiel, c'est qu'il soit bien entendu que, loin de couper cette jeune branche, déjà verdissante et même florissante, de l'activité des Universités françaises, il faut la nourrir davantage et en faire un rameau vigoureux, porteur de fruits abondants.

***

Par là, sera en partie compensée la perte en étudiants que nos Universités subiront du fait de la guerre. Les étudiants vont à elles, les uns par vocation, la majorité par besoin d'une carrière. Leur répartition entre les Facultés ne se décrète pas ; elle se fait librement, et résulte d'un ensemble de considérations sociales et économiques. Nous avons connu une époque où la grande vogue était aux Facultés de Médecine. La profession médicale passait alors pour très rémunératrice. On se répétait, dans les familles, exacts ou exagérés, les gains des grands médecins et des grands chirurgiens, et nombre de jeunes gens, alléchés par ces perspectives dorées, allaient à la médecine. Ils y vinrent en tel nombre que très rapidement la carrière s'engorgea, et que, pour beaucoup de ces nouvelles recrues, la riche profession se trouva être littéralement un métier de meurt-de-faim. Du coup, l'afflux des étudiants vers

les Facultés de Médecine diminua chaque année, et il continuerait de diminuer encore, si la guerre n'était pas venue multiplier les vides sanglants dans le corps médical. Il est donc probable qu'après la guerre, la clientèle de nos Facultés de Médecine s'accroîtra légèrement.

Celle de nos Facultés de Droit restera-t-elle la même? Ce n'est pas à souhaiter. Elle est vraiment trop nombreuse. Autour d'un noyau solide et sain d'étudiants laborieux, sérieux, qui font leur droit par goût, par vocation, flotte une nébuleuse obscure, amorphe, d'étudiants oisifs, sans vocation arrêtée, que la Faculté ne voit guère qu'aux jours d'inscription et d'examen, qui se disent qu'après tout il n'est pas inutile d'ajouter à un diplôme de bachelier péniblement obtenu un diplôme de licencié en droit facile à gagner, qu'on pourra plus tard user de ce parchemin pour solliciter un emploi public, futurs quémandeurs de places, consommateurs sociaux, improductifs, parasites du budget, qu'il y aurait tout avantage à voir se diriger vers les carrières génératrices de la richesse. Ce phénomène se produira-t-il? Il n'est pas impossible qu'il soit déterminé par les nouvelles conditions économiques de la France, et la nécessité où l'on sera de supprimer toutes les fonctions publiques non indispensables. Dussent les Universités françaises y perdre une portion de leurs recettes déjà si diminuées, il faudrait se réjouir de ce déplacement.

***

Une partie du large vide ouvert par la mort dans les rangs de nos étudiants est en train d'être comblée par les femmes. On ne saurait trop admirer, trop glorifier l'attitude des femmes de France pendant la guerre. Je ne parle pas seulement des dames blanches des hôpitaux ; là, elles sont dans leur rôle naturel de pitié, de douceur et de bonté. Je parle de leur rôle économique et social. Partout où elles ont pu remplacer l'homme absent, dans les champs, dans les ateliers, dans les comptoirs, dans les services publics, dans les services privés, dans les écoles de garçons, partout elles l'ont remplacé. Si la France a pu s'adapter avec une souplesse et une rapidité

invraisemblables aux conditions nouvelles résultant du départ de millions d'hommes aux armées, si elle a pu tenir au delà des limites qu'autrefois les plus optimistes envisageaient comme extrêmes, si, à l'heure présente, elle se sent capable de tenir encore tout le temps qu'il faudra, c'est en partie aux femmes de France qu'elle le doit et le devra.

Il n'est donc pas étonnant que les femmes, celles du moins qui avant la guerre étaient en marche pour conquérir certaines professions jusque-là réservées aux hommes, soient convaincues que maintenant leur ère est arrivée. Nulle part cette conviction n'est plus ardente et plus agissante que dans les écoles, écoles publiques, écoles privées. Depuis plusieurs années déjà, le nombre des jeunes filles se préparant au baccalauréat allait croissant. L'an dernier, tout d'un coup, il a plus que doublé. Il y a vingt-cinq ans environ que, pour la première fois, une jeune Française se présenta pour prendre inscription dans une Faculté. Depuis lors, cette audacieuse a eu des imitatrices. Cette année, rien qu'à Paris, nous comptons 50 Françaises à la Faculté de Droit, 186 à la Faculté de Médecine, 18 à l'École supérieure de Pharmacie, 179 à la Faculté des Sciences, 196 à la Faculté des Lettres. Dans ces deux derniers groupes, la plupart se préparent à la licence, le grade qui ouvre aux hommes l'enseignement secondaire. Elles se disent que le nombre des manquants dans les rangs des jeunes hommes qui se destinaient au professorat sera tel, qu'il faudra bien recourir aux femmes pour subvenir aux besoins des lycées et des collèges de garçons, et elles veulent être prêtes. Peut-être ont-elles raison. Nous faisons bon accueil à leur courage, à leur résolution, mais sans nous faire illusion sur la force que nos Facultés, surtout la Faculté des Lettres, pourront tirer de l'accroissement de ces contingents féminins. Ces étudiantes sont à coup sûr une élite. Nombre d'entre elles ont obtenu le baccalauréat avec *mention supérieure*. Mais elles sont en majorité pourvues du baccalauréat latin-langues-vivantes, qui passe, à bon droit, pour le plus facile à obtenir. Les études de latin qui leur ont permis d'y réussir ont été brèves et rapides ; à ce qui leur manquait de fonds, elles ont suppléé par la merveilleuse intuition des femmes. Mais, à la Faculté, quand il s'agit de serrer les textes et d'en épuiser le

sens, l'insuffisance de leur bagage antérieur ne tarde pas à apparaître, et je sais qu'elle n'est pas sans préoccuper leurs professeurs.

***

Une clientèle sur laquelle nous pouvons légitimement compter est la clientèle étrangère. Depuis quelques années déjà, elle était abondante. Un des services rendus au pays par les Universités françaises a été de réapprendre aux étrangers le chemin des écoles de France. Avant la guerre, Paris, Montpellier, Grenoble, Nancy, Lyon, d'autres encore, étaient fières d'attirer à elles si grand nombre de jeunes étrangers. La guerre aura tout bouleversé. Certaines nations qui nous envoyaient leurs étudiants en abondance ne nous les enverront plus Mais, par contre, d'autres qui ne nous en envoyaient que fort peu sont disposées, nous en avons des indices certains, à nous en envoyer davantage : nos alliés d'abord, nos amis, puis certains grands peuples neutres qui, sans avoir ouvertement pris parti dans la lutte, ont cependant pour nous des sympathies qui ne demandent qu'à se rencontrer avec les nôtres.

L'enseignement supérieur des États-Unis, pour parler d'eux spécialement, a longtemps été tributaire des Universités allemandes. A part quelques professeurs de langues romanes et de littérature française qui faisaient un stage à Paris, c'est à Berlin que presque tous les autres allaient cherla science. Désormais pour eux, la Mecque scientifique ne sera plus à Berlin. Si nous le voulons bien, c'est en France qu'elle sera.

Voici ce qu'écrivait tout récemment un professeur américain :

> Pendant ces quarante dernières années, la grande majorité des étudiants se rendant à l'étranger étudiaient en Allemagne, ce qui leur a donné un respect exagéré et partial pour la science allemande, tandis qu'ils ignoraient la valeur au moins équivalente de la science française. Actuellement, ceux d'entre eux qui ont longtemps regretté cet état de choses croient qu'il serait maintenant possible d'utiliser le sentiment antigermanique qui règne dans ce pays, pour encourager les centaines de professeurs des États-Unis à concentrer leurs efforts pour influencer les étudiants dans cette voie.

Quelques mois plus tôt, un autre professeur des États-Unis

s'était exprimé d'une façon plus saisissante encore. Sa lettre vaut la peine d'être citée tout entière :

J'ai vécu plus de deux ans en Allemagne et j'y ai eu beaucoup d'amis, mais toute mon admiration pour les choses de ce pays s'est évanouie bien vite après le terrible 1er août 1914. Avec beaucoup, — et je puis dire la grande majorité, — de mes collègues américains, je me vois obligé de constater que si les Allemands possèdent l'érudition, l'habileté, le savoir-faire, du moins ils n'ont pas la civilisation !

Ils nous donnent le spectacle d'une grande nation européenne retournant à un stade de moralité internationale qui n'est autre en somme, — comme je le disais l'autre jour à mes étudiants, — que celui des temps d'Assurnasirpal et de Sennacherib.

J'ai à peine besoin de dire que l'un des avantages de cette guerre infernale sera de resserrer encore les liens qui unissent la France et l'Amérique. Aujourd'hui, on dit communément aux États-Unis qu'en somme, de toutes les grandes nations de l'Europe, la France est celle qui est la plus brave dans les combats, qui traverse sans faiblir les plus dures épreuves, et qui a accompli le moins grand nombre de ces actes qui appellent des « justifications » ou des « éclaircissements ». De cette guerre la France sortira avec une situation morale plus haute que celle qu'elle a jamais eue en aucun temps. Jusqu'ici trop d'Américains regardaient la France comme le pays des manières élégantes, des modes féminines et de la cuisine raffinée. Un côté entièrement nouveau et de beaucoup plus noble du caractère français se révèle maintenant à nous.

Un autre résultat plus direct encore de la guerre, c'est qu'à l'avenir, véritablement, notre jeunesse américaine ira en beaucoup plus grand nombre que par le passé à Paris pour s'instruire. Il est peu probable que nous soyons très bien accueillis à Berlin après tout ce qui s'est passé et nous ne sommes pas en humeur de nous imposer à « l'hospitalité » allemande.

C'en est fini : l'érudition allemande, la science allemande n'auront plus jamais à nos yeux la même autorité indiscutable qu'elles avaient avant 1914. Car il est impossible qu'une nation, qui est à ce point dominée par une philosophie nationale aussi dépravée, puisse garder sa vie intellectuelle intacte et toujours digne du respectueux accueil que lui faisaient les étudiants du monde entier. Et, au contraire, la noble attitude de la nation française se levant pour faire face à cette grande épreuve lui a valu un respect profond pour sa vie littéraire ou savante, pour sa culture nationale, et a donné plus que jamais aux Américains le désir de s'instruire à l'école de ses exemples.

Voilà des paroles qui sont pour nous d'agréables, d'encourageantes paroles. Oui, si nous savons tirer parti de tout ce que nous valons, de tout ce que nous représentons comme

civilisation ancienne et comme civilisation moderne, de tout ce qu'il y a en nous d'humanité accumulée et conservée, du don dé sympathie qu'on nous reconnaît, nous pouvons attirer à nous et retenir ces étudiants lointains prêts à s'écarter de la barbarie atavique de l'Allemagne, brusquement renaissante, pour venir vers l'idéal latin dont le flambeau brille toujours en nos mains, nous assurerons à nos Universités, à nos hautes écoles une clientèle plus nombreuse encore qu'auparavant, et nous propagerons au delà de nos frontières et au delà des mers les amitiés françaises.

Le bénéfice qu'en retirera notre enseignement supérieur n'est rien auprès du bénéfice moral qu'en retirera la France.

Soyons bien convaincus en effet et disons-nous bien que l'enseignement supérieur français a, surtout en ce moment, un double office : maintenir et développer dans la nation ce qui est la raison d'être morale de la nation, le génie qui est le sien, l'idéal qu'elle a reçu, et qu'elle doit nourrir ; puis faire rayonner au dehors, par la force même d'expansion qui est en eux, et sans violenter le génie d'aucun autre peuple, l'esprit d'aucun homme, ce que notre génie et notre idéal ont de communicable.

Ainsi malgré les pertes qu'il aura subies, et qu'avec le temps il réparera, notre enseignement supérieur a devant lui, dès demain, une noble tâche, et il verra de beaux jours.

LOUIS LIARD

LETTRES DE SERBIE

A bord du *Bon-Voyage*, le 5 octobre 1915.

Nous sommes partis de Sed-el-Bahr[1] hier à 2 heures de l'après-midi. Nous nous sommes séparés de *River Clyde*, du château d'Europe et de ce coin de terre où j'ai vécu des heures inoubliables. A 7 heures nous étions à Moudros. Nous partons pour Salonique à 14 heures. Je vous écrirai de cette ville.

Salonique, 6 octobre.

Dès l'aube nous sommes sur le pont du vapeur. Une fraîcheur agréable nous pénètre. Le jour se lève lentement. Derrière nous disparaissent dans un amoncellement de nuages les fabuleux sommets de Pélion et d'Ossa. Un brouillard grisâtre assombrit la côte grecque, mais n'atteint pas la sérénité de l'Olympe. Nous avançons avec précaution à cause des mines dérivantes.

Nous passons entre Kara Bournou à droite et le delta du Vardar à gauche. Des bois de pins sur la terre plus proche du cap contrastent avec l'estuaire désolé du fleuve. Voilà le golfe de Salonique de proportions si majestueuses, encadré d'un cirque de montagnes idéales. C'est une des merveilles de l'Orient, le cadre digne de la cité que nous attendons. Elle se découvre enfin dans une féerie de couleurs et de lignes avec

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre 1915 : *Avec le Corps expéditionnaire d'Orient.*

une puissance de séduction incomparable qui fait battre nos cœurs. Salonique nous apparaît sous les traits d'une femme qui, lentement, au croissant du port, sort des flots verdâtres. Elle s'étend sur les pentes des collines, laissant voir entre les touffes sombres des cyprès et les flèches ardentes des minarets les splendeurs de son corps sculptural.

L'enchantement finit quand on foule le sol de la ville. D'ailleurs, nous n'y sommes pas admis comme cela ! L'armée grecque mobilisée a tout accaparé. On nous pousse vers la banlieue, à Zeitenlik, où nous planterons nos tentes avant d'aller en Serbie.

Le camp de Zeitenlik est vaste. Il s'étend jusqu'au Vardar. Le terrain est bossué, désertique, sans un arbre. Nos braves soldats travaillent, les cuisines fument, les tentes s'alignent par centaines. Avec le soleil, les contreforts neigeux de l'Olympe se projettent sur le ciel bleu. Plus près de nous Salonique montre sa couronne de remparts antiques, les joyaux de l'Heptapyrgion.

Je fais connaissance avec le séminaire de Zeitenlik dirigé par des Lazaristes. C'est là que j'installerai une de mes ambulances. Nous aurons l'aide si douce de sœurs qui ont tant de naïve pitié et l'âme de nos femmes de France. Elles ont cultivé un jardin de roses que je découvre. J'avais vraiment oublié qu'il y eût encore des roses !

J'ai dormi ma première nuit de Salonique à l'hôtel dans un lit. Je n'avais pas vu de vrai lit depuis huit mois et je ne savais plus ce qu'était une chambre.

13 octobre 1915.

Dans les loisirs plutôt rares de notre installation à Zeitenlik je viens à la ville qui m'attire. Elle est si variée, si chan-

geante qu'on ne la connaît jamais assez. Le long des quais, en bas, c'est le mouvement de la vie moderne, les cafés, les banques, les hôtels les cinémas et les villas, en face de la mer chargée de bateaux et de barcasses. Au milieu, la rue Ignatia, où passa longtemps la grande voie romaine entre Rome et Byzance. Les boutiques et le commerce, les hammams et les magasins y sont groupés.

Plus haut, ce sont les quartiers turcs, les ruelles étroites, les mosquées, les maisons à moucharabiehs, les costumes orientaux, les femmes voilées. Je pénètre par un couloir tortueux dans une cour dallée où s'élève une fontaine. Des femmes viennent y chercher de l'eau.

La mosquée tient tout un côté de la cour, mais c'est de plus loin, en partant, que j'en saisis tout le charme. Ses vieilles pierres sont encadrées d'un rouge particulier qui souligne aussi quelques lignes de faîte. Dans la perspective se profilent à la fois quatre coupoles, une porte de pur style arabe, un minaret blanc et des formes élancées de cyprès. Par les fenêtres qui restent toujours ouvertes sur leurs barreaux de fer, des rais de soleil traversent la mosquée et font briller les stèles d'un cimetière perdu. Des femmes enveloppées dans leurs noirs firadjés regagnent leurs demeures. Les vieillards à cheveux blancs, coiffés du fez rouge, s'abandonnent, sur le dos d'ânes cléments, à leurs pensées profondes. Un teinturier fait bouillir ses marmites presque sur la place publique; il suspend dehors les laines bleues, rouges, vertes, jaunes. C'est d'un bariolage un peu cru. Le soleil qui s'éteint adoucit les lointains violets et la mer bleue.

Une sorte de kiosque encombre le sentier maintenant. Est-ce le tombeau d'un saint? Des lampes brûlent à l'intérieur. Il y a, en effet, un modeste catafalque. Une peau sur le sol invite aux génuflexions et à la prière. Personne n'arrête ses pas.

18 octobre 1915.

L'ordre de départ de Salonique pour le front serbe est donné à 20 heures. On roule la tente mouillée par une pluie diluvienne. Le jardin du séminaire de Zeitenlik, où j'ai dormi

plusieurs nuits, se laisse envahir par l'eau, et les fleurs accablées n'ont plus aucun parfum.

On empile dans les cantines le linge trempé. Quand tout est chargé sur les charrettes et que les dispositions ont été prises, je vais faire mes adieux aux amis de Salonique. J'ai été reçu dans une famille sympathique et distinguée. Pour quelques heures, j'ai retrouvé là le milieu féminin et les attentions dont j'avais été si longtemps privé. Nous avons passé l'après-midi au cinéma.

C'était encore des scènes de meurtre et de guerre, des adieux déchirants et des cœurs brisés... J'ai pris congé vers 6 heures, pensant avoir beaucoup de temps pour attraper mon train; mais la gare était à sept ou huit kilomètres en dehors de la ville, et personne ne la connaissait. J'ai erré comme une âme en peine. J'ai crevé des chevaux pour arriver juste à 20 heures moins deux minutes. Je me précipite dans le train : « Vous ne partez que demain matin ! » Mes bagages, chevaux et ordonnances, étaient déjà partis en avant. Il pleuvait, une boue gluante enlisait nos pas. Nous essayons de dormir dans les salles de la gare, mais elles sont déjà très exiguës et toujours encombrées. Nous dénichons dans l'obscurité un wagon, des bottes de foin fermenté et moisi, et nous voilà très confortables. Nous mangeons quelques conserves. Bientôt tous les officiers rappliquent. Notre wagon devient un dortoir où les ronflements ne manquent pas.

Gare de Miroftché, sur la ligne de Salonique à Uskub et Nich, le 19 octobre 1915, 14 heures.

Nous sommes partis vers 7 heures et demie par un temps très couvert et sombre, mais sans pluie. D'abord on passe dans les plaines de l'embouchure du Vardar, marécageuses, basses, encombrées de roseaux et de plantes aquatiques. Puis le pays devient montagneux. Le Vardar profond, boueux et assez peu large, vierge de bateaux et de radeaux, serpente lentement entre des collines rudes et dénudées. On est bientôt à la frontière serbe. Des soldats en mauvaises capotes kaki, ou des civils, gardent les voies, le fusil fixé à l'épaule par une méchante ficelle. L'arme est d'ailleurs en bon état et très

propre. J'aperçois une femme serbe. Elle est jeune, pâle, au regard assez expressif. Elle a des vêtements souillés et un paletot de coton ouaté noir.

A une autre gare, plus loin, nous sommes en plein milieu serbe. Il y a là des soldats réguliers, quelques officiers avec leur coiffure si originale qui tient à la fois du bonnet de police et de la tiare. Les habitants ont arboré quelques drapeaux alliés. Il paraît que les premiers arrivés ont bénéficié d'ovations et de bouquets.

La population, assez réservée et ne parlant pas notre langue, semble sympathique. Elle est manifestement pauvre ; les maisons sont pour la plupart en terre battue.

De la gare de Miroftché, on a une magnifique vue à l'est sur les montagnes de Stroumitza. Le Vardar coule à leur pied. Nous passerons bientôt le pont et nous nous trouverons en plein champ d'action. Nous allons soutenir les forces qui ont subi les premiers chocs des Bulgares. Nous formons la division d'avant-garde. Il y en aura d'autres et sans doute beaucoup d'autres. La place ne manque pas comme à Gallipoli. Espérons que nous saurons prendre sur ce théâtre nouveau un avantage important. Depuis plus de deux heures nous attendons ici sans comprendre pourquoi.

19 octobre.

Enfin nous sommes à Stroumitza-Station. Il pleut férocement. Personne pour nous recevoir. Cependant ma tente a été dressée dans un verger sous les arbres et dans un cloaque. Des cochons se devinent dans le voisinage, au bruit et à l'odeur !

Toute la nuit, bruit infernal des trains qui emportent des troupes serbes vers le nord.

20 octobre.

Je dois sous la pluie explorer le village qui est dans une cuvette entre les montagnes. Le Vardar et la voie ferrée passent par le défilé. Des deux côtés, des crêtes dominent : on ne les voit pas tant il pleut. La Serbie se révèle par ce village gluant de boue et de saleté. C'est nouveau et prodigieux.

Nulle part dans le monde il n'y a dans la crasse et la fange d'abominations pareilles. Les maisons sont abandonnées. Sur les matelas de coton éventrés, les Français et les Serbes, trempés, exténués, reposent côte à côte. Il y a partout des chiffons, des vêtements mouillés, des literies en morceaux. Quelques malades oubliés dans un coin tremblent de fièvre. Est-ce déjà le typhus? Dans les cours, on abat du bétail, ou saigne des porcs. Quels abris! Quelles habitations! Cependant il pleut. Dehors la boue, les mares infectes. J'ai trouvé un local pour servir d'annexe à l'ambulance. On inondera de crésyl, d'acide phénique et de sublimé; on blanchira à la chaux. Les brancardiers occuperont l'ancienne auberge du pays.

Maintenant, je fais dresser ma tente sur un terre-plein de deux mètres de haut, le long de la voie ferrée, à l'alignement de l'ambulance n° 4.

C'est bien le point le plus exposé si on attaque le pont, mais il y a de l'air et une vue incomparable.

Je dors sous ma tente. Il pleut toute la nuit comme tout le jour.

Stroumitza-Station, 21 octobre 1915.

Je suis ici depuis le 19 au soir. Ce n'est pas la ville bulgare de Stroumitza, mais le point de la voie ferrée Salonique-Uskub-Nish qui correspond à Stroumitza, distante de trente kilomètres environ au N.-E. N'empêche, il y a un pont ici et les Bulgares seraient contents de le faire sauter. Je vis maintenant sous la tente, non loin du fameux pont. Je suis déjà habitué au bruit des trains, mais pas à la pluie et à la boue. Je regrette l'atmosphère sereine et le décor admirable des Dardanelles. Il y a ici moins de poésie et moins de couleur. Les nymphes et les faunes se détourneront toujours des sombres défilés de la Macédoine et des vallées trop souvent ravagées.

Cependant, au moindre rayon de soleil, le pays se transforme, le mirage de l'Orient opère des merveilles. En dépit des réalités présentes et de souvenirs sanglants, on se prend à aimer les lignes bleues des monts lointains, les teintes nuan-

cées des contreforts plus proches et les taches vives des villages qui s'étayent des cimes jusqu'à la plaine.

Pendant que j'étais à déjeuner à Cestovo avec le colonel et le médecin chef du ... régiment, l'attaque de Valandovo s'est déclenchée. Comme c'était exactement sur les contreforts montagneux de l'autre côté de la vallée, nous avons suivi l'action sans perdre aucun détail. J'ai continué plus tard à cheval jusqu'à Guevgueli. Pour retourner à Stroumitza j'ai fallu éviter la grande route qui était balayée par la mousqueterie bulgare. Cela m'a permis de voir des convois lamentables de réfugiés qui fuyaient.

22 octobre.

Je dors sous ma tente. Il pleut sans arrêt toute la nuit. Dès le réveil, la fusillade. Des balles tombent autour de nous. Voilà revenus les sifflements bien connus. J'avais commandé mon cheval pour aller explorer des sources de Hudovo mais c'est là précisément que les Bulgares font le coup de feu. Il faut renoncer à la promenade. Je parcours le camp à cheval. Les soldats sous la pluie partent et garnissent les crêtes. En haut les fusils et les mitrailleuses tirent. Je m'arrête devant le cimetière serbe. Il y a plus de cent tombes, pareilles, alignées. A ce moment la signification est plus impressionnante. Ce sont des militaires et blessés serbes qui ont été massacrés par les Bulgares au guet-apens du 19 mars de cette année.

Mes ambulances ne semblent pas à l'abri des balles. Je vais étudier un emplacement de l'autre côté du Vardar pour l'une d'elles. Le pont très haut a 176 mètres de long. Il faut passer sur de nombreuses planches branlantes. Il n'y a pas de parapet. Le fleuve coule au-dessous en faisant des tourbillons effroyables : vous imaginez mon vertige. Un camarade me donne le bras. Les balles sifflent. Je reviens à une heure, ma mission terminée. L'état-major n'est pas d'avis de déplacer l'ambulance.

A peine avions-nous franchi le pont que des shrapnells éclatent au-dessus. Les coups se précipitent; nos batteries de 75 répondent; l'écho formidable fait vraiment sensation. Au reste la lutte devient sérieuse. Nous sommes attaqués par

des forces importantes qui menacent de nous déborder. Les blessés arrivent de partout. Un commandant et plusieurs officiers ont été tués à Hudovo. La situation est grave. Des obus éclatent en série à la gare et sur la voie ferrée. C'est alors que le colonel Na... commandant le 2e R. M. A. rassemble sa musique et fait jouer *la Marseillaise*.

Stroumitza-Station, 23 octobre.

Nous sommes restés sur le qui-vive toute la nuit. Nous pensions bien que les Bulgares nous attaqueraient en force après leur succès de Hudovo et leur bombardement de la gare. Mais comme il arrive quelquefois à la guerre, nous avions l'avantage sans nous en douter. Une batterie de 75 établie sur la rive droite au-dessus de Davidovo avait fait de tels ravages dans les rangs ennemis que la retraite s'en était suivie. On ne vit clair dans notre situation que le matin. Nous passâmes une nuit angoissante. Les blessés défilèrent d'ailleurs en grand nombre. J'avais déjà envoyé dans un terrain non battu des équipes spéciales de brancardiers. Ils ramenèrent des blessés qu'on n'avait pas pu relever en plein jour.

Je me promenais à la gare de grand matin quand je rencontre l'état-major de la division. Je reçois la mission d'aller installer une ambulance à Guevgueli. Un train va partir. Je saute dedans.

Guevgueli est une ville serbe assez importante de la frontière gréco-serbe, mais elle a beaucoup souffert des dernières guerres et des épidémies de typhus exanthématique. On me dit qu'il ne reste pas beaucoup de bâtiments disponibles (il a fallu loger les réfugiés et les soldats serbes) et que tous ont été largement contaminés. Pourvu que les désinfections aient été bien faites ! En tous cas, j'étais décidé à me montrer difficile pour nos soldats. Mieux vaudrait coucher en plein champ que de tomber au milieu d'un foyer typhique mal éteint. Je ne suis nullement ravi de mes premières impressions de Guevgueli. La voirie n'existe pas, la propreté des maisons est lamentable.

Je visite d'abord l'hôpital militaire serbe. C'est une ancienne usine très grande, mais où il n'y a pas d'isolement possible. Il

y a des soldats serbes partout, qui sont peut-être atteints d'affections contagieuses.

Je passe ensuite à un hôpital annexe situé près de la gare. Il nous a été réservé spécialement. « Vous n'avez pas eu de typhiques là-dedans? — Si, comme ailleurs. » Je vois des lits garnis en nombre respectable. « — Ils ont été désinfectés? — Oh oui ! tous ont été passés à l'étuve. » Je retourne le premier venu. Il y avait dans les draps un pou, une punaise, un papillon de nuit et une araignée. Je n'insiste pas. Cependant j'ouvre machinalement une porte avant de m'éloigner. Deux cadavres sont alignés sur le sol nu. « Qu'est-ce cela? — Rien. Nous mettons là les morts de la ville. »

Jugez des autres locaux qui me furent offerts. Quelles garanties peut-on attendre à Guevgueli? Enfin, de guerre lasse, presque à bout, j'avise à l'intérieur de la ville une construction neuve. « C'est l'école du gouvernement, me dit-on. Il n'y aura pas moyen de l'avoir. » Je la veux cependant. C'est le seul endroit où il ne soit pas mort de typhique. Tout est neuf, propre, coquet. Il y a une salle de théâtre magnifique où les malades seront fort bien.

Le soir même, l'ambulance 3 s'installe dans l'école du gouvernement.

Stroumitza-Station, 26 octobre 1915.

Comme il pleut par trop, je n'irai pas ce matin aux avant-postes. Vous êtes redevable à la pluie que j'ai une minute pour vous écrire. Autrement, je suis toujours dehors ou dans les rapports, lettres, états, papiers, que comportent mes hautes fonctions. Nous sommes division isolée. C'est pourquoi j'ai le titre de directeur ; j'ordonnance les dépenses ! Avant-hier j'ai demandé 50 000 francs au trésorier-payeur. Quant à l'hygiène des troupes, c'est prodigieux ce qu'il y aura à créer. Mais je suis bien secondé et je sais ce que je veux. Il a fallu aussi hospitaliser, soigner deux cents blessés, plus des malades, etc.

Stroumitza-Station, 31 octobre 1915.

La musique du 2e R. M. A. joue des airs délicieux que vous aimez. C'est dimanche. Cette musique a été achetée à Salo-

nique en quelques minutes, aux pères de Zeitenlick. Il ne pleut même pas.

Je vous vois déjà à Salonique !... Croyez-vous que ce soit prudent et sage, de venir jusqu'ici *où je ne pourrai peut-être pas vous voir une fois*, en dépit de la proximité. Ne pourriez-vous pas attendre que les événements aient pris une tournure moins incertaine. Je ne sais si vous vous rendez compte de notre situation exacte... Rien n'est moins clair. Et Salonique ! Ne sera-ce pas là que se livrera une des batailles décisives, même si les Grecs ne marchent jamais? Allons, je crois qu'il n'y a rien à faire.

J'ai connu à Salonique une famille très sympathique. Ce sont des gens très bien et fort accueillants. Les aimerez-vous pour vivre avec eux? Ils se mettraient en quatre pour vous être agréables, mais... Vous savez qu'il n'y aura pas d'hôtel. Les Anglais et les Français voudraient les louer à des prix exorbitants pour des hôpitaux, des bureaux, etc. La ville est encombrée de militaires qui ont toutes les audaces.

2 novembre 1915.

Hier je vous ai adressé quatre films qui ont été pris dans de bonnes conditions et par une lumière idéale. Ce fut le premier jour très beau. Pas un nuage. Le ciel infiniment bleu. Les montagnes se montraient tout entières. C'était comme un printemps venu de très loin. Vers l'après-midi le canon a tonné, au nord, à Krivolak. Demain, nous occuperons certains points de la route de Kosturino, mais *motus*! Vous en apprendrez sans doute plus long par les journaux de Londres...

Nous allons avoir des autos au service de santé. Aujourd'hui sont arrivées des autos-mitrailleuses.

Je finis ma lettre pendant que joue la musique du 2e R. M. A. régiment. On n'entend plus le canon.

Stroumitza-Station, 3 novembre 1915.

Le réveil est souligné de salves de 75. Une matinée limpide et claire puis un soleil radieux : c'est un temps propice pour

la grande attaque des passes de Kosturino. La préparation d'artillerie est importante. Les bruits sourds d'un bombardement lointain s'entendent sans interruption.

Je me rends à cheval à Valandovo où seront transportés les blessés de la journée. On arrive au village par des routes bordées de hêtres centenaires. Les maisons émergent des bosquets de grenadiers ; d'autres escaladent la montagne. Tous deux, le clocher de l'église et le minaret de la mosquée s'élancent vers le ciel bleu. Le mouvement de la bataille secoue Valandovo d'une fièvre inaccoutumée. Toutes les places, les rues, les cours des maisons regorgent de militaires, de caissons, de voitures, de chevaux. Des obus sifflent et vont éclater plus loin.

L'ambulance est installée dans la grande mosquée. Je pénètre dans une cour immense où les blessés attendent leur tour d'être transportés à la gare de Stroumitza. Faute d'autos sanitaires, on les mettra sur les charrettes à bœufs du pays. Ce sont des véhicules fort étroits et frustes qui ressemblent à ceux des Rois Fainéants. Les bœufs sont ridiculement petits; ils ont un poil laineux.

Je suis rentré à Stroumitza à la nuit. On nous avait amené trois blessés graves qui provenaient d'une auto-mitrailleuse. Le général avait envoyé en reconnaissance deux autos-mitrailleuses à quelques kilomètres sur la route de Kosturino assez défoncée.

Un moment elles ont dû ralentir. Des Bulgares sont sortis des deux côtés comme des diables et ont voulu s'emparer des autos. Elles ont dû reculer à toute vitesse. Une d'elles est tombée dans le fossé. Lutte terrible. Finalement, une seule a continué, l'autre est aux mains des Bulgares avec un lieutenant et plusieurs hommes. On prétend que la plupart ont été tués en essayant de se dégager.

Toute la nuit nous allons évacuer nos blessés. Il y aura au moins un train sur Guevgueli.

Il paraît que Uskub a été repris par les Serbes et que les Bulgares ont éprouvé de grosses pertes. Mais au nord le principal arsenal de Serbie, Kragoujévatz, serait aux mains des Allemands.

Stroumitza-Station, 5 novembre 1915, 17 heures.

Je reviens des premières lignes, où l'on se bat, et de l'ambulance de Valandovo. La guerre actuelle diffère totalement de celle de Gallipoli, où, faute de place, nous étions entassés les uns sur les autres sans pouvoir bouger. Ici, nous avons un front étendu, des montagnes devant nous qu'il faut franchir, des tas de défilés à garder, des crêtes qu'il importe d'occuper. Aussi le mouvement est partout. Ce n'est pas commode de relever les blessés, de les évacuer. Des malheureux ont attendu près de vingt-quatre heures avant de recevoir les soins de l'ambulance. Cependant tout le monde trouve que nous avons fait des prodiges. De Valandovo à Stroumitza, il y a quatorze kilomètres de route carrossable. Mais nous n'avons pas encore de service d'autos sanitaires.

Ce pays, qui semblait repoussant, a maintenant une grâce spéciale. Au début c'était le vent et le froid. La pluie ne cessait ni jour, ni nuit. On ne voyait pas les crêtes les plus voisines, on devinait avec peine qu'on était dans un pays de montagnes. Pour tout abri, un village ravagé au fond d'un défilé perdu d'immondices. La boue dans les rues atteignait des profondeurs incroyables. Avec cela une occupation précaire, des coups de fusil toute la journée et parfois des bombardements. Par des pluies battantes nos hommes, stoïquement, gardaient les tranchées. Ils ne pouvaient dormir. Ils ne pouvaient pas manger à leur faim, faute d'un ravitaillement encore à régler. Et les blessés, et les malades envahissaient tout...

Le soleil est venu. Tout a changé. Qui aurait cru que ce rude pays avait pour nous une réserve de sourires. Est-ce le même ! Les plans lointains sont d'une pureté parfaite. Les jeux de la lumière nous rappellent la Grèce.

Les échos retentissent sans discontinuer du bruit des canons vers Krivolac.

11 novembre 1915.

C'est jour d'attaque. On a commencé au petit jour. Le brouillard qui cachait nos mouvements s'est levé tout d'un

coup et les adversaires se sont trouvés face à face. « Il fallait les voir décamper », me disait un petit blondin de la classe 15. Il était blessé, mais il était « très content quand même, parce que tout avait bien marché ». La cote 350 sur la route de Kosturino est à nous... Le capitaine M..., engagé volontaire à soixante ans, vient d'être tué. Mes cinq autos rendent les plus grands services. Le service de santé reçoit beaucoup de compliments, et je me sens bien appuyé et écouté.

Le chef supérieur du service de santé a passé la journée avec moi avant-hier. Il a paru enchanté de ce que nous avons fait.

Je suis sorti ce soir une heure avec *Golden*. Les routes sont souvent transformées en rivières et c'est à souhait, car il reste un lit de sable très doux aux pieds des chevaux. Quand *Golden* arrive là-dessus, je ne puis pas le tenir. Il trépigne, se ramasse, puis quand je cède de la main, il s'allonge, se détend comme un arc et s'enivre du galop. Je me livre à sa fantaisie. Nous sommes grisés tous les deux.

Sur le soir, un orage est venu du nord. Des frissons ondoyaient sur les montagnes à fleur de peau. Les grandes ombres des nuages passaient vite sur elles. Sur un fond noirâtre les croupes devenaient violettes, puis pourpres et bleutées. Les plans se superposaient suivant une gamme de teintes prodigieuses. Enfin, une trombe de pluie franchit le défilé du Vardar. Tout un côté de la montagne disparut derrière un voile blanc tandis que l'autre étalait sa nudité souriante.

Stroumitza-Station, 12 novembre.

Le beau temps me décide à pousser en automobile jusqu'au lac de Doïran. Si nous étions coupés du Vardar et de la voie ferrée qui longe le fleuve, nous devrions nous rabattre sur Doïran où passe le chemin de fer Serrès-Salonique. Il faut prévoir une évacuation de blessés de ce côté.

Nous quittons Stroumitza avant midi. Nous nous arrêtons un moment à mon ambulance de Valandovo et nous prenons ensuite la route de Rabrovo. Avant d'arriver à ce village, nous côtoyons des lignes de tranchées qui ont été occupées succes-

sivement par les Serbes et les Français. Ce sera plus tard aux Anglais de s'y installer. Pour le moment les troupes anglaises effectuent leur concentration entre Guevgueli et le lac de Doïran. Elles ne semblent pas avoir pris leur position de combat. Nous aurions cependant besoin d'être remplacés. Notre front est trop étendu. Nous cèderions la route de Kosturino, y compris la cote 850 et les villages de Tatarli, Kayali, Dorol-Oba. Qu'attendent les Anglais? Un de nos officiers qui leur posait la question n'a pas été peu surpris de comprendre que toute conversation avec les Bulgares n'était pas arrêtée.

Nous franchirons, après Rabrovo, le gué de la Bojima, s'il est encore praticable. L'opération est risquée ; elle réussit. Nous voilà lancés sur la route en corniche de Guevgueli. Elle était dominée au début par les batteries bulgares des passes de Kosturino. Elle garde son caratère farouche et pittoresque, mais elle n'est plus dangereuse à fréquenter. On s'élève par une pente rapide jusqu'à un col que flanquent des assises de pierres du plus beau rouge. Derrière nous les lacets de la route serpentent jusqu'à la vallée et les derniers plans sont faits des monts neigeux de la frontière bulgare. L'aspect du pays change sur l'autre versant. C'est un plateau verdoyant aux longues ondulations, où les bois touffus ne manquent point. On se croirait transporté en Limousin. Nous commençons à croiser sur la route des soldats anglais et des convois de ravitaillement. Les camps anglais vont former une ligne presque ininterrompue jusqu'à Doïran. On retrouve le souci de crânerie qui caractérise le Tommy. Il est impossible de rien trouver à redire dans la tenue des bivouacs, dans les uniformes et les équipements des hommes. Quant aux chevaux, ils semblent prêts pour une parade de cirque.

Voici le lac de Doïran, une merveille, par ce jour lumineux. La nappe immense s'étend devant moi sans une ride. C'est un bleu subtil indéfinissable. Les montagnes à peine estompées font un cadre vaporeux de poussière d'or et de roses que les eaux reflètent.

Nous contournons le lac qui apparaît tantôt à travers les arbres tantôt à travers les roseaux desséchés. La ville de Doïran est remplie d'enfants qui se pressent autour de notre voiture. Tandis que nous achetons du poisson, dont le marché

regorge, nous sommes complètement entourés. Ces pauvre petits sont pour la plupart des réfugiés qui ont déjà beaucoup souffert.

La ville de Doïran est bâtie à la fois sur les bords du lac et sur les flancs de la montagne. C'est un ensemble pittoresque et charmant que la guerre n'épargnera sans doute pas. Nous sommes en effet à la frontière. La partie orientale du lac et la gare de Doïran appartiennent aux Grecs, tandis que la ville est aux Serbes. A la gare il y a beaucoup de mouvement. Les Anglais y sont plus nombreux, car c'est leur centre principal de ravitaillement. Mais il y a aussi des Grecs, des Serbes et des Français.

Nous reprenons assez tard le chemin de Stroumitza. Un vent violent s'est levé. Le lac a perdu sa belle sérénité ; il a l'air d'une mer en courroux et déferle sur le rivage. Ses bleus limpides se brouillent. Les nuages qui s'amoncellent tachent la surface d'ombres mauvaises. Il est temps de rentrer.

Stroumitza-Station, 13 novembre 1915.

Vous sembliez croire que j'avais besoin de repos. Quelle perspicacité ! Eh bien oui, j'ai même eu la jaunisse. Ne vous étonnez pas. Tout le monde y passe. Quand on n'a pas jauni aux Dardanelles, cela vient un beau matin en Serbie. C'est une machine médicale fort intéressante. Les docteurs discutent. J'ai des observations très complètes. Quel dommage de ne pas avoir mon microscope !

Il faisait si beau aujourd'hui que j'ai avancé de deux heures ma tournée d'inspection. Je déjeunerai dehors : Birama porte dans les fontes de sa selle tout un repas. Je ne tenais plus dedans. L'air est si léger, si pétillant que c'est une joie de le respirer. La nature est parée de couleurs si fraîches que les yeux s'ouvrent avec volupté.

J'ai d'abord traversé le village de Kaluchova. Les maisons violettes, blanches, bleues, émergent comme de grandes fleurs de la verdure des bosquets et garnissent amoureusement les pentes de la montagne. La mosquée avec son fin minaret s'étend à l'écart le long du torrent desséché. Elle

est d'un blanc immaculé. Pour elle sans doute un platane millénaire s'est couvert de feuilles d'or qui embrasent toute la vallée.

J'ai suivi ensuite les autres villages où sont nos troupes et j'ai escaladé les crêtes conquises. Nous déjeunons au bord d'un ruisseau. Au dessert nos batteries de Kalkova font passer au-dessus de nos têtes une série d'obus de 75. Les éclatements se produisent au-dessus d'Ahranli Terzeli.

Je poursuis la promenade jusqu'à Vézeli. Nous descendons presque à pic dans une rivière d'où jaillissent des platanes dorés. Le village est abandonné. Des cuisiniers appartenant à un régiment de zouaves sont venus. Ils ont leurs fourneaux jusque dans la mosquée, mais Allah punit les profanateurs en soufflant dans leurs yeux une fumée qui les aveugle. Les gamelles portées par des hommes à cause de la difficulté des sentiers arrivent deux heures après aux crêtes où sont les premières lignes.

Au retour, à l'heure des quiétudes du soir, on entendait une rumeur de tonnerre. Cela ne cessait pas un instant. Krivolak était encore sous une pluie d'obus. Rien n'était plus lugubre.

La plaine immense du Vardar s'étalait sous mes yeux. De tous côtés la ceinture des monts l'entourait d'une ligne d'un bleu sombre et profond comme la mer. *Golden* goûtait la douceur du sable sous ses pas et me reportait au galop à Stroumitza. Après avoir bu à même la source d'Hudovo, j'étais rendu à 5 heures frais et dispos.

Stroumitza-Station, 18 novembre 1915.

J'ai lu hier soir les journaux de France, qui ne semblent pas envisager notre situation sous un jour optimiste. Notre sort est lié à celui de l'armée serbe. Or nous savons qu'elle est coupée des Alliés et de Salonique et qu'elle est refoulée vers l'ouest dans les montagnes sans ressources, sans munitions. Il faudrait un miracle pour la sauver. Sans doute l'héroïsme serbe est prodigieux, mais il y a des limites. Alors que deviendrons-nous? Nos opérations particulières marchent

fort bien. Nous avons dégagé le Vardar de Krivolak à Doïran, rejeté les divisions bulgares au delà des frontières. Nous tenons les points stratégiques de la route de Kosturino et nous irions tout de suite à Stroumitza si les Anglais avaient assez de réserves à nous fournir. La 156e division tient ferme de Gradec à Tatarli. Tout le long, sur une étendue d'une vingtaine de kilomètres, imaginez des séries de montagnes dont quelques-unes ont plus de huit cents mètres. Du fond du Vardar où nous étions bombardés, nous avons bondi jusqu'à ces sommets. Les Bulgares accusent des pertes considérables. Sur des pitons on enterre leurs cadavres par centaines. Nous avons ramassé de pleines charrettes de leurs armes. Il est probable que nous laisserons la place aux Anglais quand la situation sera réglée. Mais nous sommes impuissants à décider de la Serbie et de Constantinople. Nous ne sommes que trois à quatre divisions contre les Bulgares, les Austro-Boches et les Turcs. Uskub et Velès sont aux mains des Bulgares; la vieille Serbie, la Serbie du Nord, n'existe plus. Nous ne sommes en retard que de deux mois... D'ailleurs nous ne savons rien en dehors des grands journaux. Ceux de Grèce ne disent pas un mot de vrai.

Aujourd'hui, j'ai fait une grande promenade avec une de nos autos. Au terminus, j'ai pris *Golden*, j'ai encore exploré des régions nouvelles. J'ai traversé à cheval un bois de hêtres qui valait les plus beaux pays de France.

19 novembre 1915.

J'ai mis aujourd'hui pour la première fois le fameux casque protège-shrapnells dont vous avez certainement vu la silhouette dans les journaux et revues. Cela pèse plus de 900 grammes. Je l'ai gardé toute la journée pour aller inspecter les postes de secours de Rabrovo et de Tatarli.

Nous avons maintenant pour le service de santé dix autos, ce qui nous rend les plus grands services. Tout le monde est content ; on loue beaucoup notre initiative et notre entrain. La lecture des journaux de Paris ou de Londres est peu rassurante. Nous, pour notre mission spéciale, d'ailleurs restreinte, nous allons très bien. Nos troupes sont pleines de bravoure et résistent à tout.

Stroumitza-Station, 20 novembre 1915.

Quand nous ne lisons pas les journaux, notre magnifique optimisme prévaut. Nos soldats sont si beaux, si résistants, si braves ! Mais il y a d'autres fronts. La mêlée décisive a lieu beaucoup plus haut, dans le nord. Peut-être quand nous serons assez nombreux, irons-nous voir.

Hier, j'ai fait une grande promenade d'exploration à cheval dans les montagnes de la rive droite du Vardar. Nous avons d'abord traversé le village de Mirovitza, puis nous avons gagné un col assez haut d'où nous avons découvert un panorama nouveau. Une série de murailles d'un vert sombre se succèdent les unes derrière les autres, dans le plus bel enchevêtrement de lignes et de courbes qu'on puisse rêver. Cela se termine dans le ciel par des sommets d'un blanc immaculé. Le détail est charmant. Des torrents bondissent en cascade dans les gorges abruptes, où les platanes d'automne mettent des touches éclatantes d'or. Le milieu est sauvage, désert. On prend les jumelles pour fouiller quelques buissons de temps en temps. Les comitadjis étaient là ces nuits dernières. N'avons-nous pas des armes? Birama, taillé en hercule, vaut bien deux Bulgares. Nous sommes arrivés à un pont diabolique, d'une ogive hardie et d'une construction ruinée, qui permet aux indigènes de franchir la Petroska à une vingtaine de mètres au-dessus des flots bruyants. Vertige et halte forcée. Il aurait été périlleux de risquer les chevaux.

Au retour, dans un chemin creux, nous rencontrons trois jeunes femmes serbes. Elles reviennent de la forêt couper du bois. Elles ont bien travaillé. Leurs ânons portent des charges énormes. Comme toutes les campagnardes, elles vont nu-pieds et la tête découverte. Elles ont le tablier, bariolé de rouge. L'une d'elles, qui a des bracelets de bazar aux poignets, semble fière d'un tablier plus riche. Celle-là rougit quand nous la croisons. Les ânes qui vont devant et semblent pressés de rentrer s'effraient de nos grands chevaux. En voilà un qui s'emballe. La charge tourne et le renverse. Il est là comme sur un bûcher, les pattes en l'air, ridicule. Je crie au secours... Birama se précipite. Il relève la pauvre victime. Les femmes,

qui sont restées à distance, ouvrent de grands yeux. Birama se met en demeure de recharger l'ânon, mais il faut être deux. Les femmes s'approchent. Le beau tablier rougit plus fort. Enfin une se décide et refait l'échafaudage des fagots. Elle n'est pas si grande que Birama ; elle est plus habile. On échange des sourires sur le dos de l'âne. Elle rit maintenant. C'est elle qui sangle les branches et l'animal d'un coup de genou et d'une cambrure énergique des reins. La gaillarde a une jolie ligne... Quand nous sommes loin des trois jeunes femmes serbes, leurs éclats de rire nous arrivent, les premiers dans ce pays morne.

Stroumitza-Station, 22 novembre 1915.

J'ai causé ce soir avec un Serbe qui arrive de Novibazar et a dû traverser toute l'Albanie. Il dit que l'armée serbe, refoulée vers l'ouest semble intacte. Elle reprendra l'offensive quand le moment sera venu. L'Albanie est calme. Il prétend même qu'elle ne bougera pas. Essad Pacha est très bien avec les Serbes et leur restera fidèle. Sans doute il y a eu quelques velléités de révoltes, mais très vite et facilement réprimées. Les Albanais sont capables de tenir parole. Ce sont des montagnards farouches, agiles comme des chèvres, taillés comme des lévriers. Leurs traits sont réguliers et fort énergiques. Dans ce pays, il y a des sentiers, point de routes, et quels sentiers! On travaillerait beaucoup à les améliorer. Mais allez-y faire passer une armée ! Je vais avoir un interprète serbe pour m'accompagner dans les villages et pour traduire les plaintes des blessés. J'ai l'intention d'apprendre aussi quelques mots de serbe, mais vous connaissez ma paresse à user d'une langue étrangère...

Je ne sais pas si vous vous représentez exactement le cadre intime de ma vie. Stroumitza est une gare et un très modeste hameau ruiné. J'habite le petit pavillon de la garde-barrière. Vous voyez cela d'ici ! Il y a dans ce pseudo-palais une partie de l'ambulance 4 et la *Direction du Service de santé.* On accède par un escalier extérieur de pierre. La direction est au premier. On entre dans le bureau où travaillent l'officier d'administration adjoint et mes secrétaires. Du bureau on passe directement dans

ma chambre. Deux fenêtres : l'une donne sur la cour, l'autre sur la montagne. Depuis hier, j'ai collé aux vitres des gravures qui s'accommodent plus aisément du soir. Au mur une carte d'Europe, une carte des Balkans, deux petites étagères faites très ingénieusement de boîtes superposées que nous avons trouvées ici à foison et qui étaient destinées à contenir des *Turkische Tafeltraube*. Ma capote, mes effets de caoutchouc pendent également à des clous. Dans un coin mon lit de camp renforcé d'un matelas et muni d'une paire de draps. Au-dessus de ma tête, pendu à des clous, revolver, jumelles, sabre, sacoche. Mes deux cantines s'alignent le long du mur, la tente fait un gros tas dans un coin. Ma selle et celle de Birama se prélassent sur un chevalet. Je garde pour la fin... le poêle. Il est minuscule, mince comme une pelure d'oignon, et rougit très vite comme une jeune fille. Quand Korka allume le poêle, c'est une joie sans pareille pour lui. J'avoue que cela ne me déplaît pas. Il faut le voir chauffer ses mains et les passer sur ses joues, sur ses yeux, vite, vite, quand elles sont encore chaudes.

23 novembre 1915.

J'ai refait aujourd'hui ma randonnée à cheval d'hier en y ajoutant quelques kilomètres — et la compagnie d'un jeune médecin. Nous nous étions tellement engagés dans les montagnes que le retour semblait très difficile si nous changions de sentier. Nous avons dû suivre le lit encaissé d'un torrent. Que d'aventures, que de bains émotionnants avant d'arriver au bout. Dans une région perdue, à l'écart de toute exploration et de toute indiscrétion humaine, apparaît un village. Une tour non achevée prend de loin des airs de donjon XIIIe siècle. Fond de platanes d'automne. Escarpements verdoyants et tourmentés. Rien ne bouge dans les premières maisons. Aucune fumée n'indique la vie. C'est un silence

absolu. Nous vérifions nos armes. Nous avançons avec précaution. Enfin voici quelques poules noires. Birama insiste pour s'en emparer puisque tout le monde est parti. Nous mettons pied à terre devant l'église. Alors une femme d'une soixantaine d'années, au regard clair et loyal, se présente. Elle nous dit bonjour en élevant la main à hauteur du front. Nous lui donnons une pièce blanche. Elle appelle une amie, plus âgée. Elles nous font les honneurs de l'église. Dans ce village abandonné elles restent toutes les deux. Ce sont les gardiennes des foyers éteints. Quel courage il faut à ces pauvres êtres pour rester seuls perdus dans la montagne à la merci d'un comitadji qui passe et qui égorge. Birama a eu sa poule, payée royalement. Nous sommes vite devenus de grands amis, avec les deux vieilles de Greista. Quand nous sommes partis, elles ont voulu nous accompagner jusqu'au premier sentier difficile. Elles nous ont dit adieu près d'une fontaine blanche qu'incendiait le soleil dans un bosquet de platanes dorés.

Pour vous, j'ai prié dans l'église une icone sainte, qui pourrait bien être l'ange Gabriel.

Stroumitza-Station, 25 novembre 1915.

Je n'ai pas de lettres de vous, sans doute parce que les nouvelles adresses sont sujettes à erreur. Cependant aujourd'hui un paquet de journaux, *la Vie Parisienne* et le *Times*. Comment ont-ils pu se trouver si longtemps ensemble sans se quereller?

Il commence à y avoir un certain malaise ici. Qu'allons-nous devenir? L'armée serbe est coupée en trois tronçons. Monastir est tombé entre les mains des Bulgares. Il paraît que la Grèce veut nous désarmer si nous repassons par chez elle. Pendant un temps des renforts énormes passaient sans arrêt, nuit et jour. Maintenant le mouvement est arrêté. Il nous reste cinq locomotives pour le service de Krivolak à Salonique ! Si nous pouvons échapper, nous irons en Égypte défendre le canal de Suez. Les événements se sont précipités depuis la jonction des armées austro-germano-bulgares. Nous sommes arrivés deux mois trop tard.

Le temps est devenu très rigoureux. Il souffle une bise qui coupe la figure. Il gèle la nuit. Heureusement, je ne suis plus sous la tente, mon petit poêle rougit de plus en plus et ma chambre devient confortable. J'ai une bonne lampe qui éclaire bien. Quand je me réveille, Korka se présente avec un tas énorme de bois dans ses bras. Il est gelé. Il allume le poêle pour lui. Il ne me regarde pas. Il ne s'occupe de moi que lorsqu'il est dégelé. Alors il ouvre les persiennes, m'apporte mon déjeuner... Ce matin, le général B... est entré dans ma chambre, je n'avais que la moitié de la figure rasée, il était cependant 6 heures 45. Le général se lève toujours à 5 heures!

Hier, je suis revenu dans un village de réfugiés où je commence à inspirer moins de frayeur. Accompagné d'un jeune interprète, j'ai visité les maisons l'une après l'autre. On ramassait le maïs. Des enfants, des femmes, des chiens étaient couchés au soleil devant la porte dans les tas de débris de maïs. Il y eut d'abord un grand désarroi; les femmes se sauvaient dans les maisons, les enfants pleuraient, les chiens aboyaient.

La maison-type du village de Balincé est en terre battue, elle est assez vaste et ne comporte ni grenier ni cave. C'est un hangar recouvert d'un toit de briques sans plafond intermédiaire, et divisé en deux pièces. Dans la plus grande les bourriquots, les bœufs, les chiens et les moutons sont admis. La petite pièce est munie d'une cheminée où brûle un bon feu de bois. Le long des murs sont entassés des malles, des couvertures colorées, des couvre-pieds matelassés de coton. Il n'y a pas de lit, pas de chaises, pas d'armoire. On file de la laine, on cause. On moud entre deux pierres rondes du maïs. La farine sert à fabriquer une sorte de pain énorme, cuit à l'étouffée, feu dessus, feu dessous. La plupart des femmes qui sont là ont leur mari à la guerre. Il en est de vaillantes qui travaillent comme des bêtes et arrivent à nourrir leurs enfants. D'autres ont perdu toute espérance et se lamentent. Le mari n'a plus donné signe de vie, les enfants ont faim, ils ont froid. Des plaies couvrent leur pauvre petit corps. Quand je les interroge, ces femmes pleurent, elles disent leurs misères. Je ne comprends pas, je ne saisis pas les mots; je me sens néanmoins remué jusqu'au plus profond de mon être. C'est

la plainte de la femme qui souffre de la guerre. Partout c'est la même désolation; les sanglots couvrent les paroles et voilà la langue universelle de toutes les femmes maintenant.

Aujourd'hui 25, je suis allé à cheval dans deux nouveaux villages que je ne connaissais pas : Miletkovo et Smokvika sur la rive droite du Vardar. Miletkovo est à demi abandonné. On y accède par un chemin qui traverse un torrent. Les eaux coulent dans un lit de cailloux bleus ardoisés, sous un dais somptueux de platanes d'or. L'église est fermée. Comme dans tous ces villages, il y a surtout des femmes. Leur premier mouvement est la fuite. On ferme la porte derrière soi. Mais s'il y a une vieille, les choses s'arrangent. Elle, elle ne s'en va point, elle accueille la soldatesque avec un sourire. On cause ou plutôt chacun crie de son côté sans se comprendre. Pendant ce temps les fugitives reparaissent. Il est rare que l'une d'elles n'ait pas le charme de la jeunesse et de la fraîcheur. Les regards se croisent. Les visages se colorent. Adressez alors une parole à la belle. Elle s'esquive, toute honteuse. Quand vous partez elle est cachée derrière un buisson. Ce soir, lorsque nous avons salué la beauté de Miletkovo, qui se sentait très forte derrière sa haie, elle a porté la main à hauteur de ses lèvres, et le geste large embrassait la terre serbe tout entière dans le baiser qui nous revenait.

(La fin prochainement.)

JOSEPH VASSAL

SOUVENIRS

D'UN LYCÉEN DE 1814[1]

Il me reste à examiner la grande question des études et la tendance générale de l'enseignement. Rien n'y eût manqué, si l'Université, dès lors trop exclusivement vouée au culte du grec et du latin, avait pu faire à l'étude des langues vivantes et sciences naturelles une place d'autant plus nécessaire que l'Empire tentait en ce moment la fusion des races ou, tout au moins, celle des peuples en Europe. Nous voyions cette fusion s'opérer sous nos yeux par le passage quotidien des troupes hollandaises, espagnoles, allemandes, italiennes, esclavonnes qui combattaient dans les rangs de l'armée française, et déjà nous autres, enfants de cette glorieuse patrie, nous ne comprenions pas qu'on nous laissât dans l'ignorance de tant de langues qu'il nous aurait été si agréable et si facile d'apprendre, placés comme nous l'étions au passage de tous ces peuples éperdus et soumis. Cette lacune que j'ai si imparfaitement comblée, depuis, à force de travail, m'a toujours laissé de vifs regrets et partout où mon influence a pu s'étendre, soit par mes enfants, soit par les enfants d'autrui, j'ai toujours prêché l'étude des langues vivantes comme le premier élément de toute véritable instruction. J'ai encore peine à comprendre comment, dans les réformes successives que l'en-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril 1916.

seignement public a subies en France depuis quelques années, on a fait la part si petite à celui des langues vivantes, qui devrait être aujourd'hui le premier de tous.

Les sciences naturelles n'étaient pas moins négligées dans les lycées de l'Empire, en dépit des découvertes qui les illustraient chaque jour sous les auspices de cette brillante pléiade des professeurs du Jardin des plantes. Quel bonheur pour moi, si j'avais pu trouver au lycée de Nice des leçons de minéralogie, de zoologie et de botanique, comme j'y trouvais des leçons de latin et de mathématiques ! Que d'économies j'aurais pu faire d'un temps précieux employé plus tard à acquérir les éléments indispensables de ces sciences ! Mais ce qu'on ne saurait trop louer sous ce régime nerveux, tout incomplet qu'il était, c'est l'amour de l'étude inculqué jusqu'au plus vif de l'âme, c'est l'émulation, c'est le désir d'apprendre, c'est le sévère emploi du temps, le respect de la règle militaire, du devoir, *la subordination*, la déférence, l'art d'obéir comme introduction à celui de commander ! J'ai vu trente ans plus tard de mes yeux ébahis, les saturnales de l'individualisme et toutes ces populaces déchaînées dont le dernier goujat se croyait souverain, et je respecterai toujours un système d'éducation qui m'a laissé le sentiment du respect.

C'est à ce système d'éducation que je dois d'avoir persévéré pendant toute ma jeunesse dans un amour inébranlable pour le travail. Une main de fer m'y ramenait sans cesse malgré moi, comme la gravitation, comme une loi naturelle, toutes les fois que quelque défaillance morale ou quelque accès de paresse m'en écartait un seul instant. C'est par là que j'ai été dressé, dompté, civilisé à mon insu, sous l'influence de ce proviseur boiteux qui ne m'a pas parlé quatre fois en cinq ans, et qui pesait sur nous tous, invisible et réel comme l'atmosphère qui nous entoure. C'était la loi vivante qui n'était pas alors un vain mot, comme elle l'est trop souvent dans notre pays, lorsqu'elle passe à l'état de volcan et souffle l'incendie au lieu de verser la lumière. Cette éducation martiale et sévère m'a seule appris à traverser les orages de la vie, et je lui dois l'énergie tranquille et résignée qui ne m'a jamais fait défaut dans les circonstances difficiles. Tant que l'éducation publique ne sera pas établie sur ces bases de granit,

vous n'aurez plus d'obéissance au foyer domestique, ni de hiérarchie dans la société ; vous tomberez dans les excès de l'émancipation américaine. Vous aurez des petits, vous n'aurez plus d'enfants, vous peuplerez, vous ne civiliserez plus.

Telle est mon opinion sur le régime universitaire de l'Empire, je l'ai toujours considéré comme plus capable de former des caractères que de polir des intelligences et de préparer des vocations littéraires. S'il eût été armé d'éléments philosophiques comme il le fut de méthodes habiles pour accoutumer la jeunesse au travail, il aurait créé une génération plus puissante que les parlementaires taquins de la Restauration et du gouvernement de Juillet. Mais il est resté de ces mâles épreuves auxquelles la jeunesse de l'Empire a été soumise, des types d'hommes robustes et forts dont l'empreinte ne s'effacera pas de longtemps dans le flot où ils ont passé. Ceux-là du moins respectaient quelque chose : leurs successeurs n'ont plus rien respecté.

J'ai hâte de citer parmi ces nobles caractères celui de M. Maillet Lacoste, l'un de mes professeurs, créole de Saint-Domingue, qui avait été chassé de l'École polytechnique pour refus de *serment de haine à la royauté* par le Directoire exécutif[1].

1. Voici en quels termes il exprimait sa protestation dans les journaux du temps : publié dans le Censeur des journaux (24 janv. 1796).

« Je suppose que, transporté chez un peuple inconnu, je visse tout l'appareil « d'une grande fête nationale, je me dirais : peut-être est-ce aujourd'hui l'anni- « versaire d'une victoire éclatante ou d'une paix longtemps désirée ou d'une « révolution heureuse. Si j'apprenais que l'objet d'une telle fête fût le supplice « d'un homme qui aurait péri dans le cours d'une révolution sanglante, d'une « révolution souillée par des crimes inouïs, ces crimes, me dirais-je, auront été « son ouvrage. Peut-être est-ce un prince insensé et cruel[1] qui aura voulu « étendre au delà des bornes l'autorité de ses pères. Pour lui, la probité aura été « une chimère, la religion un ridicule, la contrainte salutaire des lois un attentat, « le cri respectable des peuples un blasphème ; ou, au lieu d'un prince né sur « le trône, peut-être est-ce un monstre né de la lie des factions[2] qui aura usurpé « tous les pouvoirs. L'envahissement des propriétés, la tyrannie des consciences, « la proscription des talents, auront signalé cette désastreuse époque. Je suppose « qu'un vieillard, auquel j'ouvrirais ainsi mon âme, m'arrêtât et me dise : « Les « derniers crimes, dont votre imagination vient d'ébaucher la peinture, et « d'autres encore, que je vous pardonne de ne pas pouvoir imaginer, ont effec- « tivement souillé notre âge. Mais ce n'est pas leur éclatante punition que nous « célébrons ici, nous célébrons plutôt leur affreux prélude.

1. Ce que Louis XVI ne fut pas.
2. Ce que Robespierre fut.

Cet homme est celui auquel je dois de n'avoir jamais dévié des vrais principes littéraires et de n'avoir eu ni préjugé classique ni romantique. Il avait été monarchique sous la République et républicain sous l'Empire ; mais avant tout fidèle au bon goût et plutôt ami platonique des Anciens que passionné pour des opinions politiques. Il nous lisait les discours de Mirabeau et les plus hardis fragments des œuvres de J.-J. Rousseau en même temps que les bulletins de la Grande Armée. Il savait par cœur les sermons du père Bridaine, les oraisons funèbres de Bossuet et les plus admirables passages de l'*Histoire des variations des églises protestantes* et c'était un charme pour nous de lui entendre lire, d'un accent qui allait jusqu'au fond de nos âmes, des fragments assez froids de Pline l'Ancien, même du Quintilien et surtout des lettres de Cicéron et de Pline le Jeune. Je n'ai jamais entendu depuis personne, même à Paris, même M. Villemain, expliquer de si haut les grands écrivains de l'antiquité ; M. Maillet Lacoste semblait avoir vécu avec eux, et il en parlait comme s'il venait de passer ses soirées chez Atticus ou chez Mécène.

Mais je m'aperçois que j'anticipe un peu sur mes jouissances et que je traverse trop rapidement une série de classes qui ne m'ont pas paru aussi courtes que celles de seconde et de rhétotique sous le professeur Maillet Lacoste. Le souvenir de cet excellent homme est pour moi comme la lumière de l'astre

« Le prince qui à pareil jour fut conduit à l'échafaud n'y avait fait monter « personne. S'il eût eu quelques vertus de moins, il n'aurait pas péri. Son prédé- « cesseur, au milieu des transports d'amour de son peuple, disait : « Qu'ai-je « donc fait pour être tant aimé ? » Lui, il aurait pu dire : « Qu'ai-je donc « fait pour être tant haï? » Revêtu d'immenses pouvoirs, il a mieux aimé les « communiquer que d'en user. Il est, dans une longue suite de siècles, le seul « prince qui ait voulu voir son peuple libre et le seul qui ait été puni comme « un tyran. »

« Surpris d'un récit aussi étrange, et déchiré tout ensemble par le contraste « de ce que j'aurais imaginé d'abord et de ce que je viendrais d'entendre, je me « croirais transporté dans une contrée barbare, où les idées de justice seraient « effacées ; je verserais des larmes amères sur l'aveuglement de ce peuple, qui « perpétuerait ainsi lui-même sa honte, en consacrant, en immortalisant ses « propres écarts ; et, me hâtant de fuir une terre *où le crime aurait des fêtes*, je « supplierais le ciel de préserver à jamais ma patrie d'aussi déplorables excès [1]. »

1. Je ne connais rien de plus béau dans aucune langue ni de plus courageux dans la nôtre que cette expression : *une terre où le crime aurait des fêtes*. Elle suffirait seule à honorer le caractère d'un écrivain quand on se reporte à l'époque où elle fut écrite.

qui éclipse tous les autres, et je me sens tellement reconnaissant pour lui, que je risque d'être ingrat envers mes autres professeurs, ses collègues, en dépit des services qu'ils m'ont rendus dans les rangs moins élevés de l'enseignement. L'abbé Scudéry, M. Nicod, depuis recteur de l'académie de Nîmes, étaient aussi des hommes très habiles, mais ils n'avaient pas l'originalité de M. Maillet Lacoste. Celui-ci était tout à la fois un puriste et un enthousiaste, un grammairien consommé et un écrivain élégant, un orateur et un poète. Il avait plus travaillé que nous-mêmes quand il commençait sa leçon. Il avait là toutes nos copies, il avait étudié jusqu'à nos fautes et il n'en laissait passer aucune sans la relever. Il était surtout admirable dans l'art de rédiger le sommaire des sujets qu'il nous donnait à traiter, et il poussait la sollicitude jusqu'à nous indiquer les auteurs où nous pouvions puiser des inspirations, comme des sources limpides pour nous désaltérer en chemin. Quand le travail ne répondait pas à ses vues, si la négligence était trop flagrante, il se bornait à déchirer nos copies sans humeur en disant : « ceci est indigne de vous, faites mieux », ou bien il ajoutait : « voici ce que j'aurais dit à votre place », et il composait d'un seul jet le morceau tout entier, comme une vaste improvisation qui ne semblait pas lui coûter le moindre effort.

Il s'était pris pour moi d'une véritable affection, dont il me donnait des preuves dans toutes les circonstances. La seule fois que je me suis fait punir au lycée pour une faute que je n'avais pas commise, mais dont j'avais eu le tort de me vanter, M. Maillet Lacoste obtint la permission de me venir voir dans ma prison. On y couchait sur la paille et on n'y recevait pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Aussi prenait-on la punition fort au sérieux et ces huit jours de régime commençaient à me sembler un peu longs, quand je vis apparaître mon excellent maître, à la suite du tambour de ma compagnie qui m'apportait ma ration accoutumée. « J'ai appris avec étonnement, me dit-il, que nous étiez ici ; « vous devez être encore plus surpris que moi de vous y voir, « et je vous plains surtout d'y être en ce moment, à cause « des beaux travaux que nous faisons. Espérez-vous sortir « bientôt? » Je n'en savais pas plus que lui, car notre pro-

viseur était impénétrable, et sa manière de doubler les peines consistait à n'en jamais laisser connaître la durée. Il nous écrasait, il nous broyait sous les dédains de son silence et la prison finissait par être la peine qu'on redoutait le moins, en présence du fatal *rapport au grand-maître de l'Université* suspendu sur toutes les têtes. Voilà ce que peut faire le principe d'autorité, quand on sait l'entretenir dans les habitudes et le gouvernement de la jeunesse !

J'ai passé trois ou quatre années sous ce régime sévère et fortifiant du travail et de l'obéissance, qui n'a jamais rien fait perdre à mon esprit de son indépendance et qui m'a transformé de fond en comble. Mais je ne saurais trop redire combien il y avait de variété dans cette existence en apparence aussi monotone ; combien les épisodes de chaque jour, les promenades dans les environs de Nice, l'odeur suave et pénétrante des jardins d'orangers qui nous entouraient, les mouvements du port de Nice, ajoutaient de charme à notre vie joyeuse et insouciante d'écoliers. Chaque année quand venait le moment de la distribution des prix, c'étaient des émotions, des craintes, des espérances, des agitations sans fin, et je dois dire que je fus toujours assez heureux à ce jeu pour que ma mère enfin avertie que je devais faire une moisson brillante, se décidât à redescendre de Puget-Théniers à Nice, afin d'assister, pour me récompenser, à la distribution des prix.

Cette distribution se fit avec une pompe inusitée dans une église de la ville, où les élèves du lycée se rendirent, précédés de leur musique, au milieu des autorités réunies à leurs familles. Ma mère brillait dans cette réunion de tout l'éclat de sa beauté. Elle attirait tous les regards par l'originalité de son costume, composé d'une robe de mousseline bleu de ciel émaillée de rubans blancs, et relevé par d'immenses boucles d'oreilles à la créole qui lui seyaient à ravir. Sa gracieuse figure, encadrée de cheveux blonds, était perdue dans un nuage de mousseline à la manière dont le fameux peintre Isabey représentait alors toutes les femmes.

J'étais déjà bien fier des hommages que ma mère recevait de toutes parts ; mais je le devins bien davantage, lorsqu'à

l'appel répété de mon nom, j'entendis les applaudissements redoubler et se diriger vers elle, de manière à lui faire perdre contenance et à la forcer à se réfugier derrière son éventail. Elle ne m'adressa pourtant aucun compliment et, pour la première fois, je sentis que mon père me manquait pour lui faire hommage de mon bonheur et de mes succès. Ma mère me laissa comprendre que je n'avais fait que mon devoir ; j'avais pourtant remporté à peu près tous les prix ! Ainsi d'année en année, je pris l'habitude de recueillir tous les lauriers universitaires et je me souviens même d'avoir remporté un prix de dessin à force de bonne volonté, malgré ma maladresse à tenir un crayon. Aucun intérêt extérieur ne troublait d'ailleurs la quiétude parfaite de notre asile et de nos occupations. Nous ne savions rien des glorieux événements de notre temps que par les salves d'artillerie du château de Nice qui retentissaient sur nos têtes, et qui nous commentaient poétiquement les grands noms d'Iéna, de Wagram, de Friedland, d'Eylau, plus tard ceux de Moscou, de Bautzen, de Lautzen, plus tard enfin ceux de la campagne de France, Montmirail, Craon, Brienne, Montereau, bientôt suivis de mécomptes si cruels. Aucun journal n'était admis dans l'enceinte du lycée, aucun accès n'était ouvert à la politique ; nous n'en avions pas d'autre qu'un amour tout à fait filial pour la personne de l'Empereur, au point d'ignorer jusqu'au nom des prétendants d'une autre dynastie. La sienne nous paraissait aussi vieille que le monde et nous le tenions pour être d'aussi bonne maison que les Carlovingiens et les Bourbons.

Un seul fait, qui a laissé dans mon esprit une profonde impression de tristesse et d'horreur, affaiblit vers cette époque le prestige de respect que j'avais toujours eu pour l'autorité. Ce fut un autodafé public de marchandises anglaises, exécuté en vertu des décrets qui avaient proclamé le blocus continental ; un beau jour, en plein soleil, on vit s'élever sur une des places de la ville, une pyramide immense de toile, de coton, de draps, de mousselines, de dentelles, de marchandises de toute espèce, à plusieurs mètres de hauteur, gardée par des douaniers et par des gendarmes. Elles étaient là, déballées, brillant de leurs mille couleurs, et flottant au gré

des vents, au centre d'un monceau de fagots de bois sec, prêts à les dévorer. Au signal donné par la douane, je vis mettre le feu à ces fagots, et bientôt la masse entière s'enflamma avec un bruit pétillant, et couvrit les spectateurs de feu et de fumée. « Pourquoi brûlait-on les belles marchandises, me disais-je : pourquoi ne les distribuerait-on pas aux pauvres? et quel résultat utile et logique pouvait-on espérer d'un tel acte de vandalisme! » La foule qui assistait à ces exécutions manifestait beaucoup d'humeur contre elles, et l'on avait beaucoup de peine à contenir, sinon ses tendances à faire main basse sur les marchandises anglaises, du moins l'expression de son mécontentement en les voyant brûler.

A partir de ce jour, je me fis expliquer par toutes les personnes compétentes le sens vrai de *l'autodafé* auquel je venais d'assister et qui m'indigna presque aussi profondément que si, au lieu de brûler des marchandises, on eût brûlé des hommes. Les préposés des douanes me semblèrent des suppôts de l'Inquisition et mon aversion pour cette institution n'a fait que s'accroître à mesure que j'ai mieux appris à la connaître par ses œuvres. Aux deux extrémités de ma vie, mon expérience et mes instincts se sont trouvés d'accord pour la flétrir et mon honnêteté d'enfant se révoltait il y a quarante ans, comme plus tard ma raison d'économiste, contre cette barbarie.

Quand finira-t-elle? Je n'en sais rien mais j'admire ces peuples remuants de notre temps qui ont bouleversé le monde par des mots et qui supportent avec tant de patience un régime en vertu duquel il n'est permis à personne d'acheter à Londres un paquet d'aiguilles ou une paire de ciseaux, sans commettre le délit de contrebande. Tout ce que je puis dire, c'est que l'incendie officiel des marchandises anglaises frappa mon esprit, dès ce moment, d'une indicible répulsion pour le système illibéral de nos douanes. Saisir, fouiller, arrêter, confisquer, brûler, tuer au besoin, m'ont toujours paru de tristes moyens de fiscalité, et tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines, je combattrai ce régime que je considère comme une honte dans le gouvernement des hommes.

Ma mère repartit pour Puget-Théniers après la distribution des prix et m'amena triomphant au chef-lieu de la sous-

préfecture. Tout avait pris à mes yeux une physionomie nouvelle. Je ne chantais plus au lutrin et déjà ma philosophie voltairienne commençait à railler mes anciens condisciples sur leur fidélité aux croyances de notre premier âge. A mesure que mon instruction augmentait, ma foi diminuait, et quoiqu'il me fût resté au fond de l'âme une grande disposition aux impressions religieuses, au point qu'à aucune époque de ma vie je ne suis entré sans émotion dans une église, c'est pourtant entre quatorze et quinze ans que ma foi a subi les plus rudes atteintes et que le doute amer est entré dans mon cœur. Tous les efforts que j'ai tentés depuis n'ont abouti qu'à faire naître en moi je ne sais quelle vague et ferme confiance en Dieu, toute de sentiment, plutôt que de logique, et de substituer la religion du devoir à celle du dogme et de la révélation. Je n'ai jamais pu sortir de là, et je dois avouer que les entretiens les plus intimes avec d'illustres prélats, les lectures solides que j'ai faites avec le désir sincère d'être convaincu, n'ont jamais pu rétablir cette candeur primitive, cette fine fleur de croyance enfantine qui me causait de si douces extases à l'âge de douze ans. Ma ferveur s'élevait alors pendant les sermons de la Passion jusqu'au besoin d'exterminer les Juifs et de brûler les hérétiques, et il m'a toujours fallu remonter jusqu'à cette époque de ma vie pour comprendre la naïveté des héros de nos guerres de religion, qui ont laissé de si étonnants récits de leur férocité.

C'est justement alors que grâce à quelques heureux larcins je pus mettre la main sur les *Mémoires de Montluc* et sur les histoires des guerres civiles d'Angleterre; plus tard sur l'*Histoire de la décadence de l'Empire romain* de Gibbon et sur quelques volumes de Voltaire et de J.-J. Rousseau. Mes idées se sont ainsi fixées peu à peu sans exagération d'incrédulité, sans mépris pour les conditions d'autrui, mais je dois le dire aussi, avec la ferme résolution de ne jamais céder un pouce de terrain à l'intolérance.

L'absolutisme religieux m'inspire autant d'horreur que l'absolutisme douanier et je repousse d'une égale aversion et le protestant qui m'interdit le travail du dimanche et le préposé qui m'interdit l'achat d'un petit couteau à l'étranger.

C'est cette disposition d'esprit qui m'a fait prendre en si grand

dégoût et ennui l'histoire de certaines époques et le caractère de certains hommes. Je n'ai jamais considéré les *cavaliers* et les *têtes rondes* que comme d'absurdes imbéciles, et je ne sache rien de plus assoupissant que les perpétuelles fureurs religieuses des presbytériens d'Écosse et de tous les dissidents protestants de tous pays, depuis les Anabaptistes jusqu'aux Illuminés de l'Allemagne. Le grand Gustave-Adolphe lui-même m'a toujours fort ennuyé par ses allures de prêtre en cuirasse et par ses prières théâtrales en plein air, même à la veille de ses plus formidables batailles.

Je m'arrête ici un moment pour signaler l'influence immense des premières lectures sur la destinée des hommes et même sur la direction de leurs opinions en matière de politique, de philosophie et d'art. Je vais jusqu'à penser que le style se ressent toujours des premiers auteurs qu'on a lus, comme les habitudes se ressentent des premiers hommes qu'on a fréquentés. J'ai fait marcher, quant à moi, deux ordres de lectures de front : celles que j'appellerai classiques et régulières sous la direction de mon habile maître, M. Maillet Lacoste ; il m'a nourri de Tacite et de Cicéron, de Bossuet et de J.-J. Rousseau. Je n'ai connu après lui aucun homme qui fît mieux comprendre Tacite jusque dans ses plus intimes profondeurs ; personne qui parlât de Bossuet en termes dignes de ce génie, de ce Michel-Ange de la prose française. Puis quand j'ai été saturé de ces magnifiques écrivains, mon âme a débordé dans la littérature prohibée aux écoliers et je me suis procuré en contrebande des Voltaire et des Gibbon. Gibbon m'a promené dans les catacombes de Rome, que je devais parcourir plus tard une torche à la main, en attendant ma visite aux ruines d'Herculanum et à celles de Pompéi. Voltaire m'a fait rire de tout, et m'a appris à écrire à l'aide de sa correspondance qui restera toujours la plus grande école de style que possède la France. Je considère comme un bonheur d'avoir lu cette correspondance dans ma première jeunesse, parce qu'elle est restée gravée dans mon esprit en termes ineffaçables [1].

1. Un des phénomènes physiologiques les plus étonnants que je connaisse, c'est la solidité de la mémoire à certaines époques de la vie. Ainsi j'ai appris il y a bientôt quarante ans, en grec, le premier chant de *l'Iliade* d'Homère et je le récite encore aujourd'hui vers par vers, sans en oublier un seul, tandis que j'ai perdu de mémoire une infinité de choses plus utiles.

L'habitude de vivre avec les grands historiens m'a inspiré une autre répulsion presque aussi vive que celle que j'ai toujours éprouvée pour l'intolérance religieuse, je veux parler de mon antipathie pour les romans, particulièrement pour les romans historiques qui devaient faire au commencement de ce siècle une fortune si brillante et si éphémère. Je n'ai jamais pu les souffrir, j'en ai très peu lu et j'ai fait d'inconcevables efforts pour les oublier. Je me souviens entre autres du singulier effet que produisit sur moi celui de *Quentin Durward* de Walter Scott. J'étais tout à fait homme quand il parut et j'eus la tentation de le lire à cause de la fidèle peinture que l'auteur y avait faite, disait-on, de Louis XI et des personnages si étranges de sa cour. Cette peinture est en réalité très fidèle, mais, comme il arrive toujours, elle est mêlée de tant de fantaisie, et le faux s'y allie si habilement au vrai, que tous deux bientôt se confondent et qu'on ne peut plus distinguer le canevas de l'historien sous les broderies du romancier. Je n'eus que le temps de désapprendre *Quentin Durward* dans Walter Scott pour étudier Louis XI dans Philippe de Commines, et depuis lors je n'ai fait à l'histoire aucune sérieuse infidélité. Je demeure convaincu que Walter Scott passera comme les romanciers pailletés de nos jours et que, sauf quelques curieuses peintures de caractères, tous ses livres iront se perdre dans le gouffre qui a déjà englouti sa mensongère histoire de Napoléon.

Je me suis arrêté avec intention sur cette première influence des lectures dans la vie, parce qu'il m'a paru qu'on en pouvait déduire une véritable loi, un principe efficace dans la direction des esprits pendant la jeunesse. Lire peu de livres, lire toujours des chefs-d'œuvre ; les relire souvent, les apprendre par cœur au besoin, telle doit être la règle à suivre en toute éducation littéraire bien ordonnée. Puisque j'ai pu apprendre cinq ou six cents vers de *l'Iliade* d'Homère à quatorze ans et les réciter couramment quarante ans après, de quoi n'aurais-je pu charger ma mémoire à cette heureuse époque où cette faculté semble taillée dans le roc, où de tout ce qui rentre rien ne sort, où tout ce qu'on sème lève et produit la récolte ! Ah ! combien il aurait mieux valu pour moi plonger à corps perdu dans l'étude des langues vivantes par exemple, plutôt que

de perdre mon temps à ces stériles exercices de mnémonique qui ont occupé la plus belle partie de mon enfance ! Je ne doute pas qu'entre l'âge de douze et vingt ans on ne puisse enseigner à un enfant laborieux et bien doué une foule de choses qu'on croit à tort incompatibles : les langues mortes et les langues vivantes, la géographie, l'histoire, les mathématiques, les sciences naturelles, l'astronomie, la chimie, la physique, le dessin, la musique et quelques autres arts d'agrément. On se porte si bien à cet âge, on est si avide d'apprendre, on apprend ce qu'on veut avec tant de facilité ! Il n'y en a jamais trop et, quelque laborieux que j'aie été, je confesse humblement que j'ai perdu pendant toute ma vie les cinq sixièmes de mon temps; avec le sixième restant j'ai trouvé le moyen de faire des études brillantes, des voyages nombreux, de suivre pendant dix ans les cours de la Faculté de médecine et de devenir membre de l'Institut, sans parler de quelques volumes dispersés çà et là tout le long du chemin.

Il ne manque généralement au succès d'un programme tel que celui que je viens de tracer, que des enfants bien doués et surtout des pères capables de sacrifier leur temps et leurs affaires à la direction des enfants. Rousseau a très bien fait comprendre dans *Émile* que tout instituteur doit s'immoler à son élève et lui dévouer sa liberté, son intelligence et sa vie. Je crois néanmoins que si quelque énergique instituteur se rencontrait, assuré de garder plusieurs élèves assez longtemps pour mener cette œuvre à bonne fin, il s'en présenterait pour l'entreprendre et pour préparer une génération d'un savoir encyclopédique. Mais quel concours espérer des familles quand on les voit si pressées de mettre un terme à leurs sacrifices et de livrer leurs enfants au grand air de nos luttes, sans savoir s'ils y entrent avec les provisions nécessaires pour cette longue traversée ! Combien n'en ai-je pas vu réussir pour avoir parlé une langue, et échouer pour en avoir négligé une autre ! Sous l'empire de la division extrême du travail qui règne aujourd'hui dans le monde, qui oserait se mettre en campagne avec une seule corde à son arc ! Malgré la simplicité apparente du mouvement social, tout est devenu bien plus compliqué de nos jours que par le passé. Nos besoins sont plus grands, plus variés ; nous mettons à contribution des zones d'un

rayon immense, et le savoir qui fut longtemps pour beaucoup d'hommes une question de luxe, devient de jour en jour pour la plupart d'entre eux une question d'existence, surtout dans les villes.

Je me suis surpris regrettant plus d'une fois que les devoirs administratifs de mon père ne lui aient pas permis de s'occuper plus spécialement de mon éducation, et que l'idée ne lui soit jamais venue de tenter sur moi la grande expérience d'une instruction complète et universelle. Mes succès avaient de quoi tenter sa curiosité et j'étais de plus l'aîné de ses enfants, à une époque où il restait quelque prestige au droit d'aînesse, quoiqu'il ne m'ait jamais imposé que des devoirs ni valu que des remontrances.

Mais mon père avait plusieurs enfants et il a eu, comme moi plus tard, son ver rongeur, *une manie* de campagne avec travaux d'endiguement sur le Var. A la fin de 1813, il comptait déjà sept enfants, quatre fils et trois filles, bientôt suivis de trois autres, ce qui porta un moment à dix cette lourde famille. Pour faire face à tant de besoins il ne possédait d'autre fortune que son modeste traitement de sous-préfet, et ma mère, on le verra plus tard, n'était pas économe. Ses goûts de depenses s'accommodaient fort peu avec l'exiguité de nos ressources : mon père crut qu'il se créerait une petite fortune, s'il parvenait à conquérir sur le Var des terrains stériles en endiguant ce torrent dévastateur.

Un beau jour, il nous annonça qu'il allait commencer de grands travaux, et bientôt, en effet, nous le vîmes qui faisait bâtir des pilotis dans le lit du fleuve, alignait des gabions d'osier remplis de pierre, élevait des remblais, établissait des épis pour amortir le cours des eaux. Il semblait animé de toute la fougue d'un ingénieur s'avançant à la sape au devant de l'ennemi. Il calculait déjà la valeur des arpents de terre qu'il venait de conquérir sur le Var, et il se plaisait à nous exposer, la larme à l'œil, le tableau de ses espérances et le bonheur qu'il éprouverait à nous *laisser quelque chose*. Déjà même il avait fait venir de Paris des assortiments de graines, d'arbres exotiques pour le Jardin des plantes et il attachait un grand prix à naturaliser dans les Alpes quelques-uns des puissants

végétaux de l'Amérique du Nord. Les gens du pays qui connaissaient mieux que lui le régime capricieux et foudroyant du Var, ne partageaient pas ses illusions, mais ils suivaient avec intérêt ses travaux de terrassement, dont la nouveauté les captivait et leur enseignait à eux-mêmes l'usage d'une foule d'instruments inconnus, introduits par les ingénieurs.

Cependant les dépenses allaient chaque jour croissant et le revenu semblait devoir bien peu répondre à d'aussi grosses avances, lorsque dans une crue nocturne et subite, le torrent emporta du même flot pilotis, gabions, remblais et toutes les espérances de mon père. En se mettant le matin à la fenêtre, il put voir les terrains transformés en une nappe d'eau immense qui mit à nu en se retirant le sol nettoyé jusqu'au tuf, sans laisser le moindre vestige de tous les travaux qui avaient été exécutés. Mon père supporta ce coup de la fortune avec un stoïcisme admirable, et recommença de nouveaux frais comme s'il n'avait rien perdu. Un second orage emporta, rasa, détruisit de fond en comble ses constructions nouvelles et mon malheureux père, dévorant son chagrin, renonça pour toujours à tenter de nouveaux efforts. Il lui restait des dettes qu'il se hâta d'éteindre, sans doute au prix de quelques privations, que ma mère lui fit vivement sentir, parce qu'elle les partageait. Ce que mon père en éprouva de plus pénible, ce fut de ne pouvoir consacrer à l'éducation de ses autres enfants les mêmes ressources que celles que je trouvais alors dans la munificence de l'État. Mon frère cadet dut rester au collège de la sous-préfecture, confiné dans les études élémentaires d'une véritable école primaire, et mes sœurs, abandonnées à elles-mêmes, ne reçurent d'autre instruction que celle que j'eus le bonheur de faire donner plus tard à quelques-unes d'entre elles, après les événements de 1814.

C'est de ce moment que date le refroidissement prononcé de ma mère à mon égard, et cette partialité inexplicable dont elle a poursuivi ma jeunesse et ma vie entière, probablement jusqu'à mon dernier soupir. Lui en a-t-il trop coûté de ne pouvoir élever ses filles et ses autres enfants au gré de son ambition de mère, ou bien dois-je attribuer à quelques explosions d'indépendance prématurée ma résistance à son autorité, disons tout, mon intervention en faveur de mon père, à la première

lueur que j'eus du rôle d'insoumis qu'elle prétendait lui faire jouer, dès qu'il manifestait la moindre velléité d'être le maître? Je ne me suis jamais expliqué cet acharnement à me poursuivre, qui dure depuis bientôt un demi-siècle et que ni l'âge de ma mère, ni le mien, ni mes maladies, ni les siennes, n'ont pu affaiblir. Ce mystère est devenu pour moi aussi impénétrable le premier jour que le dernier et il a miné ma vie entière comme un poison lent et inconnu qui aurait coulé dans mes veines, et qui me laisserait empreint du sceau de la fatalité, si ce que j'aurai à dire plus tard ne soulevait un coin du voile et ne laissait apercevoir la triste réalité.

Quant à mon père, son malheur me le rendit encore plus sacré et je m'honore d'avoir compris sa douleur et son silence comme d'un acte de rare intelligence à cet âge. Quand je revins à Puget-Théniers aux vacances suivantes et que je vis les ravages de son entreprise, j'essayai de le consoler en lui faisant admirer la belle venue de quelques jeunes arbustes qu'on lui avait envoyés du Jardin des plantes de Paris et qui avaient échappé à la débâcle. Une larme furtive s'échappa de ses yeux comme un remerciement: nous nous étions compris. Mon père avait désormais trouvé à qui parler dans sa famille et je crois qu'à partir de ce jour il se sentit assuré d'avoir enfin un fils. Pour moi, je m'aperçus que je n'avais déjà plus de mère, et ce que la mienne me pardonnait le moins, c'était la résistance même la plus respectueuse à ses caprices. Elle ne pouvait s'accoutumer à la présence d'un témoin, impassible et silencieux, de ses fantaisies les plus bizarres ; elle affectait une prédilection toute particulière pour ceux de ses enfants qui le méritaient le moins, et elle ne négligeait aucune occasion de les irriter contre moi et de nous diviser. J'aurais voulu ensevelir dans ma tombe ce funeste secret d'une mère qui a passé sa vie à semer la discorde parmi ses enfants: mais puisque c'est à lutter contre ces efforts que j'ai aussi passé la mienne, il faut bien que j'en parle, quelque regret que j'en aie. Ce sinistre refrain reviendra sans cesse troubler mes plus belles années et l'harmonie intime de tous les éléments de bonheur que j'ai su me créer.

J'emportai en revenant à Nice des impressions bien différentes de celles que m'avait toujours laissées mon voyage

à Puget-Théniers. Je n'étais plus cet enfant vif et alerte qui ne songe pour tout plaisir qu'à la chasse des grives ou aux distractions de la vendange : la tristesse de mon père était devenue la mienne, et je ne crois pas qu'un fils se soit jamais identifié, assimilé à l'un des auteurs de ses jours avec plus de sincérité. Je ne connais pas de bonheur possible pour un enfant en présence de la douleur morale de son père ; je souffrais réellement de la souffrance du mien. Ma mère me semblait incapable d'indifférence à son égard et quand il lui échappait une observation qui pouvait paraître un reproche, à propos des dépenses perdues dans cet endiguement malencontreux du Var, je la considérais comme un acte d'injustice et de cruauté, et je me révoltais intérieurement contre elle. Ma mère ne tarda pas à s'apercevoir de mes regards désapprobateurs et malgré le profond respect que je gardais toujours, son instinct lui fit bientôt deviner qu'elle rencontrerait un jour dans son fils l'opposition qu'elle avait brisée chez son époux. J'aimais pourtant beaucoup ma mère ; je la trouvais si belle ! j'étais si fier d'être son fils ! j'étais si heureux de lui plaire ! Mais j'avoue que de très bonne heure aussi, j'ai craint la domination des femmes et que je ne l'ai jamais subie. Le triste état où j'ai vu mon père réduit par la sublime délicatesse de sa conduite envers ma mère, aurait suffi pour ouvrir mes yeux à la lumière et pour me faire secouer vingt fois le joug, si ma nature indépendante ne m'en eût préservé sans effort.

En retournant au lycée, je croyais reprendre le cours paisible de mes études et j'entrai en rhétorique, mais déjà nous touchions à cette fatale année 1814, source de tous nos malheurs, année d'invasion et de ruine. Qui nous eût dit, quand nous entendions le bruit du canon qui proclamait nos récentes victoires, que ces victoires coûtaient si cher et n'étaient déjà plus que le commencement de nos défaites ! Notre confiance était néanmoins si grande en l'étoile de l'Empereur, que nul de nous ne songeait à l'effroyable dénouement de ce drame historique. Nous attendions chaque jour quelque péripétie nouvelle, qui refoulerait l'ennemi jusqu'au fond de l'Allemagne, et même quand nous en fûmes réduits à célébrer des batailles comme celles de Champaubert et de Montmirail,

aux portes de Paris, nous espérions que les cosaques seraient ramenés jusqu'aux bords du Niémen et de la Bérézina. Nous redoublions d'ardeur pour le travail, comme si nous comprenions déjà que c'est au travail seul que nous aurions bientôt à demander des consolations et des compensations pour tant de positions perdues, pour tant d'existences brisées.

M. Maillet Lacoste fut, cette année-là, véritablement admirable. Il voyait de plus près que nous souffler la tempête et il en prévoyait les désastreuses conséquences. Jamais il ne fut plus encourageant, plus bienveillant, plus paternel pour ses élèves. Jamais aussi son talent ne s'éleva à une plus grande hauteur. On eût dit qu'il avait hâte de verser toutes ses provisions dans notre bissac. Où irions-nous bientôt, nous, les premières victimes de ce grand naufrage? Qui nous recueillerait, dispersés sur ce champ de bataille européen, saturé de sang et de larmes, et quel début nous attendait au sein de la patrie dévastée par les hordes étrangères? De quoi nous servirait le mince bagage de grec et de latin que nous allions emporter du lycée de Nice? et nos malheureux parents vivant, pour la plupart, des fonctions publiques, quel sort leur serait réservé? Telles furent les questions que nous eûmes à méditer pendant cette longue année de vicissitudes qui mit pour la première fois nos jeunes imaginations aux prises avec la réalité.

Un incident politique des plus touchants nous initia de bonne heure aux mystères de la situation. Le pape Pie VII revint à cette époque de son exil à Fontainebleau, où rien n'avait pu vaincre *son inflexible douceur*, selon la belle expression de M. Villemain, et il s'arrêta quelques jours à Nice, à l'Hôtel de la Préfecture. J'ai su, depuis, qu'il avait été ordonné de le recevoir avec respect, mais sans empressement, afin de ne pas émouvoir le fanatisme des populations méridionales, alors fort exaltées. Nous fûmes tous présentés au Saint-Père qui me donna sa bénédiction et une petite tape sur la joue, après avoir été harangué dignement en latin par notre professeur de rhétorique. Une foule immense encombrait les avenues de la Préfecture et appelait le pape à grands cris ; mais ses appartements donnaient sur la mer et soit qu'il n'eût pas entendu, soit qu'on ne lui eût pas permis d'y répondre,

le souverain pontife n'aurait jamais connu l'accueil triomphal qu'on lui réservait, lorsque tout à coup, à la tombée de la nuit, la mer se couvrit de plusieurs centaines d'embarcations, toutes illuminées de verres de couleur et pavoisées aux étendards de toutes les nations, Ce spectacle était admirable et le pape s'en montra profondément touché. Il s'avança du côté de la plage, qui est magnifique à cet endroit, et il donna sa bénédiction à la foule, dont les vivats lui répondaient en longs échos sur le rivage. Je n'oublierai jamais le touchant spectacle, bien fait pour inspirer une autre idée du christianisme que les épigrammes de Voltaire et les petitesses de quelques hommes de sacristie. Vu de cette hauteur, le catholicisme apparaît comme une montagne inébranlable, sur laquelle toutes les sectes chrétiennes dissidentes pullulent à l'instar des lichens et des cryptogames, sans affaiblissement pour lui, sans espérance de dominer pour elles.

Ainsi, les épisodes de chaque jour nous rappelaient la marche rapide du temps vers le dénouement de la grande crise à laquelle nous allions assister. Chaque courrier de France nous annonçait les progrès des Alliés sur Paris. Il devenait évident que nous ne finirions pas notre rhétorique sans trouble et que peut-être, violemment dispersés avant le terme régulier de l'année classique, nous serions bientôt étrangers les uns aux autres et forcés de quitter notre pays. M. Maillet Lacoste était soucieux, notre proviseur inquiet, notre censeur, M. Tranchand, dont je n'ai pas parlé, semblait tout agité d'espérances secrètes, en sa qualité de légitimiste, tant le monde était dans l'attente des grands événements qui ont si profondément bouleversé le monde à cette époque, et que n'oublieront jamais les hommes qui les ont traversés.

Moi-même, à partir de ce moment suprême qui me fit passer sans transition de l'enfance à la virilité, je ne me sens plus la force de parler d'études, de littérature, ni des plaisirs ni des amitiés du collège, car tout s'est évanoui comme un songe au premier avis de nos malheurs. Ce fut l'étourdissement, la stupeur causés par un incendie général et soudain, qui ne laisse à chacun d'espace libre que pour se sauver au plus vite, sans regarder derrière soi.

Tout ce que je puis dire, c'est qu'un beau matin, après

avoir entendu une longue salve de coups de canon, tirée du château de Nice, nous reçûmes l'ordre de nous réunir en carré dans la cour d'honneur, pour une communication générale. Une sourde rumeur circulait déjà que les coalisés étaient entrés à Paris le 31 mars et que la paix était proclamée, l'Empereur déchu, exilé, et les Bourbons rétablis. Nice rentrait sous les lois du roi de Sardaigne et à partir de ce moment, moi, natif de cette ville, je ne savais même plus si je conservais ma qualité de Français. Pour comble d'embarras, en même temps que de grotesque, nous vîmes bientôt déboucher sous les platanes de la cour notre proviseur, M. de Orestis, et notre censeur, M. Tranchand, le premier affublé de deux cocardes, la cocarde blanche et la cocarde bleue, celle des Bourbons et celle de Sardaigne, une de chaque côté de son chapeau ; le second orné d'une seule cocarde, mais blanche, mais énorme, tortillée en manière de serviette après dîner, lui vêtu d'une culotte de casimir blanc, bas de soie, souliers à boucles d'or, bagues à tous les doigts, le type de Romoni par anticipation dans *l'Élixir d'amour*.

Ces messieurs étaient précédés de tous nos garçons de service, portant des corbeilles de cocardes blanches qu'on nous somma d'arborer sur-le-champ, aux cris de : *Vive le roi !* Il faut avoir assisté à cette scène pour se faire une juste idée des sentiments que la jeunesse d'alors portait aux excellents princes, dont nous entendions prononcer le nom pour la première fois. Ce furent des hourras, des sifflets, des éclats de rire à tout rompre, et je n'ose dire par quels gestes indignes et à quels usages peu politiques ces malheureuses cocardes furent vouées en un instant. Les plus polis et les plus sages parmi nous se bornèrent à les fouler aux pieds en pleurant, d'autres plus hardis les jetèrent dans l'égout ; plus d'une se perdit dans la fosse d'aisance. Chacun eut le soin de retirer de son chapeau pieusement la cocarde tricolore, et j'ai la mienne sous les yeux, en rappelant cette scène de ma jeunesse, qui m'est aussi présente que si elle se fût passée il y a quelques jours.

Le proviseur et le censeur demeuraient stupéfaits et ils allaient perdre contenance lorsque le censeur eut la fâcheuse idée de donner un grand coup de pied à l'un des récalcitrants,

qui tomba la face contre terre et baigné dans son sang. C'est la première fois que M. Tranchand, homme de mœurs douces et polies, s'oubliait à ce point, et ce mouvement de violence politique produisit sur nous tous une mauvaise impression. Il était donc vrai qu'un galant homme pouvait se montrer intolérant jusqu'à frapper un pauvre enfant, pour la manifestation d'un sentiment honorable ! Quelle honte ! Quelle misère! Mais que notre cher proviseur nous donnait une bonne comédie après ce petit drame ! Que ses deux cocardes le mettaient bien en règle avec la France et la Sardaigne ! Aussi, pendant toute la soirée, nos murs furent-ils tapissés d'inscriptions telles que celle-ci : « Je ne décide point entre Genève et Rome. » Ou bien : « Je suis oiseau, voyez mes ailes. »

Dès ce moment, le charme tomba, nos chefs ne furent plus à nos yeux que des hommes vulgaires, et nous-mêmes, rendus au sentiment de la conservation, uniquement préoccupés de notre avenir, nous perdions, d'un seul coup, toutes nos illusions. Mon père m'écrivit les conséquences désastreuses pour lui de la chute de l'Empire : non seulement il était destitué, mais forcé de quitter le pays et rentrer dans les limites du territoire morcelé au gré des vainqueurs. Quel serait notre asile? Nous n'en savions rien : ce qu'il y avait de plus clair dans notre position, c'est que mon père restait chargé de huit enfants, dont un seul avait été élevé (c'était moi) et tous les autres en bas âge ; et que, loin de posséder les moindres ressources pour faire face à des éventualités aussi menaçantes, il n'avait à compter que sur un mince arriéré de traitement, lequel ne dépassait pas deux mille cinq cents francs. En y joignant le prix de vente d'un modeste mobilier, et défalcation faite des petites dettes courantes, la fortune de mon père, en ce moment suprême, ne dépassait pas cinq mille francs. Je demande pardon à mes lecteurs de leur soumettre ce chétif inventaire ; mais l'inventaire joue un si grand rôle dans les affaires humaines, depuis le compte du ménage jusqu'au budget de l'État, que l'on ne saurait trop y avoir les yeux, quand on veut apprécier sainement les situations.

Je reçus l'ordre de rejoindre ma famille et c'est à peine si je me souviens d'avoir pris congé de mes camarades et de mes

maîtres. Notre sortie du lycée ressemblait à une véritable débandade. Personne ne s'occupait que de rallier les débris de son trousseau, de ramasser ses livres, de faire ses paquets à la hâte. Les amis les plus intimes eurent à peine le temps d'échanger quelques poignées de main, avec promesse de se rechercher et de se revoir, quand la bourrasque serait apaisée. C'est ainsi que plus tard, j'ai retrouvé mes camarades Aubry, Le Comte, Ritt, Mannuel, Marquois, Devilaine et quelques autres, auxquels je suis heureux d'offrir ici un souvenir d'affection.

Me voilà donc en route pour la montagne, au mois d'avril 1814, obligé d'interrompre une rhétorique au plus fort de l'entreprise, de dire adieu à notre beau jardin d'orangers, de tourner le dos à la mer et de renoncer à toutes mes espérances de prix pour la fin de l'année ! Je ne savais pas à quel point, au sortir de ces illusions perdues, j'allais me trouver aux prises avec les misères de la vie et quelles rudes épreuves le sort réservait à ma jeunesse ! On peut penser si je parcourus cette route de Nice à Puget-Théniers, l'œil morne et la tête baissée ; mais le ciel m'est témoin que la seule résolution que je sentis bouillir dans mon cœur fut un ardent besoin de m'attacher, de me nouer de plus en plus à ma famille et de veiller avec mon père au salut de *nos enfants*. Mes préjugés sont allés si loin à ce sujet pendant toute la durée de ma jeunesse, que je n'ai jamais pu comprendre qu'un fils songeât à faire bande à part, tant qu'il restait à son père un garçon à élever ou une fille à établir. J'aurais vécu avec eux dans l'indivision toute ma vie, quoique la loi n'oblige personne à y demeurer, à ce que disent les jurisconsultes.

ADOLPHE BLANQUI

LES ARMÉNIENS

Le peuple arménien agonise sous les coups des barbares. Ce sera là le grand crime du xxe siècle, parmi les forfaits sans nombre dont rougissent ses jeunes années; ce sera la grande honte de la Turquie, dont l'histoire est déjà si riche en cruautés. Omar et ses bandes d'Arabes pillards, Djenghiz-Khân, Timour-Leng, et tous les grands conquérants de l'Islam, ont écrasé des empires, anéanti des royaumes, renversé des trônes ; mais aucun d'entre eux n'a froidement ordonné l'extermination d'un troupeau d'êtres sans défense. Dans leur violence, ces destructeurs conservaient le respect d'eux-mêmes, et ne versaient le sang que dans les colères de la lutte. En 1453, dans la ville des Basileus prise d'assaut, cinquante mille Grecs tombèrent sous le yatagan du vainqueur. Mais Mahomet II arrêta le massacre. C'est au sultan sanguinaire, à l'ami de Guillaume II, et aux Jeunes-Turcs, dressés par la culture germanique, qu'il était réservé d'accomplir à la face du ciel, le plus monstrueux attentat qui se soit vu depuis les temps de la barbarie assyrienne.

Par leur langage, les Arméniens appartiennent à la branche indo-européenne de l'Occident. Ils sont proches parents des Grecs et de nous-mêmes; peut-être étaient-ils plus étroitement encore liés aux Pélasges. Ce ne sont pas des Indo-iraniens, ni des Sémites, bien que certains auteurs fantaisistes l'aient avancé ; ce sont des Orientaux par leur habitat

seulement, mais des Européens, par leurs origines, leur parler, leur religion, leurs mœurs et leurs aptitudes.

L'histoire de ce peuple se perd dans la nuit des temps. Venus on ne sait d'où, peut-être des steppes de l'Asie centrale, en même temps que bien des hommes dont nous descendons, les Arméniens se sont présentés sur le Bosphore, arrivant de la Thrace, dans les siècles qui ont connu la grande lutte immortalisée par Homère. Entrés en Asie Mineure, ils se sont arrêtés en Cilicie; puis, après une longue station, contrairement aux lois générales des migrations humaines, ils se sont avancés vers l'Orient, pour venir se fixer dans les pays de l'Ararat et du lac de Van. On était alors aux derniers temps de la puissance assyrienne, époque où de grands mouvements de peuples se produisaient dans l'Iran, où les Mèdes s'emparaient de la suprématie, où disparaissait le royaume d'Ourarthou (Van). C'est alors, seulement, que les Arméniens commencèrent à jouer un rôle dans les événements politiques. Sous Darius Ier et ses successeurs, ils étaient déjà constitués en nation, élevaient des temples aux divinités de leurs ancêtres ; mais, en même temps qu'ils affermissaient leur autonomie dans les hauts pays du Tigre, de l'Euphrate et de l'Araxe, les Mèdes (aujourd'hui les Kurdes), refoulés par leurs frères iraniens, les Perses, chassés de l'Atropatène (Azerbaidjan), gagnaient les montagnes, venaient s'établir dans cette longue chaîne qui, partant de l'Ararat, court au sud vers le golfe Persique, et débordaient en même temps dans les pays jadis assyriens, au sud et sur le flanc oriental de la Grande Arménie. Dès lors, le contact était établi entre les Kurdes et les Arméniens, peuples de tendances contraires qui, malgré deux millénaires et demi de voisinage, ne sont jamais parvenus à vivre en paix.

L'invasion turque, après avoir chassé les Iraniens de tout le nord de leur domaine naturel, après avoir colonisé la basse vallée de l'Araxe, celle de la Kourah, et la plaine persane, jusqu'à Hamadan, n'a fait que traverser le Kurdistan et l'Arménie. Elle est passée comme passe l'orage, en ravageant; mais sans modifier la nature ethnique de ces régions montagneuses. Les Turcs Seldjoukides, en détruisant Ani, portaient le coup fatal au dernier foyer de l'indépendance arménienne; tandis

que les Kurdes, insoumis, se retranchaient dans les hautes vallées, divisés en tribus, comme ils l'étaient jadis aux temps florissants de la Médie. C'en était fait du rôle politique de la Grande Arménie. Ses territoires furent partagés entre les Turcs et les Persans, et, beaucoup plus tard (1827), les Russes, en s'avançant jusqu'à l'Araxe, placèrent sous leur protection Etschmiadzin (Vagharchapat), la Rome des Arméniens orthodoxes et les ruines de leur infortunée capitale, Ani. Quant à la Petite Arménie, au royaume des Lusignan, peuplé d'un vieux fond demeuré en Cilicie, et d'émigrés de la Grande Arménie, à peine survécut-elle aux Croisades.

En dépit de leur patriotisme ardent et de leur glorieux passé, les Arméniens sont donc privés de patrie depuis bien des siècles et, ainsi qu'il arrive chez tous les peuples opprimés, ils se sont répandus dans les pays voisins de leur ancien patrimoine, cherchant, individuellement, par leur intelligence et leur travail, une place au soleil, alors que le Destin semblait pour toujours en refuser une à leur nation.

C'est ainsi que, de Téhéran au Bosphore, de la grande muraille du Caucase à la vallée du Nil, les Arméniens, grâce à leur activité et à leur entendement des affaires, sont parvenus à se rendre indispensables chez leurs maîtres moins bien doués qu'eux. Il suffira de citer Nubar-Pacha, Tigrane, Yakoub-Pacha Artin, en Egypte seulement, pour montrer le rôle très actif que les Arméniens ont joué dans les pays musulmans; mais à côté de ces hommes, dont les noms sont inscrits dans l'Histoire, il y avait la foule plus modeste des employés; et les Turcs, inaptes aux choses administratives, s'estimant trop heureux de trouver parmi les Arméniens d'habiles gens de bureau, leur avaient abandonné, comme autrefois les Byzantins, la plupart des fonctions qu'eux-mêmes se sentaient incapables de remplir. L'insouciance musulmane ne saurait se plier aux mille nécessités de la vie d'un État; aussi, peu à peu, la Turquie toute entière fut-elle entre les mains de ces chrétiens laborieux.

Tant que l'Empire ottoman fut grand, riche et puissant, tant qu'il eut le droit de ne pas compter, le petit fonctionnaire ne porta pas ombrage au Turc ; mais du jour où l'effondrement des rouages de l'État fit présager sa ruine, les

rancunes s'éveillèrent; on rendit les serviteurs responsables. Un mécontentement latent naquit chez les mahométans, sorte de jalousie mélangée d'humiliation et de crainte, qui n'attendait pour se transformer en haine violente qu'un signe parti d'en haut.

Ce signe était depuis longtemps prémédité par le Sultan et par la politique germano-turque. Respectueux de la foi de leurs ancêtres et très patriotes, les Arméniens caressaient, dans le fond de leur âme, le rêve de rétablir un jour cette nationalité qui leur était chère et, dans ces tendances, bien naturelles d'ailleurs, le Turc vit un danger pour son empire, une velléité de révolte de la part de ses serfs. Dès 1894, les massacres étaient déjà commencés dans les provinces : par une protestation violente irréfléchie, l'affaire de la Banque Ottomane (1896), des Arméniens venus des États-Unis, imbus d'idées qui ne pouvaient avoir cours sur le Bosphore, donnèrent aux brutalités turques un semblant de légitimité. Le tigre s'éveilla ; et, en moins de deux jours, par ordre de Yildiz, plus de dix mille Arméniens trouvaient la mort dans les rues de Constantinople. Ce fut un massacre effrayant, une terrifiante boucherie et, quand j'ai traversé la ville, quelques jours après ces horreurs sans nom, on voyait encore, sur les portes des martyrs, les signes tracés à la craie qui devaient les désigner à la colère des soldats et de la populace. Assaillis dans la rue ou dans leur demeure, la plupart avaient été tués à coups de matraques, beaucoup, ceux qui défendaient leur vie, avaient été passés par les armes. Et les Turcs traînaient au Bosphore leurs cadavres, aussi calmes que s'ils eussent exécuté ces chiens de Stamboul que, plus tard, ils ont condamnés à la famine dans l'une des îles des Princes.

Dans les provinces, le massacre fut plus horrible encore. Armés sous le nom de Hamidiyèh, les Kurdes, soutenus, encouragés par les autorités locales, commencèrent contre les paysans chrétiens d'Erzéroum, de Van, de Bitlis, une guerre d'extermination sans merci, satisfaisant ainsi leurs haines millénaires et leurs appétits de pillage.

Pour le musulman de ces pays, le chrétien est un être impur, méprisé, indigne de la pitié qu'on a pour les animaux, qui n'a droit à la vie qu'autant que le vrai croyant veut bien la lui

laisser. Ce sentiment barbare est dans le cœur de tout bon mahométan de la Turquie, comme de l'Arabie, comme de la Perse. Les parents l'inculquent aux enfants qui, moins réservés que les grandes personnes, insultent les voyageurs européens, même lorsqu'ils sont munis des plus hautes recommandations, même quand les grands personnages les reçoivent avec respect. On peut juger sans peine de ce que de pareils hommes ont pu faire dans les villages de l'Arménie contre de pauvres gens abandonnés par les États qui devaient les protéger et par leur Dieu même.

Aujourd'hui, sentant que les chrétiens, Grecs et Arméniens, sont hostiles à leur cause (on le serait à moins), les Jeunes-Turcs, malgré leur masque de libéralisme et en dépit de leur prétendue civilisation, n'hésitent pas à poursuivre cette indigne besogne d'extermination commencée par le souverain qu'ils ont détrôné et qui est voulue par la politique des Empires centraux. Ce sont des atrocités dignes des temps les plus hideux de l'Histoire, des massacres en masse, des supplices dont le récit seul fait frissonner d'horreur et, fait plus honteux encore parce qu'il ne trouve pas d'excuse dans la colère, on vend comme esclaves, sur les marchés des grandes villes de Turquie, des femmes et des enfants ! Est-il possible que nous soyons au xxe siècle?

Telle est, dans ses grandes lignes, l'affreux martyre d'un peuple héroïque qui pendant des siècles a rendu tant de services à la civilisation gréco-latine. J'ai vu les Arméniens chez eux, en Russie, en Turquie et en Perse, dans leurs principales colonies ; je me suis trouvé à même de vivre de leur vie, d'apprécier leurs qualités, de reconnaître leurs défauts. Ce sont mes impressions et mes souvenirs que je désire relater.

Je viens de dire que la nation arménienne, jusqu'à ces dernières années, se trouvait répartie entre les territoires de trois puissances différentes : la Russie, de religion chrétienne orthodoxe, la Turquie, musulmane sunnite, et la Perse, mahométane chiite.

En Russie, les Arméniens habitent plus spécialement la plaine d'Erivan, la vallée de l'Araxe, le massif de l'Alagheuz, volcan éteint, frère de l'Ararat, le Quara-bagh ou

Jardin noir, et les environs du Gheuk-tchai (le Fleuve bleu, le Goktcha des Russes) et les districts situés au sud de la Kourah. Dans la plaine ils sont mélangés aux Tartares, tandis que, dans les montagnes, ils voisinent avec les Kurdes, à l'est, les Mingréliens et les Lazes, à l'ouest. Partout les villages de ces divers éléments ethniques sont distincts, et leurs territoires s'enchevêtrent les uns dans les autres. Mais ces gens vivent en paix ; la police du tsar veille et tous sont désarmés.

Le centre religieux et intellectuel des Arméniens orthodoxes est, on le sait, à Etschmiadzin, bourgade voisine d'Erivan, située dans cette belle plaine, riche et fertile, qui s'étend au pied de l'Ararat, du côté du Nord. Là, en face de la majestueuse double cime du volcan neigeux, se dressent les élégants clochers de la cathédrale arménienne, émergeant du groupe des habitations du clergé, au milieu de hautes murailles, semblables à celles de nos églises fortifiées du moyen âge. C'est dans cette enceinte que les patriarches ont réuni tous les souvenirs du passé de leur nation, tous ces précieux vestiges échappés aux injures des ans et aux fureurs des musulmans. Ornements sacrés sauvés du pillage d'Ani, reliques des saints, objets touchés jadis par des mains royales, manuscrits précieux, chartes des princes, documents historiques et religieux. Et, ces trésors, des prêtres aimables, hospitaliers, les montrent avec une parfaite bonne grâce, à l'étranger qui passe et ils semblent dire : « Voilà ce que nous avons été. »

Autour de la cité sainte est la bourgade, composée, comme le sont tous les centres de l'Orient, de petites maisons à terrasses en terre battue. D'immenses réservoirs d'eau, creusés aux frais de l'église métropolitaine, contiennent, pour les temps de sécheresse, des réserves de fraîcheur, et la plaine, habilement irriguée suivant les méthodes persanes, cultivée par une population laborieuse, donne d'abondantes récoltes de blé, de coton, de fruits et de ce fameux vin dont on dit que le vieux Noé abusa jadis.

Plus au couchant, de l'autre côté du massif de l'Ala-gheuz, sont les restes d'Ani. Ruines imposantes par leur situation sur un éperon de falaises, entre deux profondes déchirures du sol, impressionnantes par leurs murailles et leurs tours, par la silhouette de belles églises construites en lave rouge sang

ou jaune d'or, aussi légère que la ponce, par les vestiges du palais des rois. Depuis plus de six siècles, Ani est une solitude où ne passent que les curieux et les patriotes épris des vieux souvenirs. Un prêtre vit avec sa famille dans ce cahos de décombres. Il dessert la seule église qui soit encore livrée au culte et, laissant son troupeau paître l'herbe des ruines, vient, pour le rare visiteur, ouvrir à deux battants les portes du sanctuaire aux voûtes ornées de fresques, rappelant celles des Comnènes au monastère de Trébizonde.

D'ailleurs, dans toute l'Arménie, en Géorgie, en Mingrélie, un art fortement inspiré par celui de Byzance s'est développé et conservé avec une incroyable persistance. Chaque village possède son église, sa cathédrale, dont la masse imposante domine les modestes demeures des fidèles, et, dans les bois, on rencontre souvent des chapelles abandonnées, élevées jadis par la ferveur d'un seigneur ou d'un groupe de pieuses gens. Puis, ce sont d'anciens monastères, désertés par leurs moines, où, dans les fortifications à demi ruinées, se sont réfugiés les paysans; fragiles abris contre les coups de main des brigands, si nombreux encore dans ces pays, il n'y a pas cent ans. Tous ces monuments sont faits selon un type voisin de celui qui était usité dans l'empire des Basileus, peu de temps avant sa chute. Construit-on une église nouvelle? Ses plans, ses détails sont copiés sur les modèles anciens et, ainsi, se perpétue ce style, gardant toujours son originalité. Parfois même, on voit les belles coupoles de bronze byzantines remplacées par d'affreux dômes de fer-blanc, innovation d'origine russe qui n'est pas du plus heureux effet. Mais les traditions sont conservées dans leurs grandes lignes : elles sont l'image de l'unité des sentiments nationaux.

Le prêtre enseigne la langue aux enfants en même tëmps que l'Évangile et, dans ces écoles de village où grouillent confondus filles et garçons, vêtus de couleurs éclatantes, ornés de lourds bijoux d'argent, on épèle toujours dans les caractères créés par saint Mesroh pour la langue arménienne, aux premiers siècles du christianisme. Ce n'est plus l'idiome dans lequel écrivait Moïse de Khorène qu'on parle de nos jours ; c'est une autre langue, souple, moins complexe que l'arménien classique, mais qui, grâce aux efforts des écrivains de

Constantinople, est devenue un instrument littéraire de premier ordre. Quant à la riche littérature des temps anciens, elle n'est plus comprise que des gens instruits.

Depuis cent ans environ qu'un maître puissant, descendu du Nord, est venu rendre aux opprimés la sécurité qui leur avait fait défaut durant tant de siècles, une renaissance du bien-être s'est épanouie dans tout le Petit Caucase. La richesse est venue récompenser les paysans de leurs labeurs. On voit partout aujourd'hui de plantureuses cultures, de riches jardins et, çà et là, s'élèvent des demeures plus en rapport avec l'amour-propre des favoris de la fortune. Parmi les Arméniens, il en est qui possèdent de grandes situations personnelles et ces gens qui passent, à juste titre d'ailleurs, pour être fort regardants en affaires, se montrent d'une générosité sans bornes pour leurs églises, et surtout pour celles d'Etschmiadzin, parce que leurs basiliques symbolisent leurs souvenirs, leurs regrets, et qu'ils mettent dans la puissance surnaturelle toutes leurs espérances.

Toutefois, les Arméniens, travailleurs infatigables, étaient des gens trop actifs pour se contenter d'habiter la terre de leurs aïeux, sous la bienfaisante égide de l'empereur de Russie. Beaucoup sont sortis de leurs villages pour se rendre aux villes, se lancer dans les spéculations et, en un demi-siècle au plus, Tiflis, Bakou et Batoum sont devenus leur domaine. Par son esprit pratique, sa ténacité, son ardeur au travail, ce peuple a eu le talent de mettre la main sur toutes les opérations lucratives de la Transcaucasie, à la grande jalousie, d'ailleurs, des Géorgiens et autres Caucasiens de vieille souche, qui, du temps de Strabon déjà, se faisaient remarquer par leur incapacité notoire en matière administrative, commerciale et financière.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que les Arméniens soient à l'abri de tout reproche. Non, certes; car, chez certains d'entre eux, la moralité dans les transactions n'est pas une vertu favorite. Cependant, en faisant abstraction de cette fâcheuse tendance, on doit reconnaître que les Arméniens sont remarquablement organisés pour les affaires et que, par suite, ils constituent un élément d'activité de premier ordre dans

les pays où ils se sont fixés. D'ailleurs, plus on vit en contact avec les Orientaux et plus on pense que chez tous, quelle que soit leur nationalité ou leur religion, la moralité, dans les affaires, est sensiblement la même. Ils ne diffèrent entre eux que par l'habileté plus ou moins grande avec laquelle ils savent tirer parti de leur absence de scrupules. Il serait donc fort injuste de flétrir les Arméniens et d'innocenter les autres; et d'ailleurs tant d'Européens ne valent pas mieux.

Si les Arméniens vivent heureux en Russie, ils n'ont certes pas à se plaindre du sort qui leur est fait aujourd'hui en Perse. Le gouvernement du Chah les traite avec grande douceur, leur rend justice, tout comme s'ils étaient mahométans, et les protège de son mieux contre les vexations de leurs turbulents voisins, les nomades.

L'Azerbaidjan est le principal centre des Arméniens de l'Iran ; ils y vivent par villages ou groupes de villages, mélangés aux bourgs turcs, aux Chaldéens jadis déportés dans le district de Salmas, voire même aux Ghêbres, ou Mazdéens, encore nombreux dans l'Atropatène, patrie, dit-on, de Zoroastre. Ces chrétiens, soit catholiques, soit orthodoxes, s'étendent, par îlots plus ou moins importants, sur toute l'ancienne Médie, sauf toutefois sur la partie de cette région demeurée aux mains des Kurdes. Tabriz, Maragha, Ourmiah, Kazvin, Téhéran, Hamadan ont chacune leur « Arménistan », ou Quartier des Arméniens; Ispahan, même, a son faubourg chrétien de Djoulfa, où les missionnaires de toutes les confessions, protestants, orthodoxes et catholiques se disputent les prosélytes. Tous ces chrétiens cultivent la terre, se livrent à la petite industrie, au commerce, figurent pour un bon nombre dans les postes subalternes de l'administration persane, parfois même commandent à des musulmans, comme officiers dans l'armée. C'est que les sentiments des Persans sont encore, en mille choses, sous l'impression laissée par leur ancien culte pour Ormazd, et qu'en dépit des enseignements des Mollahs, la tolérance et la douceur forment toujours le fond du caractère iranien. Quant aux Turcs qui se sont fixés dans le nord de la Perse, ils ont pris peu à peu les mœurs affables de leurs maîtres.

En dehors de leur foyer principal, j'ai rencontré des Arméniens isolés dans bien des districts du nord et de l'occident de l'Iran. Au Kurdistan de Sineh, par exemple, j'ai vu des villages arméniens, peuplés jadis par des déportés politiques, vivre perdus dans les montagnes, parlant un dialecte vieux de quatre ou cinq siècles et, malgré leur isolement, bien qu'ils fussent privés de prêtres, ils étaient encore chrétiens. Mais quel christianisme ! Le signe de la croix, quelques prières récitées sans en comprendre le sens, la monogamie et une sorte de baptême donné par les barbes blanches de la tribu. Ils vivaient en paix avec les Kurdes, leurs voisins, à la condition toutefois de leur payer une redevance annuelle et, à l'occasion, de leur donner leurs filles qui, de ce fait, devenaient musulmanes.

Ailleurs, dans le Quara-daghi (la Montagne noire) au sud de l'Araxe, lorsqu'en 1891 je cherchais un chemin entre Khoudâférin et Ahar, je me suis trouvé tout à coup au milieu d'un district très difficile, où six ou sept villages arméniens étaient en guerre contre les mulsumans, leurs voisins. La cause de ces hostilités remontait fort loin dans la nuit des temps, et l'on guerroyait alors pour des vols de bétail, commis au préjudice des chrétiens. Durant le jour, les belligérants se tenaient à distance ; mais au cours de la nuit, on en venait parfois à des corps à corps et, des deux côtés, il y avait des morts et des gens hors de combat. Après avoir traversé l'un des villages turcs, où l'on m'exposa les causes du conflit sous un jour naturellement favorable aux musulmans, je me rendis chez les Arméniens, non sans faire un grand détour, parce que mes domestiques persans mouraient de peur. Tout le village sortit en armes à mon approche ; mais voyant que je n'étais pas un ennemi, on m'accueillit avec la meilleure grâce. Les femmes et les enfants formèrent un grand cercle de curieux, bariolé de cent couleurs, on m'apporta des tapis pour m'étendre, des fruits de la saison, on rit, on plaisanta, et pendant que je m'entretenais avec la femme de l'agha, le chef rentra, suivi d'une troupe de cavaliers, tous armés jusqu'aux dents, le corps pris dans un véritable réseau de cartouchières. Ils revenaient très contents ; l'ennemi manifestait le désir d'entamer des pourparlers de paix. La victoire

restait à la bonne cause, et l'agha pensa qu'il était convenable d'en rendre grâces par des libations en l'honneur du dieu du vin.

Malheureusement il n'en est pas de même partout où les chrétiens ont maille à partir avec les mahométans ; et, vers le lac d'Ourmiah, depuis Revandouz jusqu'à l'Ararat, dans ces pays où les Kurdes sont nombreux et organisés en tribus puissantes, la situation des Arméniens est le plus souvent fort précaire.

Quand on parcourt les districts arméno-kurdes, aussi bien en Perse que sur territoire osmanli, on rencontre, dans presque toutes les vallées, des ruines, les unes fort anciennes, les autres plus récentes. Quelquefois même encore fumantes. Ce sont les restes des villages détruits au cours des guerres entre clans musulmans et chrétiens ; car, partout, les Arméniens se défendent bravement. Ils luttent pour la conservation de leurs villages, de leur famille, de leurs troupeaux et de leurs cultures ; et, au fur et à mesure que les armes se sont perfectionnées, les villages ennemis se sont éloignés les uns des autres, laissant les traces de leurs successives étapes. Voici le vallon frontière entre deux territoires : à droite et à gauche, à quelques centaines de pas seulement du ruisseau, on voit deux monticules de décombres, de murs écroulés. Il y avait là deux villages ennemis, au temps où l'on combattait avec l'arc. Plus loin sont d'autres ruines, puis d'autres et d'autres : elles datent de l'époque des fusils à pierre, des armes plus perfectionnées encore, et, aujourd'hui, les gens se sont, des deux côtés, retirés à plusieurs kilomètres de la frontière pour s'adapter à la portée des fusils rayés en usage. Souvent la tribu kurde était plus nombreuse et plus forte que le clan des Arméniens. Alors les chrétiens sont partis, quand ils n'ont pas été exterminés jusqu'au dernier ; ils sont allés, on ne sait où, chercher de nouvelles terres, un vallon moins exposé aux razzias.

Makou, au pied de l'Ararat, le Rocamadour de l'Arménie, dont le site est l'un des plus curieux qu'on puisse voir, était jadis une bourgade arménienne ; les inscriptions de ses rochers en font foi : aujourd'hui, elle est kurde.

C'est un gros village bien intéressant, que Makou. Bâtie sur le bord d'un torrent, dans une vallée profonde, fermée

de hautes falaises, cette agglomération est en grande partie construite sous un immense abri naturel où jamais il ne pleut. Autour, sont de beaux jardins en terrasses, laborieusement conquis par les bras d'infatigables travailleurs. Certes, ce ne sont pas les Kurdes qui ont ainsi tiré si beau parti des maigres ressources du sol, ce sont leurs prédécesseurs, les Arméniens qu'ils ont chassés pour s'emparer du fruit de leur labeur, en vertu de la raison du plus fort, loi barbare qui, malheureusement, n'est pas seulement en honneur chez les Kurdes.

C'est en Turquie que la situation des Arméniens a toujours été la plus difficile ; cependant ils étaient dès longtemps faits à cette lutte pour l'existence, cette vie avait toujours été la leur et celle de tous les peuples de l'Orient, depuis les époques les plus reculées. Il suffit, pour s'en rendre compte, de jeter les yeux sur l'histoire byzantine, aux temps où les Basileus et les Rois des Rois se disputaient les anciens États de Tigrane, de parcourir les Annales de la Géorgie de Wakoucht. Ce n'étaient que pillages, massacres, sièges de villes et de monastères, réductions de villages entiers en esclavage. Ces peuples s'étaient cependant accoutumés au danger, et un certain équilibre existait dans l'insécurité générale.

C'est de l'époque byzantine, que datent les principales colonies arméniennes des côtes d'Anatolie. Au cours des guerres des Romains contre les Perses, les pays de l'Ararat furent le théâtre de luttes sanglantes qui se prolongèrent pendant des siècles, et les habitants émigrèrent ; ils allèrent chercher la tranquillité au cœur même de l'empire, dans ces villes maritimes dont la possession n'était pas disputée par les belligérants. Trébizonde, Kérasunde, Samsoun, Sinope, et une foule de bourgades de moindre importance reçurent des colonies, et la capitale des derniers Comnènes, plus favorisée, renfermait encore, avant les derniers massacres, plus de vingt mille Arméniens, tant dans la ville que dans la banlieue.

De tous les sites de la mer Noire, Trébizonde est, sans contredit, l'un des plus agréables. Bâtie en amphithéâtre sur les contreforts de la chaîne Pontique, le Torou-Daghi des Turcs, la cité s'étend jusqu'à la mer, comprenant, dans son massif, la colline entourée de murailles où s'élevait l'antique

Trapézonte. Ses rues, son bazar sont, comme dans tout l'Orient, des ruelles étroites, fraîches, abritées contre le vent et les ardeurs du soleil, sur lesquelles s'ouvrent d'innombrables petites boutiques. Que de fois j'ai parcouru ce bazar, en quête de médailles anciennes, d'aspres de ces princes qui, les derniers, ont porté la pourpre romaine. Je m'arrêtais longtemps et avec plaisir dans toutes les boutiques d'orfèvres, des Arméniens, et je causais avec eux, en prenant de minuscules tasses de café, assis dans leur atelier, sur leur établi, pendant que l'apprenti, les joues gonflées par le chalumeau, soudait quelque breloque. Ces gens étaient heureux, parce que les consuls protecteurs veillaient à leur sécurité, et que leur métier rapportait de quoi vivre. Partout, dans la ville, on rencontrait des Arméniens : au port, dans les douanes, dans les administrations, dans les affaires. Tous travaillaient, tandis que le Turc, assis au kavé-hâné, fumait son narghileh, ou prenait son verre de mastic. Hélas ! Que sont devenus ces gens laborieux? Quatorze mille ont été massacrés dans ces derniers mois, et les femmes sont parties en esclavage, obligées de se faire musulmanes, contraintes d'accorder leurs sourires aux bourreaux de leur père, de leur mari, de leurs frères. La guerre avait chassé les consuls à Trébizonde, leurs seuls soutiens.

Escale de tous les paquebots naviguant dans la mer Noire, proche voisine de Batoum, en relations continuelles avec Odessa, Novo-Rossisk, et tous les grands ports de la Méditerranée, tête de ligne des caravanes se rendant à Erzeroum, Khoï, Tabriz et Téhéran, Trébizonde semblait être une ville civilisée. On y rencontrait des Turcs, des Grecs, des Arméniens, des Persans et quelques Lazes, descendus de leurs montagnes. Ce sont donc les Turcs, et les Turcs seuls qui ont fait couler des flots de sang dans ces ruelles, jadis si paisibles. On ne peut mettre ces crimes sur le compte des Kurdes ; car on se trouve là bien loin des bandes farouches du Kurdistan.

Et si Trébizonde, bien que très européanisée, a été la victime de cette soif de meurtre, qu'a-t-il dû se passer dans les villes de l'intérieur, à Baïbourt, Bitlis, Mouch, Erzingian, Quara-Hissar, Sivas, et dans ces villages des montagnes, perdus à des lieues et des lieues de tout centre chrétien? En quel

état les Russes ont-ils trouvé Erzeroum, quand ils y sont entrés? Erzeroum qui comptait quarante mille habitants, presque tous arméniens.

Depuis les ordres exécrables donnés par Abd-ul-Hamid, l'esprit public, chez les Turcs, s'est monté de la manière la plus injuste contre les Arméniens et j'ai, moi-même, entendu dans la rue, où deux enfants se battaient, un Turc à barbe blanche, d'aspect vénérable, et qui souriait en égrenant son chapelet, encourager l'un des deux petits adversaires par ces mots, dont sa conscience atrophiée ne pouvait comprendre toute l'horreur : « Vour ! vour ! Erméni dour. » (Frappe ! frappe ! c'est un Arménien.) On était alors au lendemain des grands massacres de Constantinople.

Chaque fois que l'Empire ottoman a des déboires, c'est sur les chrétiens que les Turcs passent leurs colères. Aujourd'hui, l'extermination des Arméniens est à l'ordre du jour, parce que les Alliés, protecteurs des infortunés Arméniens, sont en guerre contre la Turquie. A des haines injustes, sont venues se joindre les colères contre l'ennemi, le désir de l'outrager.

Après avoir parlé des Arméniens dans leur patrie, il convient de montrer, en quelques mots, quelle est la position mondiale, quelle est la situation politique, géographique et morale de ce peuple, en dehors de ses anciens domaines, et des États entre lesquels le hasard des guerres l'a partagé; car, persécuté depuis des siècles et des siècles, les Arméniens se sont expatriés en grand nombre et ont emporté avec eux, dans les pays lointains où ils se sont fixés, non seulement leurs admirables aptitudes au travail, mais aussi, malheureusement, beaucoup de cette duplicité qu'acquiert tout individu que la violence et l'injustice de ses maîtres contraint à employer la ruse. C'est une tare, commune à presque tous les Orientaux, et dont un peuple ne se guérit que très lentement. Il serait donc faux de dire que les Arméniens ont su conquérir toutes les sympathies. Dans bien des pays on les tient en méfiance, comme on fait pour les Grecs, les Syriens, et toutes ces races dont la conscience ne semble pas être la même que la nôtre. Ce jugement, porté par l'opinion publique dans certains milieux, est certainement d'une sévé-

rité excessive et ne peut être partagé par celui qui a visité les Arméniens chez eux; mais il se justifie trop souvent par des faits quand on a affaire aux intermédiaires arméniens, si nombreux dans toutes nos grandes villes. Ce n'est pas en étudiant ces gens inférieurs qu'on peut se faire une idée juste du caractère de ce peuple, c'est en fréquentant la classe supérieure, et en vivant avec les paysans; mais l'Européen connaît à peine les intellectuels arméniens, ignore les paysans, et n'est guère en contact qu'avec le courtier de bas étage.

Il existe de très importantes colonies arméniennes à Moscou, Pétrograd, Odessa, Londres, Paris, Vienne, Berlin, New-York, Bombay, dans tous les grands centres commerciaux et industriels ; et ces colonies sont prospères, parce que l'Arménien, qui possède une surprenante facilité d'assimilation, ne se spécialise jamais. Il est comme le Juif, comme le Parsi, aux Indes, comme le Chinois; toute affaire susceptible de fournir des bénéfices lui convient, quelle qu'elle soit, et il se montre extrêmement aventureux, à la manière des Américains. Souvent il réussit, parfois il échoue; mais il ne se décourage jamais et recommence ses affaires sur un pied plus modeste, comme courtier, ou même comme simple employé.

Aux Indes, l'Arménien se trouve en contact avec le Parsi, Perse zoroastrien émigré à Goudjarat, lors de la conquête de son pays par les musulmans, homme d'une habileté consommée, contre lequel l'Arménien ne lutte que difficilement. Plus loin vers l'Orient, on ne voit même plus de Parsis, ni de Juifs. C'est le Chinois qui règne en maître par sa ruse, par son sens merveilleux des combinaisons avantageuses.

Les deux foyers de la population arménienne sont donc la Grande et la Petite Arménie, contrées distantes l'une de l'autre de centaines de kilomètres, ne possédant que de très vagues points de contact et qui, pratiquement, ne paraissent pas pouvoir être réunies en un seul État. En ce qui concerne la Grande Arménie, dont la Russie possédait une partie avant la guerre, et dont elle occupera bientôt la totalité, le tsar est le maître de sa destinée; elle est en bonnes mains. Mais pour la Petite Arménie, la Cilicie, il semble qu'il faudrait la reconstituer en pays indépendant. Ses limites du temps des Croisades

qui comprennent tous les districts où, de ce côté, se parle la langue arménienne, conviennent fort bien à cette restauration : elles donnent au nouvel État un débouché facile sur la mer et des terres fertiles dont ce peuple, assuré de la tranquillité, tirera le meilleur parti. Les Arméniens ont trop souffert ; il n'est que juste de leur rendre un toit qui fut à eux, celui des Lusignan. Ce sont des déracinés et, comme tous les hommes qui n'ont plus de maison familiale, ils sentent autour d'eux un vide immense ; ils éprouvent l'angoissante incertitude du lendemain. Donnons-leur la sécurité, et nous verrons se développer rapidement un petit peuple pacifique, énergique et travailleur, d'esprit très affiné, qui tiendra dans le monde une place fort honorable. Je souhaite voir un jour flotter dans le port de Marseille le pavillon arménien.

J. DE MORGAN

CEUX DU MORBIHAN

MATHURIN LE RESSUSCITÉ

Un bruit sourd me réveille. Les volets ouverts, je reconnais Mathurin Brien, celui que les paysans surnomment : le Ressuscité. Son hoyau décrit un demi-cercle brillant dans l'air et s'abat sur la terre qui geint au coup ; ou plutôt Brien et le sol gémissent ensemble à temps réguliers. Je me souviens maintenant ! N'avais-je point prié Mathurin de venir remuer le sol durci de mes plates-bandes?

C'est un Breton de cinquante ans, un gallot pas plus haut que l'un de ces bidets de lande nourris d'épines, presque décharnés, mais d'un lourd squelette. Sous son gilet d'un drap verdi par les eaux du ciel et devenu moelleux comme s'il était recouvert de lichens, son torse verruqueux a la raideur d'un têtard. Et vraiment, Brien rappelle l'un de ces chênes martyrisés. La misère l'émonda. Ses bras courtauds sont terminés par des doigts rognés par l'usure. Ses poings déjetés ne sont pas dans l'axe de leurs poignets et ressemblent à de vieilles cognées. Lorsque Brien retire son chapeau de feutre à bords coulants comme les larmiers des chapelles, son crâne cireux luit et je crois que les nuages du ciel s'y reflètent comme dans un miroir. Quelle adversité tenace pesa sur cette tête chauve, aplatie à ses pôles telle une sphère terrestre ?

La nuance d'une feuille de châtaignier en octobre, voilà la couleur de son teint ; car n'est-il pas naturel que l'automne d'un homme rouille son visage? Un œil d'eau tantôt clair, tantôt obscur comme une fontaine, me regarde ; l'autre œil vairon, dont la prunelle rappelle le fromage blanc, tourne dans l'orbite sans utilité. Mathurin s'explique sur cette infirmité avec philosophie :

— Bah ! un nez ne suffit-il pas? Et une bouche, c'est de trop déjà pour un homme de ma situation.

Je rejoins mon ouvrier au jardin.

— Elle est dure, la terre, plus dure que je ne croyais, Brien?

Il l'observe d'un œil fatal et lui applique un revers de sa tranche à toute volée.

A travers les lucarnes pointues du clocher de Trévera, huit sons mesurés nous arrivent une première fois aux oreilles. Impassible, Brien travaille. Après trois minutes écoulées, l'horloge répète l'heure. Au premier coup le journalier abandonne son outil et se dirige vers un pommier ouvert comme un vaste parasol au-dessus du courtil. Un bissac de coutil bleu balance à une branche cassée. Brien en sort un chanteau de méteil presque aussi noir que la terre, un petit pot de graisse fermé par une ardoise et un litre de cidre. Indifférent à ma présence, — il ne m'appartient plus pendant cette demi-heure consacrée au repos, — il se murmure à lui-même en façon d'encouragement :

— Cassons une croûte.

Aux tintements de la demie, Mathurin se relève, et, sur ses jambes arquées, s'avance vers son ouvrage. Pas de regret de voir finir son repos. Pas de satisfaction de reprendre son hoyau. Sa face, toujours méditative, est obsédée par une seule, effroyable idée : la mort, si j'en crois la rumeur publique.

Hein ! Ahein ! se reprennent à gémir le sol de mon jardin et la poitrine du tâcheron. Je ne saurais dire laquelle des deux plaintes l'emporte sur l'autre. Au vrai elles sont unies au point que leur accord exprime la fatalité qui plane autour de ma maison, dans la vallée brumeuse aux opaques châtaigneraies.

***

Un soir, au deuxième son des sept heures, car Brien ne voudrait pas me voler quelques secondes de l'emploi de ses bras, et, de même, Brien ne voudrait pas frapper un coup de pioche en plus de sa journée, il me dit :

— Je ne pourrai vous revenir d'ici quelque temps. Le monsieur de la Huandière me reprend, et comme ma femme et moi nous lui appartenons depuis qu'il nous loge, ne comptez plus sur mon travail pendant un couple de mois. En attendant, venez donc voir la maison qu'il nous a offerte. Elle nous change de celle que j'avais construite avec des pierres et de la paille de charité.

...Un dimanche de septembre par une menue pluie de Bretagne, et tandis qu'éclataient dans la campagne les détonations des chasseurs tirant aux râles de genêt, je me suis acheminé vers le logis de Mathurin le Ressuscité par un chemin barbare, à fond de roches houleuses sur lesquelles sonnent comme des cloches les roues à clous forgés des chars-à-ridelles. Les ajoncs hargneux surplombaient les talus de ce sentier et leurs piquants avaient retenu aux dernières moissons des poignées de paille qui flottaient comme des chevelures de jeunes filles. Je montais toujours... Bientôt un vaste horizon m'apparut à travers les aiguillées de la pluie. Triste et poignant Morbihan ! Lourdes chênaies des bas-fonds où l'âme devient pesante ! Plus loin sur des collines à plans successifs en forme de carènes renversées, les bras de quelques moulins, celui du grand Patern et celui de Corentin Pigaller, hachaient les nuages. Le soleil s'insinua entre deux stratus et un éventail de lumière illumina la Huandière, un château de granit que la distance rendait semblable à un surtout d'étain posé, sur un pré circulaire, comme une table couverte d'un tapis vert. Une averse crépita sur les glais d'une avenière. Un fouet déchira l'air et, tête basse, des vaches déboulèrent le chemin, harcelées par les lancettes d'eau qui se brisaient sur leurs peaux. Après cette rafale un lac d'azur réapparut au firmament et, dans la paix restaurée, les détonations des fusils éclatèrent à nouveau.

J'imaginais les chasseurs aux doigts rougis par le sang quand j'arrivai chez Mathurin Brien, cet homme étrange que les villageois interrogeaient parfois sur l'autre vie, qu'il connaissait par expérience, assurait-on.

Devant moi sur une prairie entourée de frênes et tournant le dos à la grée hérissée d'aiguilles de pierre, se silhouettait, à contre-jour du ciel plombaginé, une chaumière coiffée d'une sorte de pelage de bête, glui bruni par la décomposition. La porte en anse de panier s'ouvrait comme une bouche énorme dont on n'apercevait pas le fond. A gauche, une meurtrière vitrée, reculée sous la tignasse du toit, me fixait. A droite un autre trou avait été clos avec un bouchon de toile.

Sur la pierre du foyer, taillée dans le roc même des fondations, une marmite respirait péniblement sous son couvercle. Un feu d'ajoncs, dont les fumées vertes se balançaient avec des grâces d'écharpes, léchait la suie luisante. Agenouillée devant sa soupe, une petite bonne femme ronde comme un tonnelet en sa cotte terreuse, se retourna. Cette paysanne rappelait les personnages des pots à tabac hollandais. Front de chèvre, tempes écrasées, pommettes dont la peau trop tendue brillait, yeux bridés, bouche en accent circonflexe, menton galochard ; tout cela modelé de verve par le ciseau d'un imagier railleur.

— Vous nous honorez bien d'être venu nous voir, — s'exclama-t-elle à ma vue. — Espérez un instant, mon Ressuscité va rentrer. Ah ! j'entends sonner son glas ! C'est une façon de parler, je veux dire que mon homme n'a jamais marché gaîment.

Sur le sol rocheux, les souliers ferrés de Mathurin qui s'avançait avec une lenteur accablée, rendaient des sonorités creuses. Solennel et grave comme s'il accompagnait un convoi, le Ressuscité s'approchait. Ses doigts rognés serraient un paroissien à tranche rouge contre son cœur. Il s'en revenait des vêpres à Pluherlin.

— Papa ! Papa ! Père !

Trois affreux enfants me partirent dans les jambes. Je ne les avais pas aperçus dans la chaumière, car ils somnolaient parmi les guenilles d'un grabat. L'aîné, un garçon de dix ans, à

buste écourté, tournillait sur des pattes de faucheux ; les voisins avaient baptisé cet enfant falot : le poulpiquet.

Une écrouelle grosse comme le poing tordait le cou du second fils et l'obligeait à loucher pour regarder devant lui ; la fille portait sur un corps de naine une face en losange plissée des grimaçes indélébiles de la vieillesse, à sept ans !

Surprenant mon regard, Joséphine s'exclama avec gaîté :

— Dame ! voici les gars d'un pendu et d'une vieille.

Cependant Mathurin nous rejoignait. Autour de lui, ses enfants, par jeu, poussaient des aboiements et se jetaient à quatre pattes. Insensible à leur exubérance, le tâcheron me salua avec l'aise d'un gentilhomme. Quelque chose de sacré qu'il avait emporté de l'église l'enveloppait encore, et ce fut d'un pas d'officiant qu'il alla poser son paroissien dans un trou de la muraille formant placard sous un mouchoir tendu. Ensuite il me désigna poliment un tabouret de sa fabrication, formé d'une planche ronde emboutie sur un piquet enfoncé dans la terre battue du sol. Lui-même, resté debout, croisa les bras face à la porte et, après quelques mots, inclina la tête sur une épaule et se tut. Son œil clair fixait sur la colline les sapinières étêtées, annonciatrices de l'Océan ; et le ressuscité paraissait écouter ce que les oreilles n'entendent pas d'ordinaire. Bientôt aussi, pour moi, le silence s'emplit de voix dans cette chaumière d'un douloureux paysan qui avait tompé la mort et dont voici l'histoire.

***

Mathurin était né homme de peine. C'était propriété et aptitude naturelle de son corps. Avant lui son père et sa mère avaient vécu tâcherons à Keranibo et Péaule. Avant ceux-ci d'autres Brien besognèrent obscurément. Leur famille avait poussé en cette paroisse de Péaule par un hasard aussi mystérieux qu'une germination de chardons au bord d'une levée de terre. Comme des plantes ces Brien mouraient en général à leur hiver. Quelquefois aussi l'accident, — comparable à la dent de l'âne qui mange l'herbe au passage, — avait fait disparaître prématurément l'un de ces paysans. Perte indifférente ;

derrière lui d'autres rejetons le remplaçaient sous le vaste ciel. Et de même que les chardons ne peuvent aspirer à devenir des plantes comme les lys, de même les Brien, chardons humains, ne devaient jamais, à travers la suite des générations, évoluer vers quelque autre espèce plus estimée, plus heureuse.

A considérer les Brien, il semble que la nature veuille réserver à la société ces millions de moteurs à fronts bas et à pensées crépusculaires.

Issu d'une lignée d'aïeux habitués à servir la terre, Mathurin Brien accepta longtemps son sort avec l'aisance d'un bœuf recevant le joug. Mais, vers sa quarantième année, une petite lumière, à peine l'éclat instable d'une chandelle de résine dans les ténèbres de la nuit, l'illumina parfois. Et sa prunelle ne refléta plus seulement les choses et les êtres, elle les observa.

Jusque-là Brien avait conservé l'humeur égale du paysan gallot, humeur fatale, si vous voulez, et dont on ne saurait dire qu'elle soit jamais une bonne ou une mauvaise humeur. A chaque aube, Mathurin s'éveillait résigné acceptant en toute simplicité la loi éternelle d'un Dieu courroucé : « Va, tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Brien descendait donc chaque jour vers sa tâche, avec l'indifférence d'un élément.

Sa quarantième année écoulée et chaque mois un peu davantage, sa figure aux traits jadis figés par une habituelle stupeur, s'attendrit parfois, et, quelquefois aussi, se revêtit d'une gravité songeuse.

Joséphine, lorsqu'elle le voyait en cet état, le bourrait en lui criant :

— Réveille-toi donc.

Et, afin de se consoler de l'attitude de son époux, elle buvait.

Mathurin n'avait jamais eu les appétits de bouche de sa femme ; il refusait le cidre ou l'alcool qu'elle lui offrait et, son menton sur ses poings, pendant des heures, il cherchait quelque chose qui s'obstinait à lui échapper. Ce père funèbre ennuyait les enfants, aussi la naine, le poulpiquet et le coutors ne l'aimaient guère et ils s'amusaient, parfois, derrière lui, à répéter sa pose de gargouille pensive.

***

En ce temps-là les Brien habitaient, sur la grée de Ligné, une hutte aux murs hourdés, fagots entremêlés de mottes en terre prises aux landes de Lanvaux. Un clayon servait d'huis ; il avait l'avantage d'éclairer et d'aérer à travers sa claire-voie, car aucune autre ouverture, sauf le trou pour le foyer, n'ouvrait cette cabane construite par Mathurin. Les hardes, l'on ne pouvait donner le nom de vêtements à ces loques, pendaient à des piquets introduits à force dans le pisé. Une vieille mangeoire retenait des écuelles, une galettoire et la marmite de terre. Des grabats gonflés de fougère jonchaient les angles. Découvrant cette hutte sauvage, un Parisien, amusé, eût déclaré qu'il était impossible de ramener une famille civilisée plus en arrière vers la préhistoire. Les Brien se croyaient-ils civilisés? Les tâcherons gallots ont-ils jamais revendiqué une civilisation moderne, illusoire pour les pauvres gens de leurs campagnes? D'une race discrète et peu portée aux revendications, Mathurin n'avouait guère que Joséphine et lui étaient gagés, à quarante sous le couple, par le monsieur de la Huandière. Si l'on y retranchait quelques semaines pluvieuses et les jours fériés, leur gain quotidien n'atteignait pas un franc cinquante. Jusqu'alors, Mathurin avait accepté, sans rechigner, les conditions de ce châtelain de petite fortune, qui n'accordait pas moins à ses ouvriers que les autres propriétaires besogneux du pays. Quelques journaliers du voisinage enviaient même la bonne fortune des Brien : par cet engagement annuel, n'échappaient-ils pas aux chômages qui atteignent leurs confrères? Cependant, avec les ans, l'obsession de Brien grandissait et son visage autrefois inerte s'animait de clartés fugitives. Pourtant, avec l'honnêteté de sa race, — cette honnêteté faite en partie d'habitude, de craintes divines et humaines et d'impossiblité au raisonnement, — Mathurin continuait d'employer loyalement la force de son corps au service de M. de la Huandière.

Ce châtelain, satisfait de ses tâcherons, songea que les coustors, les poulpiquets et les naines étaient la flore naturelle des gourbis de misère, et il s'imagina que les enfants de Brien, mieux logés, guériraient. Il offrit donc à cette

famille une chaumière dans la vallée de Grâce, à la lisière de son pourpris.

Félicité ! A cette nouvelle, Joséphine trépigna et entraîna sa fille et ses fils dans une ronde.

La chaumière de Grâce ! Bonté du ciel ! Presque une maison de riches! Et pas de fermage à payer !

A la pensée de cette économie, l'heureuse Joséphine courut acheter une chopine d'eau ardente et voulut généreusement en abreuver ses enfants.

— Oh ! maman ! maman ! — s'exclamaient-ils, — c'est du chaud !

Ils tiraient leurs langues brûlantes et s'amusaient à les laisser le plus longtemps possible hors de leurs lèvres.

Seul, Mathurin, avait gardé son sang-froid. Les propriétaires d'habitude n'offrent rien pour rien. Que cachait cette apparence de bienfait?

Pourtant, quelle douce chaumière que celle de Grâce ! Orientée vers le couchant, sa façade recevait l'embrassement d'un soleil qui donne son baiser d'amour aussi passionnément aux masures qu'aux palais.

Accroupie contre son seuil, Joséphine offrait son petit gros corps aux derniers rayons. Ses enfants, près d'elle, immobiles et muets, fermaient leurs paupières. Heureuse quiétude ! Par la cheminée de la chaumière, une fumée bleue s'épanouissait comme une large fleur. La soupe cuisait. Paradis terrestre !

Planté devant la prairie où pâturait le troupeau du château, Mathurin pensait-il? Rêvait-il? Dormait-il?

A droite et à gauche les champs s'étalaient ; du pain et encore du pain blondissait à perte de vue.

Là-bas, le ballon de feu du soleil, avant de sombrer derrière la colline, envoyait comme un adieu la décharge magnifique de ses rayons orangés.

Se retournant, Brien appelait :

— Et la soupe, Joséphine?

La paysanne se jetait dans la chaumière et une fumée plus dense se balançait sur la cheminée. Brien se rapprochait, il avait faim. Les garçons et la fille se dressaient, ils avaient faim. Devant le foyer, leur mère soufflait le feu de ses joues qui

se gonflaient et s'aplatissaient comme des soufflets. C'était l'heure où d'un bord à l'autre des mers, les pauvres gens qui avaient peiné tout le jour s'inclinaient devant leurs écuelles.

Joséphine apporte des écuelles de terre dont le vernis extérieur imite par ses maculatures le pâté de porc ; aussi cette facétieuse paysanne affirme-t-elle que le bouillon d'herbes y prend goût de viande.

Le poulpiquet, en subissant l'action bienfaisante du pain chaud qui meuble son estomac, exprime son sentiment :

— C'est bon !

Son frère et sa sœur répètent :

— Oui, c'est bon ! Encore ! Encore !

— Ah ! coquins, — repartit leur mère, et ses yeux sourient.

Elle songe à la topette de vulnéraire qu'elle a cachée dans un trou de la muraille. Brien cesse de manger et cherche parmi les étoiles naissantes qui émergent des profondes eaux du ciel, la chose qu'il poursuit toujours. L'enfant aux écrouelles agite son bol vide.

— Encore ! Encore ! — réclame la naine qui n'a peut-être pas grandi parce qu'elle n'a point assez mangé de soupe.

— Il n'y en a plus, — répond leur mère, et elle essuie sa cuiller à sa robe, par propreté.

— J'en veux, — s'obstine la fillette, et les garçons se fâchent.

— Tant pis ! Contentez-vous, — prononce leur mère avec belle humeur, car elle pense que, lorsqu'ils seront bientôt endormis, elle ira prendre son flacon de joie.

Brien tend son écuelle à ses enfants. Ceux-ci comme des poulets à qui l'on jette une nouvelle provende, dévorent avec de rapides hochements de tête.

Pendant ce temps, Joséphine lave son écuelle, le front baissé mais les paupières remontées d'angle vers ses petits ; elle est pressée de les voir s'endormir. Ils continuent d'ouvrir et de fermer leurs bouches par un reste de faim, et aussi parce qu'ils prennent un certain plaisir à ce jeu.

Bras croisés sur les genoux, Brien aperçoit au loin le château violet de la Huandière. Ses carreaux orangés par les lampes allumées semblaient un espalier de grandes capucines. Par une baie ouverte, le chant mélancolique d'un piano et d'un

violon s'évaporaient, pauvres sons grêles de l'art dans la gigantesque barbarie de la campagne armoricaine.

Aux sons de cette musique, Joséphine esquissa un entrechat grotesque et ses enfants l'imitèrent.

A leur sabbat dérisoire Brien lança son écuelle sur le sol où elle éclata :

— Malheur de malheur, — hurla-t-il !

A sa clameur sa femme et ses enfants effrayés se jetèrent contre les murs comme s'ils voulaient y disparaître. Du pied, Mathurin haineux achevait d'écraser les débris de la poterie.

Joséphine, ses fils et sa fille, terrorisés, parce que jamais Brien ne s'était mis en colère, rétrécis sur eux-mêmes dans les coins de la chaumière attendaient la fin de cette scène.

...Déjà la fureur de Brien s'est évanouie. Il sort dans la prairie, maintenant désertée par le troupeau rentré à l'étable. Au-dessus de son front plat les mondes baignés d'infini passent.

Le poulpiquet, la naine et le cou-tors, dorment. La femme pleure. Brien cherche.

***

Les champs de froment et de seigle qu'on apercevait des tours de la Huandière ont été fauchés. En corps de toile bise, la chemise ouverte sur sa poitrine colorée comme une brique, Mathurin scia à l'antique mode, le faucillon en croissant de lune au poing, ce primitif outil étant réputé fournir un meilleur travail que la faucheuse mécanique.

A quatre heures, chaque matin, Joséphine et son homme venaient se mettre à la disposition de leur châtelain et ne quittaient leur besogne qu'à l'ombre.

Le zèle de Mathurin paraît naturel à M. de la Huandière. Lorsque ce châtelain parle de son journalier à ses amis, il le juge en ces termes :

— Consciencieux, Brien. Bonne machine, un peu lente peut-être?

Et il est certain que Mathurin, comme les gallots, mangeant peu produit peu ; mais à l'image des bidets de lande il s'achemine au petit pas et sans arrêts jusqu'au terme de son voyage.

Ses liens à serrer les javelles dans sa cotte retroussée, Joséphine suit son mari sans perdre une enjambée sur la longueur d'un champ : elle prend sa brassée d'épis, l'écrase du genou, la serre et l'attache. Derrière elle les gerbes dressées sur les billons semblent des petites bonnes femmes en jupes roides, à taille fine.

A la halle aux grains de Vannes, M. de la Huandière échange la lourde récolte de son domaine contre une liasse légère de billets bleus avec lesquels ce gentilhomme entretiendra à grand'peine son château, le parc et les métairies.

Mathurin l'avait accompagné à la ville afin d'aller au déchargement des sacs. Le propriétaire, soucieux, car le cours des céréales n'est guère rémunérateur, verse à son journalier un tas de sous qui encombrait sa sacoche : au juste, douze francs, le salaire d'une semaine. Les poches chargées de bronze à crever la doublure, Mathurin se rend hardiment chez un mercier. Il y choisit des blouses pour ses gas et il paie. Oh ! Dieu ! le billon s'est réduit à une poignée après cette acquisition. Faisant sauter la monnaie dans ses mains, Mathurin demande au commerçant de lui rendre au moins quelques sous.

— Allons, un bon mouvement?

Le mercier rit en reconduisant son chaland à la porte.

— Prix fixe chez nous, impossible, mon brave.

Mécontent, Brien traverse Vannes d'un pas à enfoncer les pavés, remonte vers la campagne, s'enfonce sous des sentiers creux, salue des chapelles dédiées à saint Efflam, ermite, saint Patern, évêque et saint Herbot, thaumaturges dédaignés du calendrier romain, aperçoit enfin le château gros comme le poing et sa chaumière en tête d'épingle piquée sur la prairie.

Brien n'accélère pas sa marche à la vue de sa femme et de ses enfants. Ses sabots, à temps égaux, sonnent : pan... pan... pan... La curiosité l'emporte chez Joséphine, la naine, le poulpiquet et le cou-tors, car Mathurin rentre avec le prestige d'un homme qui revient d'une ville ; ils trottent vers lui et les garçons sautent à ses flancs.

— Que nous apportes-tu, papa?

Il déploie les blouses vernissées soutachées d'arabesques blanches.

— Oh ! oh ! — crient ses fils, — en voilà-t-il des belles affaires, notre père !

— Et moi, — demande la fille?

Il la regarde tristement.

— Et moi, — réclame Joséphine?

Il hausse les épaules.

— Tu aurais mieux fait de t'occuper de notre manger, — gronde la paysanne.

— On ne peut pas tout avoir le même jour, — répond-t-il en faisant flotter les blouses au bout de ses bras.

Les poings aux hanches, Joséphine agressive, reprend :

— Il faut d'abord se nourrir.

— Il faut aussi se couvrir ! — riposte-t-il en montrant leurs garçons vêtus de gilets ajourés par l'usure comme des filets de pêcheurs.

Les bouches de la naine, du Poulpiquet et du cou-tors descendent vers leurs mentons et ils conviennent qu'ils préféreraient manger.

— Oui ou non, — continue Brien tourné vers sa femme irritée, en lui agitant au nez les blouses, — cela représente-t-il notre paie?

— Tu es trop bête, — vocifère-t-elle. — Tiens ! voici le cas que je fais de tes guenilles.

Elle bouchonne les vêtements, les jette sur le sol et saute dessus avec ses gros sabots.

Les enfants rient.

— Ah ! garce ! — dit Mathurin toujours calme.

La journalière continue à piétiner et lui lance au visage les blouses déchirées.

Alors il s'avance doucement vers Joséphine et lui envoie son poing sur une joue.

Intéressés, la fille et ses frères se mettent à croppeton.

Au coup reçu, leur mère recule, prend l'un de ses sabots et vise au front son mari qui riposte par un soufflet. Ayant saisi son second sabot, Joséphine s'en sert comme d'un battoir et elle hurle :

— Puisque tu ne peux pas nourrir tes enfants, propre à rien, je te lessiverai. Attrape ! Attrape ! Attrape !

De sang-froid sous les taloches, Mathurin attend son ins-

tant. Enfin, ses poignes saisissent sa femme aux épaules et il la fait pivoter. Joséphine tourne d'autant mieux que la nature l'a faite ronde comme une toupie.

L'enfant aux écrouelles pleure ; la naine bêle, le poulpiquet rit d'un œil et larmoie de l'autre.

Enfin Joséphine tombe assise. Mathurin, en homme réfléchi, applique une dernière fois son poing sur le crâne de son épouse. C'est comme l'ultime éclat d'un orage et l'annonce de la réapparition du soleil.

— Ahein ! — gémit la journalière tuméfiée, et son menton rentre dans sa gorge comme un bouchon dans un goulot.

Mathurin ramasse les blouses détériorées. Après quelques secondes la tête de Joséphine sort comme une limace de sa coquille et elle pleure. Par esprit d'imitation, ses enfants gémissent. Enfin Joséphine s'éponge avec le mouchoir échancré qui lui sert de châle et Brien prononce d'une voix hésitante :

— Il me reste encore quelques sous en poche.

Il les étale dans sa paume ouverte.

— Grand brutal, tu m'as tuée, — gronde la malheureuse paysanne.

— Oh ! combien de fois ça t'est-il arrivé? — dit-il avec douceur. — Et te voici encore d'aplomb, ma bonne femme !

— Ma maman, — s'écrie la naine, et elle va se jeter sur le giron de Joséphine.

— Mon papa ! — disent les garçons, et chacun d'eux saisit Brien par une jambe de son pantalon.

Lui se rapproche de sa femme en traînant ses fils à ses chausses et d'un ton indicible, son front relevé vers le ciel rouge :

— Ah ! ma pauvre commère, est-ce de ma faute si... enfin... s'il y a du monde pauvre qui...

Jamais Mathurin ne put terminer sa phrase. D'ordinaire ses pensées restaient informulées dans leurs ténèbres.

— Donne les blouses, je les porterai au « doué » et je les laverai, — dit Joséphine honteuse.

Lorsqu'elle remarque les trous produits par les clous de ses sabots, ses larmes recommencent à couler sur ses joues bombées par leurs grosses pommettes ; aussi les pleurs, retenus, s'accumulent et tombent ensuite en petites cataractes.

— Rentrons, — propose Brien.

Il pose une de ses mains sur une bosse près de la tempe de Joséphine et murmure avec regret :

— Tout de même !

La paysanne se lève et montre de l'index, avec une certaine fierté, une plaie sur la joue de Mathurin :

— Mon sabot, — dit-elle avec un sourire.

— Le sabot de maman, — répètent les enfants ravis.

Ayant reçu quelques sous afin d'acheter du pain, le poulpiquet mérite son surnom, car il vole comme un esprit de la lande au-dessus des ajoncs.

Un peu plus tard la cheminée fume et la famille Brien mange. Avant d'aller dormir Joséphine soigne ses contusions avec des feuilles de choux enduites de graisse. Son mari continue de tourner sa cuiller de buis dans son écuelle bien qu'elle soit vide. Un chat-huant ulule dans la hêtraie, et, parfois, un piaillement strident, désespéré, annonce la mort d'un petit oiseau à cœur chaud dans les serres du rapace.

Partout ailleurs le panorama morbihannais : granit, genêtraies, paraît paisible. Il cache pourtant d'innombrables Brien sous ses futaies obscures.

***

Toute la semaine Mathurin ne parla guère. Il était bien un homme de son pays silencieux où seul le vent monte sa gamme chromatique dans les sapinières et les chênaies.

En avançant en âge, une manie aidait Brien à supporter sa solitude : il bourdonnait entre ses lèvres quelques notes d'une ridée qu'il avait dansée en sa jeunesse. Il les bourdonnait, lèvres closes, modulation de soupirs plutôt que chant. Par contre, Joséphine ne manquait jamais, quand elle apercevait un paysan ou quelque domestique, de le héler :

— Eh ! comme ça, vous voilà sorti? En route à cette heure, à ce qu'on voit? Il fait du chaud... — et d'autres mots aussi vides qui pourtant aident les villageois à se reconnaître entre eux et les différencient des bêtes qui se croisent en silence.

Depuis plusieurs jours Mathurin n'avait pas même mirlitonné sa petite chanson. Quand il s'arrêtait de sarcler l'avenue

de la Huandière, sa tête s'inclinait. Un rêve magnifique l'avait enchanté pendant des années : posséder un porc qu'il aurait engraissé avec la glandée en forêt. Il avait renoncé à trouver la somme nécessaire pour cet achat. Les porcs coûtaient bientôt plus chers que des hommes? Et sa chèvre, sa petite chèvre, Mauviette? Quand il y pensait, lui, peu sensible, le cœur lui fendait. Ah ! Mauviette la blanche !

Jadis, quand il habitait sa hutte de Ligné, établie sur un terrain communal, il envoyait sa chèvre à l'aventure croquer les ronces, le lierre et jusqu'aux écorces des arbres. Lorsque M. de la Huandière avait offert sa chaumière de Grâce à ses journaliers, il leur avait interdit d'amener Mauviette.

— Pensez-donc, Mathurin, mes bouleaux ! mes pommiers ! mes légumes ! Ces bêtes ne respectent rien.

Et les Brien durent vendre cette chèvre qui avait été la nourrice de la naine et qui donnait jusqu'à deux litres de lait ! Adieu, Mauviette.

Un boucher l'acquit pour sa peau plutôt que pour sa viande de bique et l'emmena par ses cornes, car elle résistait.

— A l'abattoir tu ne feras pas tant de manières, méchante barbiche, — lui disait-il en l'arrachant du sol, et Mauviette s'obstinait à vouloir rentrer dans l'arche de misère où elle avait connu la félicité.

Les cinq Brien, bras pendants, avaient assisté au départ de la chèvre.

— Ce malheur ne serait pas arrivé sans le monsieur de la Huandière? Beau cadeau, en vérité, sa chaumière de Grâce? Une maison qu'on ne loue pas, ce n'est point naturel ! Pourquoi donc nous offrir Grâce sans espérer nos sous? Ah ! cette malice, il veut nous tenir. Il a peur qu'on aille s'offrir aux messieurs de Péaule, d'Arzal ou de Muzillac.

Brien se souvint qu'il avait emménagé sans réelle satisfaction. Il croyait même rendre service au propriétaire en occupant sa chaumière. D'autre part, le souvenir de Mauviette l'aigrissait encore. Il regrettait presque sa sauvage cabane de la Grée. Et jamais un porc ne viendrait à Grâce, effacer l'image de la chèvre, songeait-il, puisqu'ils ne pouvaient espérer une augmentation de leur salaire.

Jamais tant de revendications ne s'étaient pressées dans la

tête de Brien. A ce moment, un cabriolet à ferrures nickelées se profila dans l'avenue ; son alezan jetait ses pieds avec une grâce prompte et l'entraînait comme en se jouant.

« Ces chevaux de maître, pensa Mathurin aigri, pas de danger qu'ils tirent jamais leur vraie charge. »

Sur le siège de velours côtelé, M. de la Huandière, ses affaires reglées à Vannes, s'en revenait soucieux.

En avait-il soldé des mémoires ! Que de charges ! Et les restaurations à entreprendre. Il les récapitulait.

Les bras de Brien serraient sa poitrine. Le gentilhomme sourit à la vue de son journalier.

Poliment, M. de la Huandière le premier, le salua de la voix :

— Bonjour, Brien ! Eh bien ! l'ouvrage marche-t-il à votre convenance?

— Nom de nom ! — cria Mathurin en levant sa pelle.

Le châtelain surpris raidit ses guides et coupa l'élan de son cheval.

— Hein ! qu'y a-t-il? Qu'est-ce?

— Rien, — fit Brien.

Et il abaissa son chapeau éteignoir jusqu'au sol poussiéreux.

— Drôle de bonhomme, — marmonnait encore M. de la Huandière en arrivant à son château. — Deviendrait-il toqué? C'est dommage.

La voiture éloignée, Mathurin se frappa plusieurs fois la poitrine :

— Je n'ai pas dit ce que j'aurais dû dire, — grondait-il.

Le deuxième son de la septième heure ayant sonné, Jean, valet de chambre du château, remarqua que Mathurin continuait à travailler et qu'il ne s'éloigna qu'au quart.

« Ce n'est pas pour être agréable au monsieur de la Huandière que je reste, pensait Brien. Ah ! dame ! non ! Mais je dois mes dix heures et j'ai perdu des minutes. Je les rendrai, comme de juste. »

Sa besogne terminée, Mathurin se reprit à haïr son châtelain.

***

Le dimanche suivant, Mathurin écouta la messe prime, agenouillé à même les dalles, sous la tribune, afin de ne point

payer le sou des chaises. Un mysticisme latent tapissait l'âme de Brien comme des lichens dorés l'auraient pu faire d'une chapelle de granit.

L'attitude de Joséphine à l'église était singulière. On l'eût dite assommée par une formidable tape tombée du ciel ; rentrée en elle-même, ses lèvres lappaient à petit bruit des prières.

A la sortie de l'office, Brien franchit le porche. Ses pieds chaussés de souliers ferrés, conservés depuis dix ans, car il ne les mettait qu'une matinée par semaine, appuyaient sur le sol comme s'ils voulaient tirer une charrette. Autour de lui la foule paysanne s'entretenait du cours des céréales. A son ordinaire, Mathurin demeurait muet. Ce dimanche, il éprouva le besoin d'ajouter son mot :

— Oui, oui ! le froment... C'est les propriétaires qui... rien qu'à cause d'eux, le pain... enfin...

— Quoi? Que veut-il dire? Explique-toi, Brien?

Il reprit d'un air qu'il voulait rusé :

— Il y a des choses qu'il vaut mieux... Suffit, vous comprenez !

Il avait cligné son bon œil ce qui le rendait tout à fait aveugle, aussi bouscula-t-il ses voisins afin de se dépêtrer d'eux.

— Ce père Mathurin n'est point si sot qu'il en a l'air, — chuchotèrent quelques cultivateurs en affectant d'avoir saisi l'allusion du fuyard.

...Brien suit d'abord la Claye, une rivière luisante comme le mercure. Apercevant la façade de la Huandière par une coulée du bois, il dresse l'index dans sa direction en signe d'avertissement, puis il s'en éloigne avec dégoût.

— Mauviette ! Mauviette ! — soliloque-t-il ! — Le propriétaire, puis le boucher ! Ah ! Ah ! naturellement.

Maintenant il se traîne à travers champs. Regarde-t-il ceci? Songe-t-il à cela? Ou bien, plutôt, ne se déplace-t-il pas seulement de pommeraie en guéret avec un instinct vaguement touché par les formes et les couleurs.

Plusieurs fois il s'arrête et il lui faut faire réflexion pour se souvenir que c'est dimanche. Sa liberté lui pèse et, malgré lui, ses bras cherchent dans l'air des outils imaginaires. Enfin, il rentre à Grâce.

Lorsqu'il revoit la chaumière de pierres bises posée en retrait de la prairie où les vaches broutent, des cris joyeux frappent ses oreilles.

Joséphine brandit une bouteille d'eau-de-vie de cidre donnée par un fermier en remerciement d'un service rendu. Elle boit, chante et gambade, légère comme un tonneau devenu ballon.

Réjouis, ses enfants cabriolent avec leur mère.

Brien n'ose d'abord rien reprocher à sa femme.

— Huop ! tra la la, — chante Joséphine dont la face couleur de grès, ressemble de plus en plus au masque débonnaire d'un pot à tabac hollandais. — Huop ! lo lo lo ! — continue-t-elle en s'accroupissant dans son vertugadin.

Gravement, Mathurin contemple le changement que l'ivresse apporte dans l'expression de son épouse ; puis, à pas comptés, il s'avance et vient la frapper, sans brutalité, par acquit de conscience, en mesure : une, deux ; une, deux. Elle veut riposter, mais elle tombe. Il la relève et recommence à taper : une, deux ; une, deux. Elle choit de son long. Il la redresse. Elle riposte. Grande bataille. Tour à tour, le poulpiquet, le cou-tors et la naine gémissent ou rient suivant les phases du combat. Enfin l'ivrognesse s'étale et ne bouge plus.

Agenouillé devant l'âtre, Brien veut allumer du feu. Ses poumons expirent l'air, sans courage, et le fagot vert, pris par fraude aux châtaigniers de la Huandière, refusant de flamber, il renonce à souffler. Assis sur la pierre du foyer il met de la cendre sur ses joues, sans s'en douter.

Dehors, c'est l'unité poignante d'un firmament de plomb où les arbres, immobiles aux branches relevées comme des bras, paraissent en extase, Sur la prairie, offerte en holocauste, Joséphine en appelle à Dieu, à la sainte Vierge et à saint Joseph !

***

Chaque samedi soir, M. de la Huandière, un gentilhomme grêle, à longues jambes de héron, guêtrées de cuir, verse leur paie hebdomadaire à ses tâcherons. Seigneur d'un petit bien, il ne saurait confier ces soins à un régisseur.

— Mathurin Brien...? — appelle-t-il en nasillant avec distinction.

Le journalier s'approche et tend son chapeau ; souvent, le châtelain le paie en gros sous qu'une paume ne saurait contenir.

— Douze francs, c'est bien votre compte?

Chaque fois, depuis dix ans, M. de la Huandière pose cette question.

« Eh ! pardieu, oui, c'est douze francs, toujours douze francs, et jamais davantage », pense Mathurin qui prend l'argent avec un petit hochement du menton.

Douze francs à dépenser en sept jours, cela ne fait guère que six sous par tête de Brien.

Les corps de Mathurin et de Joséphine auront beau piocher, fouir, porter, soulever, déplacer, arroser, leur couple ne trouvera jamais plus de quarante sous, au bout de la journée. Le monsieur de la Huandière s'en doute-t-il? Peut-être, car ce monsieur lui-même pour réparer la tour de son château, vient d'être obligé de vendre sa chênaie et gémit sur sa pauvreté qui l'empêche de doter convenablement mademoiselle Isabelle, sa fille.

« Les propriétaires sont trop heureux, réfléchit Mathurin en s'en retournant vers Grâce; mes enfants pâtissent. Les glandes du cou-tors atteignent le volume d'une pomme et le poulpiquet tousse aussi souvent qu'un serin chante. Il faudrait que ça change. »

Et comme cela ne change pas, Joséphine boit de plus en plus les liquides divers qu'on lui offre dans les fermes.

Ah ! les généreux Bretons ! tant qu'un fût repose sur chantier dans un cellier, il faut en faire pleurer la clef de buis dans tous les bols qui se présentent.

Aucune paysanne n'est plus habile que Joséphine pour se faire inviter. Au moment de la rentrée des cultivateurs pour l'une des cinq collations de la journée, comme par hasard, elle s'arrête devant les grandes ardoises qui clôturent les cours des métairies, et elle dit, suivant les circonstances :

— Voilà du chaud, aujourd'hui ! — ou bien : — beau temps pour le coin du feu !

— Entrez donc prendre une goutte, ma Joséphine?

Au contraire de sa femme, depuis quelques mois, Mathurin évite les invitations dans les fermes. Tandis que Joséphine

chevauche les nuages, l'œil de Brien examine pour la première fois en leur réalité, sa chaumière, sa miche de pain échancrée comme une lune à son dernier quartier, ses enfants sans sève comme les plantes nées dans la pierraille et sa bourse vide. Pendant qu'il travaille à la Huandière, souvent, les coudes appuyés au manche de sa pelle, Mathurin se surprend à regarder autour de lui les autres tâcherons à la merci d'une défaillance de leur corps. Il songe que si leur effort s'interrompt par maladie ou par lassitude, c'est aussitôt la faim, le gain journalier venant à manquer. Après de longues méditations, Mathurin découvre que les plus misérables des hommes devraient mourir, qu'ils ont tort de s'entêter quand leur énergie ne sert qu'à perpétuer de la souffrance.

— Oh ! Oh ! — fait Mathurin à cette conclusion ; et il respire fort.

— Qu'as-tu? — questionne sa femme occupée à balayer les feuilles près de lui dans les allées de la Huandière. — Travaille donc.

(La fin prochainement.)

CHARLES GENIAUX

LA PUISSANCE MILITAIRE

DES

ÉTATS-UNIS

Pour connaître la puissance militaire des États-Unis, il est assez simple en même temps qu'assez logique de le demander aux Américains eux-mêmes. Il est naturel de mettre en lumière les inquiétudes qu'ils ont manifestées, — et plus particulièrement au sujet de leur armée de terre ; car ils ont eu pour leur flotte une véritable sollicitude, dans la pensée que cette flotte, à elle seule, pouvait répondre à toutes les nécessités, satisfaire à toutes leurs ambitions et qu'ils étaient complètement à l'abri des incidences les plus lointaines d'un conflit militaire européen.

Les États-Unis ont surtout dépensé pour leur flotte; mais, même pour l'armée de terre, les dépenses militaires n'ont pas été sans peser sensiblement sur leur budget, et cela en partie comme conséquence de ce fait que, dans un pays où les salaires normaux sont extraordinairement élevés dans les milieux industriels, et où l'armée ne se recrute que par engagements, où le métier de soldat est un métier comme un autre, il est indispensable de se montrer fort large en

matière de salaires, c'est-à-dire de traitements et de soldes des soldats comme des officiers. Il y a déjà bien longtemps que l'on avait pu constater dans le budget sans cesse grossissant de la Confédération américaine, un accroissement particulièrement accentué des crédits militaires. Un Américain, M. James W. Garner, professeur de sciences politiques à l'Université d'Urbana, dans l'Illinois, pouvait dire assez justement que l'accroissement des dépenses publiques avait été littéralement fabuleux, surtout pour les budgets militaires. Au moment où il écrivait ces lignes, le budget de l'exercice 1909 arrivait à dépasser un milliard de dollars, c'est-à-dire beaucoup plus de 5 milliards de francs, le double de ce qu'il atteignait une quinzaine d'années auparavant; ce total comprenait les dépenses des services postaux, qui sont volontiers mises à part dans le budget ordinaire de la Confédération, sous prétexte qu'elles sont payées en très grande partie par les recettes de ce monopole. Ce chiffre d'ensemble n'est guère dépassé à l'heure actuelle ; il faut pourtant faire remarquer que, au moment où écrivait M. le professeur Garner, on se trouvait en présence d'une augmentation brusque de 6 millions de dollars (30 millions de francs) rien que pour le budget de la guerre et de 14 millions de dollars pour le budget de la marine. Sur plus d'un milliard de dollars représentant l'ensemble des dépenses, 525 millions avaient été attribués à l'armée, aux travaux de fortifications, aux écoles militaires, à la marine et aux pensions servies aux vétérans. Comme le disait notre auteur, la préparation à la guerre absorbait plus de la moitié des revenus publics annuels. Il était facile d'accuser la progression des dépenses militaires. La moyenne des crédits alloués entre 1891 et 1892 pour le budget de la guerre, s'élevait à 24 millions de dollars, 125 millions de francs; pour la période 1903-1910, la moyenne correspondante était de 83 millions, le chiffre de 1910 dépassant du reste pour son compte 101 millions de dollars. Pour ce qui était du budget de la marine, les deux moyennes calculées sur ces périodes comparatives étaient d'une part de 27 millions et demi, et de l'autre de 102 millions et demi de dollars, ce qui montre tout à la fois, la progression des dépenses militaires en général et la prédominance des dépenses navales proprement dites.

Sans doute ces chiffres étaient assez modestes par rapport à la superficie de la Confédération et au chiffre de sa population ; mais il faut songer que le budget du Département de la guerre, pour l'exercice 1916, a été évalué à 129 millions et demi de dollars, alors qu'il n'était que de 101 millions pour l'exercice 1910; de même, le budget de la marine n'atteignait pour cette dernière année que 137 millions, tandis que, pour l'exercice 1916, on se trouve en présence d'un premier chiffre de 105 millions de dollars; il faut ajouter à ce premier total plus de 19 millions pour le nouveau programme de constructions, et près de 24 pour l'exécution du programme de constructions des années antérieures, — et nous faisons abstraction des sommes énormes consacrées au paiement de pensions aux anciens soldats réguliers ou volontaires, chapitre qui est une des plaies du budget des États-Unis. Au surplus, pour bien se rendre compte de l'importance des dépenses militaires que nous venons d'indiquer, il faut les rapprocher des résultats auxquels on est arrivé, au point de vue défensif, de la valeur même de la puissance militaire que les États-Unis se sont assurée par ces dépenses.

On pourrait ajouter à ces dépenses celles qui ont été faites pour la construction du canal de Panama; le canal n'a été réellement exécuté que pour des raisons militaires, pour accroître l'efficacité de la marine de guerre, sans en multiplier outre mesure les unités : ce canal est destiné à donner passage rapide aux cuirassés des escadres de l'Est ou de l'Ouest afin qu'ils se concentrent sur l'un ou l'autre océan, suivant les nécessités militaires. L'établissement de ce canal représente à peu près 2 milliards de francs (400 millions de dollars), pour le budget américain seul; et par conséquent l'intérêt et l'amortissement de cette somme, sous déduction des recettes assez minces que vaudra la navigation commerciale, devraient logiquement venir en addition au chiffre du budget militaire de la Confédération.

*
* *

Après le triomphe assez facile des États-Unis sur l'Espagne et la prise des colonies espagnoles, la Confédération améri-

caine s'était fiévreusement consacrée au développement de sa puissance navale. On s'était rendu compte que, si la marine de guerre espagnole avait pu être écrasée, c'est qu'elle n'était pas fort redoutable. Toujours est-il qu'après 1896 le Congrès avait autorisé la construction de 13 cuirassés de 11 000 à 14 000 tonnes de déplacement, ce qui était énorme pour l'époque, de 6 croiseurs cuirassés de 12 000 tonnes; de toute une série de croiseurs protégés, de monitors : ce qui devait entraîner l'exécution d'un programme d'un milliard de francs. On avait également prévu des budgets énormes pour les différents arsenaux, qui existaient à peine; on avait poursuivi également l'exécution du programme de la défense des côtes dressé dès 1885, et fixé à 700 millions de francs. Ainsi, les États-Unis étaient arrivés à posséder 25 cuirassés, dont 18 tout à fait modernes, et 15 croiseurs cuirassés.

Il est facile de comprendre que, si la marine de guerre des États-Unis n'avait point progressé depuis cette époque, elle serait dans un état d'infériorité terriblement manifeste, en présence des énormes navires actuels. Mais les États-Unis ne devaient point s'endormir sur les premiers résultats. Ils restaient toujours la nation qui, à l'époque de la guerre de Sécession, avait improvisé une véritable flotte de fortune, notamment ces monitors qui devaient faire école. Depuis 1909 notamment, ils n'avaient point hésité à apporter des transformations profondes dans l'organisation de leur marine, en créant deux grands comités, l'un de tactique et de stratégie, l'autre de constructions neuves et de réfections ; de même, en 1912, un Conseil de la défense nationale avait été créé, qui devait assurer une coopération intime entre la marine et l'armée, notamment au point de vue de la défense des côtes. L'organisation du personnel était refondue complètement, les cadres rajeunis. Les États-Unis avaient également, et de façon fort logique, surtout pour un pays dont les côtes, avec les îles, représentent environ 32 000 kilomètres de développement, multiplié les arsenaux, les points d'appui ou de refuge nécessaires à l'entretien, à l'approvisionnement, à la réparation de la flotte, en réalisant ces installations non seulement sur l'Atlantique comme à Portsmouth, à Boston, à Brooklyn,

à Philadelphie, à Washington, à Norfolk, à Key-West, ou sur le Pacifique, à San Francisco, plus exactement à Mare Island, et à Puget Sound ; mais encore dans les « territoires extérieurs » ou dans les quasi-protectorats, comme à Cuba, dans les îles Havaï, dans les Samoa.

A la vérité, à partir de 1907 ou 1908, l'activité des chantiers américains avait diminué. Souvent au Congrès on s'était montré assez ménager des crédits ; fréquemment on n'avait accordé que la construction du cinquième ou du sixième des demandes faites par le ministre de la Marine; et en 1912, par exemple, le Congrès n'avait autorisé que la construction du seul cuirassé *Pennsylvania*, destiné, il est vrai, à déplacer plus de 31 000 tonnes, à marcher à une allure de 21 nœuds, à porter 12 canons de 356 millimètres, ce qui devait en faire un instrument de guerre formidable. Ils avaient suivi de très près le mouvement donné par la Grande-Bretagne, en construisant eux aussi des navires du type *dreadnought*, comme le *Delaware* et le *North Dakota*, ne déplaçant que 22 000 tonnes, mais longs de 157 mètres, dotés d'une machinerie de 23 000 chevaux pouvant leur faire dépasser l'allure de 21 nœuds. C'était pour affirmer encore davantage la puissance de leur marine de guerre qu'à la fin de l'année 1907, les Américains avaient expédié une escadre considérable de l'Atlantique sur le Pacifique, escadre comportant une force motrice totale de 300 000 chevaux. 12 000 hommes d'équipage, et qui devait exécuter en 110 à 115 jours 16 000 milles marins : sorte de promenade militaire fort onéreuse, mais qui montrait la mobilité des navires de guerre américains, même avant que le canal de Panama ne fût livré à l'exploitation.

Quel que fût le ralentissement relatif des constructions aux États-Unis et l'opposition que le Congrès pouvait faire à l'exécution des vastes programmes dressés par l'administration militaire, il n'en était pas moins vrai que constamment on se préoccupait, et dans le public et dans les milieux maritimes, des améliorations et transformations à apporter à la flotte de guerre pour la tenir à la hauteur des besoins. On voulait ne pas être en retard par rapport à l'Angleterre sur la puissance des pièces, pas plus que sur le cuirassement des navires. Aussi, vers la fin de l'année 1913, on trouvait en

construction, dans les divers chantiers de l'État ou dans les chantiers particuliers, une série respectable d'unités navales, à commencer par 6 cuirassés dont le déplacement devait être au minimum de 27 000 tonnes, et dont deux (notamment le *Pennsylvania*) auraient un déplacement de plus de 31 000 tonnes. Une flottille de 14 contre-torpilleurs était également sur chantier à la même époque, de même que 22 sous-marins ou submersibles.

***

Pourtant, ces temps derniers, quand les États-Unis ont senti qu'ils se trouvaient menacés de difficultés avec l'Allemagne, ils ont trouvé leur marine de guerre tout à fait insuffisante, comme ils l'avaient du reste trouvée insuffisante quand ils s'étaient attendus à un conflit avec le Japon. Leurs craintes nous semblaient du reste plus justifiées quand il s'agissait d'une guerre possible avec le Japon, qu'à l'heure présente où il s'agit d'hostilités avec l'Allemagne. La marine allemande ne semble guère redoutable pour l'instant, abritée dans des ports, des arsenaux ou des mouillages où la marine anglaise et la marine française la maintiennent de force. Les Américains étaient plus près de la vérité quand ils affirmaient, vers 1907, que rien ne pourrait empêcher le Japon de s'emparer en quelques semaines des Philippines ou des Hawaï, pas plus que de débarquer dans l'Alaska ou de venir menacer San Francisco et la côte occidentale du Pacifique.

Aussi bien, dès la fin de l'année 1913, les milieux techniques américains avaient commencé de s'inquiéter vivement en montrant que sans doute la flotte des cuirassés était composée de très bonnes unités, mais que le nombre en était insuffisant. Ils invoquaient volontiers l'exemple de la Grande-Bretagne, qui, au commencement de 1914, allait avoir 29 navires du type *dreadnought* construits ou en construction, sans parler de 5 autres en projet ; celui de l'Allemagne, qui compterait 19 de ces navires déjà construits ou en achèvement ; les États-Unis n'en auraient que 13. Ils se plaignaient de ce que le Congrès eût été fort parcimonieux. Ils

regrettaient l'absence à peu près complète, dans la flotte des États-Unis, des croiseurs de bataille, sorte de cuirassés à très grande vitesse, que l'Angleterre et l'Allemagne avaient fait construire ou étaient en train de construire en grand nombre ; ils déploraient que, dans les budgets annuels de la marine des États-Unis, on ne leur eût pas fait une belle part.

Il semble que ce fut afin de tranquilliser le public américain que l'on ménagea dans le courant de mai 1915 une sorte de revue générale de la flotte de guerre des États-Unis dans la North River, à New-York. Mais, tout en reconnaissant la masse imposante de cette flotte, en se félicitant de la présence de dreadnoughts particulièrement bien construits, les techniciens insistèrent une fois de plus sur l'absence de navires éclaireurs et de croiseurs de bataille, ces navires rapides et de grande puissance qu'ils auraient voulu voir en nombre dans la marine de guerre américaine. Tout en reconnaissant la valeur absolue de celle-ci, ils se montraient préoccupés de la comparaison qu'on en pouvait faire avec les flottes des autres grandes nations, surtout de celles qui se trouvent engagées à l'heure actuelle dans l'immense conflit européen ; ils affirmaient que la flotte américaine ne pouvait vraiment être considérée que comme une flotte de troisième classe incapable de s'engager avec quelque espoir de succès dans un conflit avec les marines des deux puissances navales principales, Grande-Bretagne et Allemagne. Ils faisaient remarquer que les États-Unis ne pouvaient mettre en ligne que 8 dreadnoughts, alors que le chiffre correspondant était pour la Grande-Bretagne de 38, et pour l'Allemagne de 20. Ils affirmaient que la flotte américaine devait être au moins égale à celle de l'Allemagne : observation qui laissait percer les inquiétudes particulières que nous avons déjà signalées. Il se trouvait donc que cette revue navale de New-York, faite pour tranquilliser les esprits, avait donné l'occasion aux spécialistes de s'inquiéter quelque peu.

***

L'inquiétude a gagné le monde officiel, à la grande satisfaction des spécialistes. On annonça en effet que le Congrès

allait avoir à se prononcer sur un projet d'additions considérables aux forces navales de la Confédération. On annonça que le *Naval Board* dressait un programme qui avait pour objet spécial de répondre à celui de certaines nations européennes, dont la politique pouvait vraisemblablement entraîner un conflit avec les États-Unis. Le programme en question devait donner à la Confédération, en 1920, une flotte de 48 cuirassés, en comprenant, du reste, dans ce chiffre des bateaux du type *pre-dreadnought* (c'est-à-dire des navires qui devaient être considérablement vieillis en 1920).

Le fait est que les derniers renseignements que l'on pouvait avoir sur les projets du secrétaire de la marine, comportaient la demande de crédits au Congrès pour la construction rapide d'au moins 4 superdreadnoughts, et probablement de 2 croiseurs de bataille correspondant aux croiseurs de bataille anglais, type *Queen-Elizabeth* ; on devait construire également un très grand nombre de contre-torpilleurs, de manière à pouvoir disposer d'au moins 4 de ces bateaux par cuirassé ; la flotte serait dotée de plus de 100 sous-marins, répartis par moitié sur la côte atlantique et sur la côte pacifique ; une partie de ces sous-marins devait être des sous-marins ou des submersibles de haute mer, ce qui manquait jusqu'à présent à la flotte américaine. On construirait à Pentacola, dans la Floride, une base aéronautique susceptible de mettre en service chaque semaine au moins trois hydroplanes.

La question du personnel n'était point oubliée. Cette question est de première importance ; tout d'abord parce que les effectifs sont vraiment maigres ; et c'est pour cela que le programme dont on parle comme devant être d'une réalisation prochaine comporterait une augmentation de 18 000 hommes dans la force des équipages. Naturellement cet accroissement du personnel inférieur nécessiterait une augmentation du nombre des officiers ; il y aurait du reste déjà longtemps que l'on se serait aperçu que ces officiers sont trop peu nombreux par rapport au nombre des navires constituant la flotte, et à plus forte raison si l'on tient compte des navires en construction ou en projet. Il ne s'agirait de rien moins que de 900 offi-

ciers nouveaux qu'il faudrait se procurer pour les cadres. Cette question de l'accroissement du personnel, notamment des équipages, est d'autant plus sérieuse, qu'elle doit entraîner une majoration énorme des dépenses. Un simple apprenti matelot est payé sur le pied de 1 fr. 50 par jour de ration et d'une solde mensuelle de 16 dollars. On lui fournit du reste une première mise d'équipement de 45 dollars. Souvent, au bout de six mois, tout au plus au bout d'un an, l'apprenti devient matelot à 19 dollars par mois de paye ; une année plus tard, cette paye s'élève à 24 dollars, avec gratification supplémentaire d'un, de deux ou de trois dollars, suivant les capacités spéciales. Dès que le matelot passe sous-officier de troisième classe, ce qui ne lui demande pas quatre années, il touche une paye de 30 dollars, ou de 35, s'il arrive à la seconde classe avant la fin du premier engagement, qui est de quatre années. En cas de rengagement, le sous-officier de première classe touche une paye de 70 dollars par mois ; et s'il devient sous-officier de classe exceptionnelle après sept ans au plus de service, sa solde annuelle est de 1 200 dollars, avec augmentation tous les cinq ans, pouvant aller jusqu'à 1 800 dollars, c'est-à-dire beaucoup plus de 9 000 francs. Le matelot devenu impropre au service peut, au bout de dix années, toucher une pension fort sortable ; après vingt ans de service, cette pension est égale à la moitié de la dernière solde ; elle atteint les trois quarts de celle-ci si le service a été de trente années. Nous verrons tout à l'heure que les frais causés par l'armée de terre sont proportionnellement aussi élevés, la rétribution, la solde des soldats de cette armée étant, elle aussi, étrangement supérieure à tout ce qu'on trouve en Europe (ce qui s'explique en partie, il est vrai, par le coût très élevé de la vie aux États-Unis).

***

Quoi qu'il en soit, il ne semble vraiment pas admissible que les États-Unis puissent craindre de longtemps une attaque de l'Allemagne ; et quelles que soient les imperfections que

peut présenter leur marine de guerre à l'heure actuelle, ce n'est point cela qui pourrait justifier matériellement la longanimité dont ils ont fait preuve dans leurs discussions avec l'empire germanique.

Il est vrai que, si la flotte américaine laissait une flotte européenne un peu redoutable atteindre les côtes de la Confédération, ce n'est pas l'organisation défensive du littoral américain, ni surtout l'organisation de son armée, ses effectifs, sa puissance, ses approvisionnements et son armement qui seraient vraisemblablement en état d'arrêter l'envahissement du territoire des États-Unis, par les troupes de débarquement. Il est bien évident que cette opération du transport de troupes de débarquement, d'une véritable armée à travers tout l'Atlantique serait particulièrement difficile à organiser, et à mener à bien. Mais il s'agit surtout ici de s'expliquer les inquiétudes des États-Unis, et on les comprend davantage, quand on songe à ce que la Confédération américaine peut mettre sur pied comme armée même de fortune, à ce qui constitue son armée nationale et normale. Et si peu vraisemblable que puisse être le péril auquel songent les Yankees, on est bien obligé de constater qu'ils ne possèderaient pas beaucoup de moyens pour s'en défendre et on est moins surpris de les entendre manifester leurs craintes.

Il faut se rappeler sur quelles bases tout à fait élémentaires sont organisées les forces de l'Union, comprenant d'une part une armée régulière du Gouvernement fédéral, de l'autre une milice des États, qu'on veut bien appeler milice organisée, désignée souvent sous le nom de Garde nationale; elle est complétée par une sorte de réserve, absolument inorganisée. Les effectifs peuvent comprendre des corps de volontaires qui se recrutent par engagements en cas de guerre, et qui viennent renforcer l'armée régulière.

Cette armée régulière, sur le pied de paix, comporte 79 000 à 80 000 hommes d'infanterie, d'artillerie, de cavalerie et de génie, sans tenir compte de 20 000 hommes constituant les états-majors et les administrations centrales, ni de 6 000 hommes de troupes coloniales indigènes. Elle se recrute par engagements volontaires renouvelables; ces engagements sont d'autant plus nécessaires que les désertions sont très

fréquentes et qu'elles ne sont pas sans coûter cher et san majorer sensiblement le prix de revient de cette armée régulière. Ce prix résulte déjà du fait que la solde du moindre soldat représente une somme relativement considérable. En dehors du vivre, du logement, de l'habillement, il touche immédiatement 13 dollars par mois, solde qui monte à 14 dollars la troisième année, à 15 la quatrième, à 16 la cinquième. La solde d'un caporal est comprise entre 15 et 18 dollars, celle d'un sergent entre 17 et 20 dollars; un premier sergent peut atteindre 25 dollars, un quartier-maître sergent jusqu'à 29 ; des indemnités supplémentaires viennent encore majorer ces rétributions. Tout naturellement la solde des officiers est à l'avenant ; un lieutenant en second touchera 1 700 dollars par an, un capitaine 2 400, un lieutenant-colonel 3 500; et comme ils ont droit, d'autre part, au logement, au chauffage, à l'éclairage ou à une indemnité correspondante, et à des indemnités supplémentaires suivant la durée du service déjà fait, un lieutenant touchera facilement 11 000 francs après cinq ans de grade. Il va de soi que, dans ces conditions, le prix de revient de l'armée régulière est gros, en dépit de la faiblesse de ses effectifs.

Pour ce qui est de la milice organisée, c'est-à-dire de la partie organisée de la Garde nationale, elle dépend, comme toute la Garde nationale, des États, et l'organisation en varie suivant l'État considéré. En fait, cette milice organisée n'est formée que d'engagés volontaires de trois ans, ces engagés ne faisant généralement qu'une période d'instruction d'une semaine par an, avec quelques exercices de tir. C'est le président de la République qui peut appeler la milice à servir, mais dans les limites des frontières de la Confédération; en principe, ces miliciens ne peuvent être maintenus sous les drapeaux plus de neuf mois. On compte sur un effectif de 120 000 hommes pour cette milice organisée; mais il est probable qu'elle ne donnerait pratiquement que 80 000 à 90 000 hommes.

Il reste la réserve, la milice non organisée : en principe tous les Américains doivent le service dans la milice de dix-huit à quarante-cinq ans ; mais on peut dire sans exagération que cette réserve n'existe que sur le papier.

En présence des énormes effectifs que la plupart des nations peuvent appeler sous les drapeaux, l'armée américaine, de quelque origine qu'elle soit, doit donc être considérée comme insuffisante; ce qui n'empêche certains documents d'annoncer gravement que la levée en masse de la Garde nationale pourrait fournir 14 millions d'hommes !

*
* *

C'est pour remédier à cette situation qu'une société qui porte le nom caractéristique de *Army League of the United States*, a commencé un mouvement en faveur de la création d'une armée régulière, d'une milice organisée importante et de réserves non moins organisées que la milice même ; ces idées ont été énoncées également par le président Wilson dans un de ses derniers messages au Congrès. Beaucoup de gens voudraient voir le gros de cette force nationale ou au au moins de cette Garde nationale constitué par de jeunes volontaires. On envisagerait la possibilité de donner à ces engagés volontaires, même ne se livrant qu'à certains exercices, une partie de la solde régulière de l'armée proprement dite ; et le Congrès est saisi depuis déjà plus de trois ans d'un projet de loi intitulé *Pay Bill*. La réforme s'impose d'autant plus que, de jour en jour, pour ainsi dire, le recrutement de la milice dans ce qu'on peut appeler sa portion active est plus difficile. Certains militaires réclament même de façon immédiate la création d'un service de recrutement spécial.

Tel journal très répandu, très influent, comme le *Scientific American*, a procédé récemment à ce que l'on pourrait appeler un « démontage » de l'organisation militaire des États-Unis, pour prouver qu'elle est absolument insuffisante, presque inexistante ; il intitulait ses études de façon caractéristique : *The United States, an undefended Treasure Land*, pour bien manifester qu'il considère que le territoire des États-Unis n'est aucunement défendu contre une invasion possible. D'autant que la mer qui l'entoure de toutes parts n'est plus une barrière à une invasion, mais fournit, au contraire, des

voies d'accès particulièrement rapides et faciles. Il considère comme très aisée la mise à terre de 200 000 hommes de troupes étrangères, auxquelles les États-Unis pourraient opposer, par une concentration qui demanderait une trentaine de jours, tout au plus 30 000 réguliers et 60 000 hommes de milice.

Ce journal, se livrant à une analyse très serrée du problème, admet bien l'existence de 30 000 hommes de troupes mobiles de l'armée régulière, mais considère que les 16 000 hommes de la défense des côtes ne présentent aucune mobilité, attachés qu'ils sont aux fortifications du littoral. Il admet bien que la milice des États-Unis représente approximativement 127 000 hommes, mais cela simplement sur le papier; 34 000 seraient seulement constitués avec leurs cadres, et 60.000 à peine pourraient être considérés comme prêts pour un service immédiat. Cela ferait donc 90 000 hommes de troupes mobiles dispersés sur l'immense surface des États-Unis. Une fois concentrés, ces 90 000 hommes se trouveraient sans artillerie entraînée, sans cavalerie formée, sans convois de munitions, non préparés du reste à agir en corps d'armée, étant toujours demeurés isolés. Les régiments d'infanterie ne présenteraient que les deux tiers des hommes nécessaires pour composer véritablement un régiment, l'effectif des compagnies ne serait que de 65 hommes, aussi bien dans l'armée régulière que dans la milice. Notre confrère estime que l'artillerie de celle-ci demanderait au moins trois mois pour rendre des services réellement militaires, car il lui manque un très grand nombre de formations. Elle n'aurait pour l'instant que 65 batteries comportant chacune quatre pièces et un approvisionnement de munitions absolument ridicule. Elle ne possède bien entendu pas de petite artillerie, point d'artillerie de siège, et l'armée régulière même ne compte ni mortiers de campagne ni obusiers, ou howitzers de 25 centimètres et au-dessus.

***

Nous tenons à citer les appréciations exactes des Américains eux-mêmes, pour que l'on ne puisse pas nous accuser ni de

voir les choses trop en noir, ni de déprécier volontairement ce qui peut exister chez nos amis des États-Unis, sous prétexte qu'il ne s'agit point d'une armée régulière ressemblant aux armées traditionnelles de l'Europe continentale. Le fait est que la revue que nous avons citée et que beaucoup d'autres spécialistes en la matière affirment que le Congrès n'a pris aucune mesure pour constituer une réserve ni à l'armée régulière ni à la milice, que tout est laissé au hasard ; ils montrent notamment quel déficit formidable il y a dans cette organisation militaire par rapport à l'armée de première ligne — armée de 500 000 hommes au moins — qu'il faudrait pour retarder une invasion du territoire américain et donner le temps de lever un minimum de 300 000 volontaires afin de compléter la défense du pays.

Les armes portatives mêmes seraient en nombre tout à fait insuffisant pour les besoins de cette première armée de 500 000 hommes. Il n'y aurait guère de troupes auxiliaires ; la cavalerie de la milice serait très mal montée ; l'insuffisance serait aussi grande dans le génie et dans le service sanitaire ; il faudrait, affirme-t-on, un an et demi pour constituer les approvisionnements de munitions nécessaires à l'artillerie et les convois mêmes de munitions. L'insuffisance des troupes préparées s'accuserait d'autant plus que, rien que pour la défense des côtes proprement dites, on estimerait qu'il serait nécessaire de posséder 19 divisions représentant à peu près 380 000 hommes, dont 275 000 sur le littoral de l'Atlantique.

Si l'on envisage le chapitre de l'artillerie et du matériel d'artillerie, en recourant toujours aux sources d'informations essentiellement *yankees*, on constate que les troupes n'ont en main à l'heure actuelle que 640 canons environ susceptibles d'être mis en service, et l'on ne dispose pour eux que du quart des munitions nécessaires ; encore serait-il utile de savoir si l'on compte le nombre des coups indispensables d'après les traditions classiques, ou d'après les nécessités nouvelles qui se sont imposées pendant la guerre actuelle. Au train dont vont les choses, il faudrait quelque huit à neuf années pour compléter le matériel d'artillerie escompté, environ 1 300 canons, et les approvisionnements de munitions

que l'on considère comme indispensables. On pense d'ailleurs que, pour résister à une invasion étrangère, il faudrait un million d'hommes environ dès le début de la guerre ; chiffre bien modeste, mais qui accuse mieux encore l'insuffisance des armes portatives auxquelles nous faisions allusion. On dit que le total de ces armes dont on peut disposer, en escomptant quelque peu celles qui sont encore en fabriction, n'atteint même pas 700 000 unités.

Ce qui montre bien encore les préoccupations qui troublent les Américains, préoccupations suscitées en partie par ce qu'ils appellent volontiers le « péril allemand », c'est le volume que M. H. P. Okie consacrait récemment à *America and the German Peril*, et où l'auteur insistait sur l'insuffisance de la défense nationale aux États-Unis, affirmant que la Confédération serait absolument prise au dépourvu si elle était attaquée par une puissance européenne de premier rang. Il déplorait l'insuffisance de l'armement et des munitions, que nous avons vu signaler par d'autres ; les cartouches pour les fusils ne se comptant que par 240 millions, tandis qu'il estimait qu'il en faudrait près de 650 millions ; pour ce qui est des munitions d'artillerie, on disposait de 580 000 coups seulement, tandis qu'il évaluait à 11 millions ou 12 millions de coups les réserves indispensables ; lui aussi déplorait l'insuffisance du matériel d'artillerie, composé du quart à peu près des pièces nécessaires.

Au surplus, et M. Okie le rappelle lui-même dans son volume, lors d'une enquête faite à la fin de l'année 1914 par le Comité naval de la Chambre des représentants des États-Unis, le général Fletcher avait affirmé qu'un ennemi un peu audacieux, par mer calme et par beau temps tout au moins, pourrait débarquer presque partout sur les côtes des États-Unis, sans rencontrer une opposition qui en vaille la peine ; cela confirmait l'observation faite par le brigadier-général E. M. Weaver, commandant l'artillerie des côtes, assurant qu'il manquait presque partout aux corps de la défense des côtes le quart des officiers et la moitié des hommes nécessaires pour assurer les services. Les appréciations du chef d'état-major général Leonard Wood, en 1913, n'avaient pas été beaucoup plus favorables ; et lui aussi réclamait immédiatement une armée

de 500 000 hommes, comme minimum pour protéger le pays contre une invasion possible.

***

Certes l'Américain peut parfaitement former un excellent soldat ; il présente même à cet égard des qualités spéciales de « débrouillage », beaucoup de résistance physique ; mais il lui manque absolument, ce qui est non moins indispensable, la formation technique, la connaissance du métier.

C'est pour cela que le mouvement que nous avons signalé grandit tous les jours, et que beaucoup d'Américains voudraient voir instaurer aux États-Unis quelque chose d'analogue à ce qui se passe en Suisse, et qui permet à nos modestes voisins d'avoir une armée nombreuse et redoutable. Mais on comprend par contre que, pour l'instant, les Américains aient quelques inquiétudes au sujet d'un conflit possible avec une nation véritablement organisée au point de vue militaire. A la vérité, pour ce qui est de l'Allemagne, ils nous semblent étrangement s'exagérer les choses ; car nous ne la voyons pas bien, dans les circonstances présentes, envoyer à travers l'Atlantique, en dépit de la flotte anglaise, un certain nombre de cuirassés ou de transports pour effectuer un bombardement du littoral américain et un débarquement sur ses côtes ; ou détourner une partie des troupes qu'elle a réparties sur ses divers fronts pour assurer ce débarquement.

Ce ne peuvent donc être uniquement ces craintes militaires qui expliquent la longue patience de la Confédération américaine en présence de l'audace germanique, bien que tout récemment le secrétaire du Département de la Guerre, M. Garrison, se soit préparé à demander au Congrès américain la création d'une armée régulière et d'une milice représentant 410 000 hommes, avec des réserves donnant un total de forces militaires d'un million d'individus.

En fait, même le programme du secrétaire d'État de la Marine de guerre des États-Unis envisage tout un programme

extrêmement vaste, qu'il annonce comme ayant été étudié de très près et comme étant le résultat de conférences poursuivies depuis déjà assez longtemps avec les gens les plus experts dans les questions de marine de guerre et avec ceux qu'il qualifie de « patriotes fréquentant d'ordinaire les sentiers civils de la vie ». On a pu faire remarquer que, pour la première fois dans un rapport de ce genre, le plan qui est soumis ou qui va être soumis au Parlement couvre non seulement les besoins de l'avenir immédiat, mais encore est fait pour s'étendre sur toute une période de cinq années. L'auteur se félicite au surplus de ce que le vote n'ait pas été acquis trop rapidement il y a quelques mois ; car à ce moment sans doute, sous l'influence des « hauts faits » des sous-marins allemands, on aurait probablement établi un programme comportant presque uniquement la construction de bateaux sous-marins. Mais M. le secrétaire Daniels montre que le pendule a encore oscillé depuis lors, et que l'on envisage maintenant comme une nécessité la construction de nombreux types de grands cuirassés du genre « dreadnought », en même temps que s'imposait le besoin de croiseurs de bataille.

Toujours est-il que le programme en question comporterait la construction de deux dreadnoughts pour chacune des années 1917, 1918, 1919, 1920 et 1921 ; deux croiseurs de bataille seraient construits pour la première de ces années, un en 1919, deux en 1920, un en 1921. Ce serait ensuite une série de contre-torpilleurs et des sous-marins dits « de flotte », représentant un ensemble de 15 unités, dont 5 seraient construites en 1917, 4 en 1918 ; en outre une série beaucoup plus considérable de bateaux sous-marins pour la défense des côtes, 25 à construire en 1917, 15 dans chacune des années suivantes. On envisage également la construction de quelques canonnières, bateaux-hôpitaux, bateaux pour le transport des munitions, navires pour le transport du pétrole, et navires-ateliers.

Le rapport du secrétaire d'État pour la Marine de guerre demande que l'on consacre une somme de 2 millions de dollars, par conséquent beaucoup plus de 10 millions de francs, à l'aviation, en 1917, et en outre 1 million de dollars durant chacune des années 1918, 1919, 1920, 1921. Si l'on fait état des réserves de munitions à constituer, le coût du programme

envisagé de la sorte pour chaque année serait d'à peu près 502 millions et demi de dollars, soit sensiblement 2 600 millions de francs. Si ce programme vraiment énorme est exécuté, en 1921 la flotte de guerre des États-Unis serait composée de 27 cuirassés de première ligne, de 6 croiseurs de bataille, de 25 cuirassés de seconde ligne moins importants, de 10 croiseurs cuirassés, d'une série d'éclaireurs, de 108 contre-torpilleurs, de 18 bateaux sous-marins de haute mer et de flotte, de 157 sous-marins pour la défense des côtes, de 20 canonnières, etc., etc. Nous n'insistons point, parce qu'il ne s'agit pas pour nous d'étudier ce qu'est la flotte des États-Unis et ce qu'elle sera demain, mais de montrer les préoccupations qu'elle suscite et les efforts que l'on fait pour lui donner un développement nouveau, en vue des préoccupations qui se sont fait jour.

Aussi bien, une bonne partie des journaux techniques américains, dans les projets qu'ils dressent ou qu'ils voudraient voir dresser, ont-ils expressément en vue la flotte de guerre allemande comme « l'unité de mesure », pourrait-on dire, qu'ils entendent voir appliquer à la flotte de guerre des États-Unis, les circonstances présentes les amenant à considérer que c'est uniquement contre cette flotte et cet ennemi possible qu'il faut s'armer au plus vite. D'ailleurs, même en 1903, quand il avait été établi un vaste programme de constructions navales pour protéger les intérêts du pays, on avait encore mesuré sur la puissance de la marine militaire allemande les forces navales que l'on prétendait donner à la Confédération américaine. D'autre part, au mois de juillet 1915, l'Amirauté des États-Unis a répondu à l'administration politique qui lui demandait un programme, qu'il fallait que la flotte de guerre américaine fût égale en puissance à la plus puissante des flottes du monde en 1925; mais il était évident que l'on n'avait aucunement en vue la flotte anglaise, qu'il serait au surplus impossible de rattraper : il s'agissait toujours de la flotte allemande. Les journaux techniques auxquels nous avons fait allusion reprochent actuellement à M. Daniels de n'avoir point eu la largeur de vues suffisante pour recourir immédiatement à toutes les forces productrices du pays, en matière de constructions navales, afin d'arriver à réaliser le

programme nécessaire : ils affirment que si l'on savait s'y prendre, il serait aisé d'avoir rapidement sur chantier douze nouveaux dreadnoughts au 1er janvier 1917.

Encore ces jours derniers, le *Scientific American* se préoccupait vivement de la situation : il faisait remarquer l'infériorité des forces navales des États-Unis par rapport à celles de l'Allemagne. Il rappelait que la flotte militaire allemande en service actuellement comporte 22 dreadnoughts, que les États-Unis ne pourraient en opposer que 8 actuellement, et 11 dans le courant de l'été 1916; il ajoutait que, sur les 22 dreadnoughts allemands, on en compte 5 qui sont du type croiseur de bataille, donnant une vitesse de 28 nœuds, alors que les Américains n'en possèdent qu'un seul de ce type. On prétend que la situation présente serait causée par l'hostilité du Secrétaire de la Marine aux chantiers privés, par son désir de développer les arsenaux et de confier aussi peu que possible de construction à ces chantiers privés.

Des efforts considérables se font aux États-Unis depuis des mois pour galvaniser les énergies, pour réveiller l'indifférence publique, pour agir sur les pouvoirs publics. Des sociétés spéciales se sont ou créées ou développées dans ce but, comme la *Navy League* et la *National Security League*. Pour ce qui est de la marine de guerre, il n'est point possible qu'on n'obtienne assez rapidement une amélioration très sensible ; et cela tout simplement parce que les Américains sont depuis longtemps habitués à dépenser très largement pour leur flotte de guerre, qu'il n'y a point là une innovation. Pour ce qui est de l'armée de terre, il sera beaucoup plus difficile d'arriver à un résultat. On le voit déjà par l'échec rapide et absolu auquel on est arrivé, quand on a proposé au Congrès de créer une armée de 1 400 000 hommes. Il est vrai que c'était passer de rien à tout ; tout au moins c'était mettre le Congrès et le public en présence d'un chiffre qui devait sembler fantastique à un peuple qui, jusqu'ici, s'est contenté d'une petite armée permanente de 30 000 hommes. C'est du reste parce qu'il ménageait les transitions, que le projet, tout à fait différent, d'une armée de 120 000 hommes a été accepté immédia-

tement. Sans doute, cette armée serait absolument négligeable s'il y avait une véritable guerre à poursuivre ; mais c'est un premier pas vers la création d'une armée permanente sérieuse ; il est très probable qu'avant peu on fera un nouveau pas dans la même voie : et les esprits seront alors mieux préparés à cette véritable révolution.

DANIEL BELLET

TROIS MOIS AUX DARDANELLES

A ma tante Madame Charles Lapierre.

20 mars 1915. — Départ de Rouen à 6 heures du soir. En général peu d'émotion. Nous sommes loin du délire patriotique du mois d'août 1914, lors de mon premier départ. De plus en plus se confirme le bruit que nous partons pour les Dardanelles. Voilà qui enveloppe ce voyage d'un voile de mystère qui n'est pas sans attrait.

21 mars. — Tout ce qui m'arrive est tellement prodigieux que je me demande si c'est bien vrai... Aurais-je jamais cru que je serais un jour lancé dans une aventure digne des *Mille et une Nuits*? Mes rêves d'enfance se réalisent. Je deviens un guerrier et je joue un rôle dans la nouvelle épopée. Passez au second plan, héros d'Homère ; nous prenons votre place!

. . . . . .

Ce matin nous nous sommes réveillés à Tonnerre. Nous passons par Laroche, Dijon, Mâcon, Beaune, Chalon-sur-Saône, Lyon. Tout le long du parcours, population enthousiaste comme pour la mobilisation. Notre train égayé de fleurs, de drapeaux, de chansons, jette une note gaie dans la campagne, avec ses portières chargées de capotes bleu horizon. Dans les champs, les femmes, les vieillards cessent leurs travaux et nous

acclament. On nous envoie des baisers. La France regarde passer ses enfants qui vont au loin porter le drapeau aux trois couleurs. Le train roule, roule toujours. Nous nous réveillons à Orange. Nous débarquons à Salon (Bouches-du-Rhône) à 9 heures du matin. Pluie. Temps brouillé. Quelques jolies femmes entrevues. Délicieuse soirée en prenant le café auprès d'une fontaine. Impression d'une ville d'eau en miniature.

23 mars. — Nous nous installons dans nos cantonnements... Revue par le général Bailloud. Journée assommante : détail des escouades, campements, outils, etc...

24 mars, 25 mars. — Journées fastidieuses ; nous faisons l'exercice...

26 mars. — Décidément, cette existence me rappelle le peloton des élèves-caporaux à Rouen pendant mes six premiers mois de service militaire. C'est odieux, et je souhaite vivement le départ. Le pays a un grand charme. L'air est tiède, la vie semble douce et facile, les femmes sont jolies... et nous faisons l'exercice ! Ironie suprême du temps de guerre. Au moment unique où il est possible d'éprouver des sensations formidables, d'électriser son système nerveux par la fureur des combats succédant à la terrifiante angoisse de la mort qui passe, je mène la vie absurde d'un « sous-off » dans une petite garnison de province.

30 mars. — Peu à peu cette existence monotone et grise m'enveloppe..., Je m'occupe beaucoup de la section que je suis seul à diriger. Je suis assez satisfait de la façon dont cela marche. J'ai réussi à développer l'émulation entre mes escouades.

9 mai. — Nous partons ! Nous partons ! Joie folle. Nous arrivons à Marseille vers 8 heures du matin ; nous embarquons à 4 heures sur le *Lotus*.

Les quais regorgent d'une foule qui grouille, pleure, rit, crie et chante : *Marseillaise*, Hip... Hip... Hurrah, *God save the King*, *Chant du Départ*... Lentement, majestueusement,

la masse du paquebot se déplace, et part... Déjà sur le quai la foule n'est plus qu'un tas noir et compact où l'on agite des mouchoirs et d'où, par saccades, partent des acclamations. Tous, penchés sur le bastingage, nous jetons nos derniers regards sur la terre de France. Notre-Dame de la Garde apparaît dans l'auréole d'un coucher de soleil et sa dorure n'est bientôt plus qu'une tache grise qui s'éloigne, s'efface, disparaît...

Nous sommes bien installés à bord. Petites cabines pour quatre avec couchettes et lavabos. Nuit excellente.

10 mai. — Réveil vers 6 heures, toilette, café.

Nous passons en vue des côtes de Sardaigne. Temps un peu gris et brouillé, mais calme plat.

Nous saluons au passage, un peu après Bonifacio, le mausolée élevé en mémoire de la *Sémillante*, l'infortunée frégate perdue corps et biens lors de la guerre de Crimée. Je me remémore le délicieux conte d'Alphonse Daudet, et peu à peu, les livres et romans merveilleux d'expéditions lointaines lus au collège. Eussé-je jamais cru à une destinée telle? Nous sommes en plein rêve...

Cette nuit un torpilleur nous escortait. Maintenant nous sommes seuls, mais, sans aucun doute, une surveillance active nous entoure.

Hier, avant l'embarquement, nous avons vu sur le quai des prisonniers allemands. On les fait travailler à des déchargements. Quand je pense que mon pauvre Simon est comme eux... Et il s'en fallait de si peu que je ne fusse prisonnier chez les Boches...

11 mai. — Mer houleuse. Beaucoup de malades. Pour moi, ça va.

Nous avons laissé l'île de Malte à notre droite et nous sommes maintenant en pleine mer. Aucune côte en vue.

12 mai. — Mer de plus en plus mauvaise. Presque tous sont malades. Je vais bien. Très gros temps, hublots fermés.

13 mai. — Nous côtoyons l'île de Crète. Nous marchons maintenant Est-Nord-Est. Beau temps. Mer calme. Température tiède, presque chaude.

14 mai. — Nous sommes en vue de la presqu'île de Gallipoli. Nous entendons les premiers coups de canon à 2 h. 22. Nous mouillons au cap Hellès, face au fort de Koum-Kaleh. La côte turque est bombardée par nos cuirassés. Nous débarquons sans encombre à Sedd-el-Bahr à 4 heures de l'après-midi — 16 heures, pour parler militairement.

15 mai. — Après une nuit passée à la belle étoile, réveil à la fusillade et à la canonnade, dans le lointain il est vrai.

Déjeuner exquis : boîte de singe, eau, café, cigarettes, soleil, bombardement. Nous sommes à quatre kilomètres des tranchées de combat.

Tir de nos croiseurs. Nous recevons pas mal d'obus ennemis; aucun effet : tout porte à côté. Des aéroplanes sillonnent les cieux sans arrêt. Autour de nous grouillent Sénégalais, zouaves, Anglais, Hindous. Coup d'œil magique. Je me suis promené dans le village de Sedd-el-Bahr complètement démoli par notre artillerie de marine. Spectacle pittoresque entre tous. Cimetières turcs aux tombes brisées portant encore leurs épitaphes. Rien que des ruines... Une babouche restée au coin d'une cheminée.

16 mai. — Nous creusons nos tranchées de repos qui constituent le camp. Nous sommes plus près de la ligne de feu. Des balles perdues arrivent. Plusieurs tués et blessés. C'est dimanche aujourd'hui ; on ne s'en aperçoit guère.

17 mai. — Le soir, nous allons en tranchée de troisième ligne. Nous y sommes admirablement bien et nous passerons, je l'espère, une nuit agréable. A notre gauche, un coucher de soleil qui me révèle toute la splendeur de l'Orient. Puis le croissant de la lune, fin et brillant, nous éclaire. Les balles rasent en sifflant la crête de notre parapet. Les obus amis et ennemis se croisent au-dessus de nos têtes.

18 mai. — Réveillé vers 5 heures. La nuit a été fraîche. Malgré la canonnade j'ai bien dormi. Nous devons rester trois jours ici, paraît-il. Si les obus ne s'en mêlent pas, nous serons assez tranquilles... Mais voilà déjà un fusant qui nous rase d'assez près. Nous avons tendu nos toiles de tente sur les bords de la tranchée, car le soleil commence à chauffer. Nous fumons des cigarettes en devisant gaiement avec le lieutenant L... Nos avions survolent les positions et attirent les shrapnells. Coin d'horizon splendide. Mer brillante, collines estompées d'une buée légère et bleuâtre. Nous avons renoncé à approfondir notre tranchée : les pointes de nos pelles-bêches rencontrent des cadavres.

2 heures de l'après-midi. — Nous partons aux tranchées réserves de première ligne. Nous sommes à 200 mètres de l'ennemi... J'aperçois les premiers cadavres turcs. Nous donnerons sans doute ce soir. Le village de Crithia est en flammes. Habituellement les nuits sont fraîches; il est probable que celle-ci sera chaude.

6 h. 20 du soir. — Nous passons tout à fait en première ligne pour l'attaque qui doit avoir lieu ce soir.

Thème de la manœuvre : enlever la tranchée turque placée à droite de celle occupée par notre section. A notre gauche, nous avons les Anglais, à droite de l'infanterie coloniale, notre compagnie forme le centre. La tranchée ennemie est bombardée depuis le matin par notre 75. A la tombée de la nuit les Sénégalais chargeront à la baïonnette. Nous sommes là pour les soutenir en cas d'échec ou de contre-attaque.

J'ai trouvé un couperet de Sénégalais, arme terrible, lame longue de 0 m. 40 et large de 0 m. 10. Je le passe à mon ceinturon. Nous sommes aux créneaux ; la nuit tombe, les balles sifflent à la crête du parapet ; et il faut marcher constamment courbé.

L'ordre arrive de placer des guetteurs, car les Turcs s'approchent en rampant à la faveur de l'obscurité. Je m'embusque à un créneau et j'examine le terrain. Il y a là une forme noire étendue. S'avance-t-elle insensiblement ? Je ne sais.

En tout cas interdiction absolue de tirer. Cette nuit tout

doit se faire à la baïonnette. La fusillade crépite. Les Turcs auraient-ils eu vent de nos intentions?

Quelle fusillade! C'est un claquement ininterrompu. Tous nous mettons baïonnette au canon. Les Sénégalais arrivent. Un à un ils s'enfilent dans un boyau. Les voilà en terrain découvert. Ils partent en hurlant ; mais une fusillade nourrie les accueille et les fauche. Les fusées, comme des feux de Bengale, jettent leurs lueurs blafardes et dansantes. Je vois des silhouettes noires qui s'agitent, courent, se poursuivent... A travers le crépitement des balles, ce sont des hurlements de douleur, de terreur, d'agonie, de rage... Maintenant des cris aigus... On croirait à un égorgement de femmes... Les noirs se replient en désordre. Plusieurs d'entre eux regagnent la tranchée.

Le coup est manqué. La surprise n'a pas réussi ; l'ennemi se tenait sur ses gardes. Il faut maintenant enlever la tranchée de vive force. La charge va recommencer. De nouveau les noirs partent en hurlant... Mais leur assaut manque de cohésion et d'entrain; la seconde charge échoue : une troisième est décidée.

De grands cris..., de la fusillade..., puis soudain plus rien ; quelques coups de feu isolés... un hurlement dans la nuit... Que se passe-t-il?

Victoire! Les Sénégalais occupent la tranchée ennemie. Mon capitaine m'envoie continuellement chercher des ordres en arrière. Je fais dix voyages au milieu des balles qui me frôlent. Ne m'atteindront-elles pas? Sera-ce pour cette nuit? pour dans une seconde? La mort passe. L'odeur des cadavres est atroce... Notre tranchée est obstruée de Sénégalais blessés qui viennent chercher un abri. Il faut pourtant que je passe et que je me fraye un passage à travers tous ces corps dont les uns tremblent de peur et les autres des frissons de l'agonie. Je marche à quatre pattes, dans un amas de chairs informes et de débris humains.

Enfin, le jour commence à poindre ; on peut se rendre compte de la situation. Nous avons gagné 100 mètres de terrain et la tranchée enlevée cette nuit sera définitivement conservée.

19 mai, 6 heures du matin. — Peu à peu la fusillade se calme. Nous repassons en seconde ligne. La chaleur est accablante et l'odeur de putréfaction vous prend à la gorge. Des morts gisent partout. Nous mangeons, mais tout a pour moi un goût de cadavre. Vision d'horreur! Cauchemar qui vous poursuit éveillé! Sur le bord d'une tranchée est tombé un Turc, une jambe levée, un bras en l'air, une main crispée tendue dans le vide... des déchets verdâtres de cervelle pendent sur son front ouvert... Çà et là apparaissent une jambe, une épaule, un bras, un bout de capote... Et toujours l'odeur de la pourriture humaine...

La journée se passe dans les boyaux où le soleil brûle, où le sable aveuglant glisse intolérable sous les paupières...

Et toujours la marche courbé en deux; sans arrêt les balles sifflent..., sifflent... Une inattention d'une seconde, un geste brusque qui font lever la tête, et c'est la mort.

6 heures du soir. — Nous passons dans les tranchées de troisième ligne. Je tombe abruti de fatigue. La fusillade recommence dès la tombée de la nuit. Nous dormons couchés pêle-mêle. Soudain, je suis réveillé ; on crie : « Baïonnette au canon! Approvisionnez! Tenez jusqu'au bout, coûte que coûte! » Sans comprendre, je répète l'ordre. Les hommes cherchent leur fusil, ne le trouvent plus, ne parviennent pas à fixer la baïonnette. On attend. La nuit se passe à veiller, à attendre... Quoi? on ne sait pas... Le jour paraît.

20 mai. — Abrité dans une niche de tranchée je cherche l'ombre et le sommeil que chassent les mouches. Soleil de plomb. Nous recevons des marmites. L'une d'elles tombe bien près de moi. J'apprends que cette nuit les coloniaux ont enlevé une nouvelle tranchée.

En allant à la corvée d'eau nous voyons dans un boyau un brancardier anglais tué par un éclat d'obus ; il est resté assis, son brancard sur l'épaule, la tête tranchée...

Nous repassons en seconde ligne vers 4 heures de l'après-midi. Notre 1re compagnie a eu une belle attitude au feu ; les hommes ont creusé une tranchée en plein jour sous le feu de l'ennemi. Plusieurs tués et blessés. Le commandant de la 1re compagnie, le capitaine H. de la S..., tué.

Je suis chargé de retourner au camp pour ravitailler la 1re et la 2e compagnies qui tiennent sous le feu depuis vingt-quatre heures. Je dois apporter 500 portions de viande, de café, d'alcool, de vin et d'eau. Je pars vers 6 heures du soir emmenant avec moi Grosjean et Marchi, deux bons petits gars qui n'ont pas froid aux yeux. Nous sommes en armes, car nous sommes infestés d'espions. On raconte même qu'un Turc, déguisé en zouave, a travaillé avec les hommes de la 1re compagnie à l'aménagement de nos tranchées. Ces espions coupent nos fils téléphoniques, s'embusquent dans le camp et abattent nos officiers. Aussi, sans discontinuer, les balles sifflent dans le camp de repos.

Donc, je quitte la tranchée. Nous avons 3 kilomètres de boyaux plus ou moins bien creusés à parcourir. Il faut marcher à quatre pattes à certains passages. Nous arrivons au camp; il fait complètement nuit. Là-haut la fusillade crépite sans arrêt. Je remets mon bon de réquisition à l'officier d'approvisionnement. Il faut faire venir le vin et l'alcool de Sedd-el-Bahr. Nous avons deux heures devant nous. Je me repose et bois un peu de café. Vers 2 heures du matin je repars avec une corvée de 90 hommes, chargés de vin, de viande, de café, d'eau, de pain et d'alcool.

Avant d'atteindre l'entrée des boyaux, nous avons à traverser un espace en terrain découvert de 150 mètres environ. De tous côtés des balles perdues font voler la poussière. Avec des hommes en armes j'aurais fait exécuter des bonds; mais, chargés comme ils le sont...

« Par un, derrière moi... Trois pas d'intervalle... » Et allez-y, à la grâce de Dieu!

Par miracle nous passons sans perte. Je saute dans le boyau ; j'enfonce dans la boue jusqu'au ventre. J'ai un mal inouï à m'en tirer. Comment vont faire les hommes avec toutes leurs marmites? Si les seaux de vin, d'eau et d'alcool arrivent pleins, ce sera bien de la veine.

Par malchance nous rencontrons un convoi de blessés sur des brancards. Impossible de passer à deux de front dans un boyau de 0 m. 80 de large. Qui cèdera le passage en montant sur le terre-plein? Les blessés ou mon convoi? Il faut que

ce soit les blessés. J'ai derrière moi 90 hommes en bonne santé : je ne peux pas les exposer pour quelques blessés. C'est la guerre! Nous continuons. Je rencontre une compagnie du ...e égarée dans les boyaux. Qu'est-ce qu'ils fichent par là? Ils cherchent leur emplacement : c'est délicieux! Même problème. Qui montera en terrain découvert pour laisser le passage libre? Nous? Non : Eux. Car nous apportons des vivres à des troupes exténuées, au feu depuis vingt-quatre heures.

Que dit-il, le capitaine? Il veut faire reposer sa compagnie. Connais pas ça, moi. A la guerre, on ne se repose pas. Nous passons et continuons notre marche en avant vers la ligne de feu. Zut ! Où suis-je? Allons, bon, je suis perdu; ce n'est pas mon boyau... Les hommes ne me suivent plus? Pourquoi? Il y a eu une trentaine d'égarés. Où sont-ils? Personne ne sait. Perdus... Nuit... Abrutis, éreintés par cette marche courbés en deux.

J'arrête tout mon monde et nous attendons le jour. Vers 4 heures du matin nous arrivons à la compagnie. Les distributions se font. Je suis bardé de boue jusqu'aux cartouchières.

21 mai. — A 5 heures nous relevons la 1re compagnie et prenons sa place en première ligne. Les tranchées turques sont à 100 mètres environ. Je suis assez bien installé.

De tous côtés gisent des cadavres. Ils demeurent dans des poses tragiques. C'est atroce à voir, cet abandon des morts; mais on ne peut tout de même pas faire tuer les vivants pour enterrer les morts. Quelle ignoble puanteur! Le soleil monte, la chaleur décompose toutes ces chairs en putréfaction. Des morts, des morts, toujours des morts.

Nous sommes assez tranquilles à l'abri des obus et, en ne faisant pas les malins, à l'abri des balles. Journée sans événement particulier.

A 5 ou 6 mètres d'un de nos créneaux est étendu un cadavre turc. A la jumelle je vois sa figure de très près. Le soleil agit sur la peau qui se plisse, s'allonge, gondole, se craquelle. La tête du mort grimace...

Vers 6 heures du soir nous sommes relevés par les zouaves. Retour au camp... Dans les boyaux une balle me passe à deux centimètres du nez. Le soir, arrosage de marmites.

22 mai. — Au moment de la soupe, fusillade terrible là-haut. Nos pièces bombardent avec rage. Rassemblement du régiment. Le bruit court que les Turcs s'enfuient, lâchent pied et n'ont plus de tranchées derrière eux. C'est la victoire, l'allégresse!

Et puis, peu à peu la vérité se répand ; nous avons simplement pris une tranchée importante qui commande le fameux ravin de Kerévès-Déré.

Nous apprenons que l'Italie a déclaré la guerre à l'Autriche et à la Turquie.

23 mai. — C'est aujourd'hui la Pentecôte. On ne s'en aperçoit guère. Je suis de garde à l'entrée des boyaux. Merveilleux paysage... Encore un coucher de soleil d'une majestueuse beauté. Les obus nous laissent en paix. Nous montons les tentes. Quelques balles sifflent. Café, pipe, béatitude...

24 mai. — Je suis toujours à la garde de police de l'entrée des boyaux. Je fais enterrer un mort qui se trouvait à proximité de mon poste. Auparavant je prends ses papiers : macabre opération. Je fais un rapport; puis je me décide à ouvrir son portefeuille. Sa mère, sa fiancée lui écrivaient. C'était un pauvre gars de Bretagne. On lui recommandait de se confesser avant d'aller au combat. Je prends sur moi de prévenir sa mère et je commets un pieux mensonge. J'écris qu'il est tombé à l'assaut en criant : « Vive la France ! » Or, en vérité, c'était un humble « cuistot » qui montait la soupe. Un obus l'a fauché bêtement, brutalement. Pouvais-je écrire cela, tout simplement, à une mère?

Cette histoire me donne à réfléchir. Après tout, la même aventure pourrait bien m'arriver. Mettons nos papiers en ordre. J'ai recommandé à mes hommes, si je tombais, de se partager l'argent qu'ils trouveraient sur moi et de faire parvenir ce carnet de notes à ma famille. Si je tombe au champ d'honneur, je dormirai paisible sous cette terre où depuis si longtemps les hommes ont commencé de combattre. Les mânes des héros d'Homère me tiendront compagnie, et avec elles je converserai des choses éternelles...

26 mai. — Nous montons aux premières lignes. Ce matin, à 10 heures, notre chef de bataillon, le commandant B... passe dans notre tranchée. Il inspecte l'horizon par un créneau..., s'écroule sans un cri : une balle au front, — mort.

Je fais passer ma colère en canardant les Turcs qui montrent leurs têtes, je serais heureux d'en abattre un... Assez amusant, ce jeu de massacre qui rappelle les foires de Neuilly. Seulement ici on a tous les avantages. On est à la fois cible et tireur.

1 heure. — Un homme de chez moi se fait tuer comme le commandant ce matin. Sales Turcs! Ils tirent bien, tout de même. Avec eux il faudrait des périscopes de rechange... et des têtes aussi...

27 mai. — Toute la nuit les Turcs ont tiraillé dans la crainte d'une attaque. Nous répondons par le mépris. Inutile en effet de brûler des cartouches. Nos guetteurs veillaient aux créneaux. Moi-même j'ai exercé une surveillance active dans mon secteur, où j'ai une mitrailleuse et trois escouades.

Il faut se méfier des Turcs qui excellent à s'approcher en rampant dans les broussailles. Admirable clair de lune. La tranchée est à moitié éclairée par les rayons pâles, et nos capotes bleues prennent des allures de fantômes. Les baïonnettes brillent.

Des formes étendues sont là, dans ce terrain vague. Sont-ce des Turcs? Ou bien sommes-nous victimes d'une hallucination? Combien sont faciles et fréquentes ces erreurs de la nuit, avec la seule clarté de la lune, la folle tension des nerfs, l'appréhension de voir soudain l'ennemi sauter dans notre tranchée. A chaque instant un jeune soldat appelle :

— Sergent... les voilà !....

— Où ça, mon bonhomme?

— Là, ce tas noir... c'est un Turc.

— Mais non, ce sont des broussailles...

Vers 3 heures du matin la lune roussit et peu à peu s'éteint dans une nuance feuille-morte. A ce moment, pour parer à une attaque tentée à la faveur de l'obscurité, partent des

deux lignes ennemies des fusées qui jettent une clarté blafarde sur le terrain blanchâtre...

De temps en temps, une balle siffle et rase le parapet avec une traînée de poussière.

Pipes. Cigarettes. Rêverie. Veille.

. . . . . .

Actuellement nous avons enlevé 5 kilomètres de la presqu'île de Gallipoli. Notre première ligne de tranchée passe aux abords du village de Krithia, à 2 kilomètres de la hauteur d'Achibaba. Nous sommes à 40 kilomètres de Gallipoli. A droite, en faisant face à l'ennemi, nous avons le détroit bordé par la côte d'Asie et ses forts. A gauche, on aperçoit au premier plan l'île d'Imbros et au second, l'île de Samothrace.

Quelque part sur la côte d'Asie, pas bien loin de nous, sont les restes de Troie. Quand je traduisais *l'Iliade* et *l'Odyssée*, qui m'eût dit qu'un jour viendrait où, semblable aux compagnons d'Ulysse, j'errerais dans ces parages en quête d'aventures et de gloire?...

. . . . . .

Nous redescendons au camp vers 3 heures. Je vais me baigner sur la plage du camp de Morto-Bay. C'est exquis, cette fraîcheur de l'eau qui ruisselle sur les membres lassés. Après de telles journées, plonger et replonger encore dans l'eau fraîche, quelle volupté!

Après le bain, je suis resté étendu sur le sable tiède et fin, complètement nu sous le soleil, tandis que la côte d'Asie nous envoie tous ses obus... Il est 6 heures du soir ; dans un océan de nuages pourpres le soleil s'enfonce lentement, laissant une traînée poussiéreuse aux mille nuances d'ocre et d'améthyste ; les vagues clapotent sur le sable. Je demeure là à rêver, caressé par le souffle léger d'un vent tiède...

28 mai. — Ce matin encore je retourne au bain. C'est un plaisir dont je ne me lasse pas.

Les obus tombent un peu partout ; mais personne n'y prête attention.

Cette vie du camp qui se continue sans se soucier de la mort qui, à chaque seconde, nous frôle, ne manque pas d'élégance.

Quantité d'hommes sont là comme moi, nus au soleil et prêts à entrer dans l'eau qui miroite sous l'éclatante lumière du jour... Les nègres montrent leur peau de bronze tendue sous leurs muscles d'acier et se jettent à l'eau en poussant des cris gutturaux ; des Français, des Anglais, des Canadiens, des Gourkas sont là, tous nus, mélangés en groupes bizarres Devant tous ces corps jeunes, fermes et sains, qui s'ébattent joyeusement sous les caresses de l'écume et du soleil, on ne peut songer sans une certaine mélancolie au nombre de ceux qui demeureront, charnier horrible, dans la poussière des tranchées.

29 mai. — L'extrême pointe de la presqu'île de Gallipoli, que nous occupons, peut être comparée à un triangle dont le sommet serait le fort de Sedd-el-Bahr. Là, au milieu des ruines calcinées du Château d'Europe, sont installés l'état-major, les services de l'intendance, du ravitaillement et l'hôpital de campagne. Ce triangle est divisé en deux parties par la vieille route turque qui conduit à Gallipoli. En faisant face à l'ennemi, c'est-à-dire en regardant vers le Nord-Est, se trouve à droite le camp français, bordé par le rivage et le détroit. A gauche de la route, les Anglais sont installés.

En dépit du terrible bombardement de notre marine, des ruines pittoresques sont demeurées debout et sur une crête se dessine, tel un décor d'opéra, un portique de marbre blanc dont les minces colonnettes se dorent le matin et s'irisent le soir.

Plus de 100 000 hommes sont entassés sur cette étroite langue de terre. Là campe un régiment de lignards, à côté sont les joyeux aux allures désinvoltes ; plus loin, les légionnaires avec leur tenue grise et leur képi à visière torturée, qui se mélangent aux coloniaux dont l'uniforme khaki se confond avec le sol jaunâtre; encore plus loin sont les Sénégalais à peau luisante qui ressemblent, avec leurs membres longs et maigres, à d'énormes sauterelles ; les Anglais aux casquettes plates et aux bras cuivrés, les Hindous à chignon d'ébène et à turban compliqué... tous vont, viennent, croassent, rient, se disputent dans un grouillement multicolore et bigarré que rend plus intense l'éclatante lumière.

Chaque régiment a creusé des tranchées de 3 mètres de profondeur et de 2 mètres de largeur. L'aspect général est celui d'une gigantesque taupinière. Dès le matin, une fumée bleue monte des cuisines et la journée commence. Bientôt le soleil chauffe. Tous alors prennent le casque. Ici, une corvée se rassemble pour aller à l'eau, une autre, un peu plus loin, part en quête de bois. Une rafale d'obus arrive en sifflant. Tout le monde se précipite dans les tranchées ; les marmites s'enfoncent dans le sol avec des nuages noirs ; les obus à shrapnells laissent dans le ciel bleu des flocons blancs... La rafale est passée. On sort de son trou et l'on retourne à ses occupations.

Çà et là, nos artilleurs ont dissimulé leurs batteries dans des fosses recouvertes de branchages.

Un peu partout sont les tombes de nos glorieux camarades : sur un tertre de terre battue, voici le képi d'un commandant, à côté est un simple soldat, plus loin, un capitaine... Et sur les modestes croix de bois, on lit à peine le nom déjà effacé et, au-dessous : « Mort pour la Patrie ».

La chaleur devient intolérable. C'est le moment de la sieste. Les heures passent lentes, lourdes et chaudes.

Peu à peu l'air brûlant se rafraîchit et on ose sortir de son abri. Le soleil commence à descendre vers la mer et à baigner de ses lueurs rougeâtres les cimes d'Imbros et de Samothrace. Le spectacle féerique de chaque soir recommence. Et, sans égard pour la majesté du lieu, de l'heure et des choses, les obus tombent, tantôt ici, tantôt là, tuant, estropiant, broyant tout sur leur passage. Puis la nuit vient à pas de velours, transformant les derniers reflets d'améthyste en un écrin sombre et mystérieux, d'où surgiront les étoiles. Et la lune montre son croissant fin et pur. Les bords de l'île noircissent; les cuirassés ne sont plus sur la mer que de gros tas noirs qui d'instant en instant vomissent des flammes fulgurantes.

Un vent frais souffle. C'est l'heure du repos; les hommes se promènent par petits groupes. Des refrains arrivent jusqu'à mes oreilles... Avec l'accent de Montmartre un gavroche parisien chante *la Valse des ombres*. Un Anglais siffle : *It is a long long way to Tipperary*... Dans le lointain, un crépitement grêle : la fusillade... Quelques balles perdues arrivent en sif-

flant au milieu de nous et font voler le sable en traînée poudreuse. Parfois, un homme touché s'abat avec un gémissement.

La nuit tombe sur le camp immense où vivent 100 000 hommes insouciants de la mort.

1er juin. — Des lettres arrivent. C'est une avalanche... C'est de la joie pour tous aujourd'hui...

2 juin. — Nous subissons un très vif bombardement. Les Turcs ont dû recevoir des munitions. Depuis ce matin leurs obus arrosent le camp et font de nombreuses victimes. Un tout jeune aspirant est frappé à quelques pas de moi par un culot d'obus dans la poitrine. Il s'abat dans une mare de sang.

J'ai assisté à ses obsèques. Étendu sur un brancart recouvert d'une toile de tente, il a été porté au cimetière de la division. Des hommes en armes rendaient les honneurs. Beaucoup d'autres suivaient. Son capitaine a prononcé sur sa tombe quelques mâles paroles. Un aumônier militaire à grande barbe noire a murmuré les mots liturgiques, et les syllabes latines rappelaient à nos hommes le village et son église... Spectacle d'une grandeur et d'une beauté antiques...

Adieu, mon jeune ami... Gloire à ton souvenir... Ceux d'entre nous qui reviendront iront dire à ta famille que tu es mort face à l'ennemi... Il m'a paru immense dans sa fosse...

3 juin. — Les obus tombent, éclatent. Serai-je encore vivant dans quelques minutes?

Mais n'y pensons pas. Nous sommes en pleine action. Nous faisons le métier des mercenaires d'Hannibal. Soyons comme eux des brutes : des muscles pour lutter et vaincre, des nerfs pour sentir... et c'est tout.

Mort glorieuse..., pourriture infecte..., atomes dispersés, tel sera notre sort, si les lois immuables qui déterminent les phénomènes veulent que notre corps se rencontre avec le fer qui tue. O Anangkè... Terrible déesse, tu nous domines de toute ta fatale puissance et je sais que les prières ne t'ont jamais fléchie...

4 juin. — Je suis désigné comme agent de liaison du régiment auprès du général Gouraud. Me voici dès 4 heures du matin au Grand Quartier Général. A l'ombre sous un marabout, j'attends. Les heures passent et le soleil monte dans le ciel pur de tout nuage. Des bruits d'attaque générale circulent. On m'appelle. Un officier d'état-major me remet un grand pli cacheté pour mon colonel. C'est la proclamation du général en chef.

Dès 11 heures notre artillerie ouvre le feu sur les positions ennemies. Effroyable tonnerre! Ce sont les crachements terribles de nos 75 ; ce sont les mugissement formidables de la marine, dont les échos vont se répercutant de collines en collines... Et ces vagues déferlantes de sons déchirants qui vibrent envahissent l'âme et l'étreignent d'une angoisse inconnue. Il semble que la terre va s'ouvrir, que le ciel va crouler. Et, sans une seconde pour souffler, les détonations folles vont se mêlant les unes aux autres en un concert chaotique. Tous les sens sont troublés et les visages soucieux. Et cependant nous ne faisons qu'assister et entendre. Je songe aux infortunés sur qui s'abat cet orage d'acier.

Nous sommes placés en réserve sur une hauteur ; le champ de bataille s'offre à nos yeux comme une vue panoramique. On voit dans le lointain le sommet d'Achi-Baba, la formidable position, qui semble s'écrouler en coupoles de poussière. De tous côtés des nuages noirs s'élèvent, obscurcissant l'air...

On voit par intervalles nos colonnes de renfort qui, l'arme à la bretelle, montent prendre leur position de combat. Les hommes ont sur leur mâle visage un air de farouche énergie et dans leurs yeux brillent des impatiences étranges : le sang va couler! Il coule déjà; et chacun sent en soi se réveiller les instincts ancestraux : le meurtre, la joie de tuer, de détruire, l'insouciance du péril.

Par le détroit, goulet trop mince, nos croiseurs s'engagent lâchant leurs bordées, pavillon flottant... Qu'il est donc beau notre drapeau, claquant au vent, s'en allant vers le combat, vers le danger!

Six heures durant, le grondement de nos canons ne se ralentit pas. L'impression est indescriptible. Ce bruit formidable qui ne cesse jamais, qui martèle sans trêve le cerveau, conduit

à l'hébétement, à la folie. Tous les sens subissent à leur plus haut degré une excitation spéciale. Les yeux sont éblouis par la lumière aveuglante, les oreilles bourdonnent comme dans un délire ; tout le système nerveux subit une secousse telle qu'il est rapidement conduit à la torpeur. On n'est plus alors qu'une machine, ballottée par les choses, qui va sans voir, sans comprendre, sans savoir, mais qui, prise dans l'immense engrenage, marche comme les autres vers le danger. De rares idées subsistent : tuer, ne pas être tué. C'est tout.

6 heures du soir. — Toute la journée nous demeurons en réserve, spectateurs de la fournaise. Maintenant le canon s'est tu et le crépitement grêle de la fusillade parvient jusqu'à nos oreilles. Le crépuscule enveloppe l'horizon de ses nuances sombres, et déjà les fusées serpentent dans le velours noir de la nuit, semant des étoiles et des larmes d'argent sur le champ de bataille où gémissent les blessés.

Plusieurs d'entre eux reviennent. Convoi lamentable d'êtres en haillons dont les traces sanglantes disent la bataille. Les nouvelles sont bonnes. Nous avons progressé sérieusement. Les Anglais auraient eu moins de chance que nous et certaines de leurs forces seraient cernées dans Krithia. Mais que croire? Mille bruits contradictoires circulent. La bataille continue. Toute la nuit la fusillade crépite dans le lointain. Les projecteurs des forts de Chanak nous envoient de minute en minute leurs nappes de lumière.

Personne ne sait rien. Attendons.

5 juin. — Pas de nouvelles. Nous sommes toujours en réserve.

Bruit : les États-Unis auraient déclaré la guerre à l'Allemagne. Autre bruit : le régiment quitterait la presqu'île de Gallipoli pour être envoyé en Syrie.

6 juin. — Le régiment monte en troisième ligne.

C'est dimanche aujourd'hui. Joli souvenir : messe de guerre. Les hommes demeurent dans les tranchées, debout et découverts. Sur le terre-plein, l'aumônier dit sa messe, insouciant des obus qui éclatent, des balles qui sifflent.

Bref sermon qui parle de la gloire des morts pour la patrie, de leur entrée triomphante au paradis, parmi les saints guerriers de la belle légende chrétienne. Les grands ancêtres nous attendent là-haut pour couronner de lauriers les morts de la grande guerre, et le petit Breton se voit au milieu de Clovis, de Charlemagne, de sainte Geneviève...

7 juin. — Mort du général G...

8 juin. — Le combat est terminé ; nous demeurons maîtres des positions enlevées à l'ennemi Notre régiment relève les troupes qui ont combattu et nous prenons leur place.

9 juin. — Nous avons passé la nuit en première ligne. Nous repassons ce matin un peu en arrière. Les Turcs étaient, il y a quarante-huit heures, où nous sommes aujourd'hui. Aussi connaissent-ils admirablement la position. Leur artillerie nous a repérés et balaye sans arrêter notre tranchée Un obus de 120 éclate au-dessus de nous. J'entends des cris, de petits cris d'enfant. Je me précipite. « Qui est blessé? — Moi », crie une voix. Sept hommes ont été atteints. Mon petit caporal est du nombre. Je le prends dans mes bras et l'emporte vers le poste de secours... Le malheureux! Son pied gauche est déchiqueté à la hauteur de la cheville. Ce n'est plus qu'un lambeau de chair où l'on distingue à travers le sang qui gicle, au milieu de bouts de cuir et de chaussettes, les doigts de pied qui pendent en un lamentable chapelet.

Je l'interroge :

— Souffres-tu?

— Non, seulement ma jambe est engourdie.

— Oui, ce n'est rien, tu as simplement reçu un petit éclat...

Le pauvre garçon saura assez tôt la vérité.

Après l'avoir laissé aux majors, je cours aussitôt vers les autres. Je n'ai pas pu ne pas reculer devant cette atrocité... Une forme est étendue dans une boue sanglante... Les jambes? il n'y en a plus; les cuisses? de la bouillie horrible... le reste du corps est intact. Je le reconnais ; c'est Dubois, l'un de mes meilleurs. Il n'a pas perdu connaissance et me dit : « Suis foutu! Tant pis! Suis tout de même content! C'est pour le pays! » Et il meurt...

Total : un tué et six blessés. Dans cette escouade il me reste trois hommes. Et il y a un mois, nous débarquions!

L'épouvantable chose que la guerre!

De nouveau le tir recommence ; à chaque obus qui passe je ne peux réprimer un frisson de terreur à l'idée d'être dans une seconde une masse sanglante et gémissante comme les malheureux de ce matin.

2 h. 30... — Le capitaine L..., le lieutenant S..., le capitaine A..., tués au même endroit. Je cause avec mon capitaine et mon lieutenant. Nous nous attendons à être écrabouillés d'une seconde à l'autre.

J'ai trouvé dans le sac d'un de nos blessés *les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Heure et endroit choisis pour apprécier, nous aussi, le calme des Charmettes et les amours de Jean-Jacques!

10 h. 30 du soir. — Nous creusons une sape. A genoux les hommes piochent. Bientôt une odeur infecte se dégage. Flûte! Nous creusions dans le corps d'un Turc enterré là. Sa tête, ou ce qu'il en reste, apparaît sur la pelle de l'homme qui piochait. Avec la blague goguenarde de ceux « qui en ont vu » l'homme me dit : « En v'la un qui s'fout de tout, à c't'heure! » Nous changeons de place et nous recommençons à creuser.

10 juin. — Nous continuons les travaux de sape. Vent, poussière, soleil,... mouches! Je suis brisé de fatigue. Depuis le 4 juin, je ne me suis pas passé une goutte d'eau sur la figure couverte de plaques de poussière humide séchée sous le soleil. Je suis tout à fait gentil comme cela...

Depuis le 8, je n'ai pas dormi une seconde et je ne tiens plus debout. Pendant le jour, les mouches, le soleil empêchent le sommeil; la nuit, on creuse ou on veille...

Dans un coin, une faveur rose! Pauvre petit ruban, que tu es triste!... As-tu été abandonné là par un blessé qui, à l'heure de l'agonie, te serra dans ses doigts crispés? Pauvre petit ruban rose, tu es triste, tout souillé de la boue des tranchées, toi qui évoques Paris et ses fanfreluches lointaines...

13 juin. — Nous sommes redescendus au camp. Nous rendons les honneurs au pauvre Dubois, enterré au cimetière de la 11e division.

Tout rouge, le soleil empourpre les sommets d'Imbros et de Samothrace... Le lieutenant dit quelques mots simples, puis : « Présentez... armes ! » Et c'est tout. C'est grand.

(La fin prochainement.)

SERGENT J. L.

LA CRISE ITALIENNE

(AOUT 1914 — MAI 1915)

Lorsque M. Antonio Salandra prit le pouvoir en mars 1914, dans des circonstances très critiques, il fut considéré comme assumant un simple *intérim*. Il devait remplacer le « dictateur » fatigué, jusqu'au jour où celui-ci jugerait opportun de retourner au Palais Braschi. On connaissait trop la formidable situation parlementaire de M. Giolitti pour mettre en doute sa victoire, lorsqu'il voudrait renverser le gouvernement de son successeur.

Mais les événements de juillet et d'août 1914 changèrent complètement la face de la politique italienne. Le ministère Salandra fut amené à prendre — immédiatement — des décisions capitales. Les problèmes d'intérêt général l'emportèrent peu à peu en importance sur les problèmes de nature parlementaire. L'homme qui avait gouverné presque sans contrôle l'Italie pendant plus de dix années se trouva brusquement relégué loin de la scène politique. Par un effort digne d'admiration, l'Italie rompit en quelques mois avec des traditions vieilles de plusieurs années. Le Parlement fut placé en face d'un fait contre lequel il ne put rien : l'affirmation de la volonté populaire.

Cet effort est un des faits les plus importants du conflit européen. En définir les causes et les caractères, c'est préciser

en même temps certains aspects de l'invasion économique et politique de l'Allemagne en Europe ; c'est démontrer le péril qui menaçait l'Italie et les pays latins, et le mérite qu'a eu le peuple italien de le découvrir et de l'enrayer.

***

La proclamation de la neutralité italienne n'a étonné aucun de ceux qui, des deux côtés des Alpes, avaient confiance dans la « voix du sang » : une grande partie du peuple italien considérait comme sacrilège une guerre contre la France. Cependant les liens qui unissaient l'Italie à l'Allemagne étaient si intimes qu'il a fallu une conception très nette des intérêts de l'Italie et de l'Europe, pour que fût porté, dès le début d'août 1914, ce premier coup au traité de la Triple-Alliance. Certains esprits simplistes, prenant comme point de départ un pareil désaveu de la politique germanique, s'étonnèrent alors que l'Italie ne fût pas entrée dans le conflit en même temps que les puissances attaquées par l'Allemagne. Mais rien n'y obligeait l'Italie; et sa situation intérieure ne le permettait pas. Sans compter le malaise économique et financier dû aux troubles de juin, aux lourdes dépenses faites en Tripolitaine et Cyrénaïque, il fallait songer à l'état de l'opinion publique : en haut lieu, où la majorité des milieux dirigeants était de tendances ouvertement germanophiles ; dans les classes moyennes et populaires, où les deux partis les plus agissants, le catholique et le socialiste « officiel », prêchaient l'abstention complète et inconditionnée.

L'aristocratie de Rome, de Florence, de Naples et des autres grandes villes de la péninsule, avait, pour être favorable aux empires centraux, les mêmes raisons que toutes les aristocraties d'Europe. Dès le début de la crise, beaucoup de conservateurs, considérant qu'il s'agissait d'une grande lutte entre les principes démocratiques et les principes autocratiques, ne pouvaient manquer de souhaiter le succès de la nation qui donnait le spectacle d'une discipline de fer et d'une organisation impeccable [1]. Depuis plusieurs années, les milieux cultivés

1. Ils y ajoutaient le souci du maintien intégral des institutions monarchiques. Le sénateur Barzellotti, dans un discours prononcé au Sénat le 14 décem-

avaient subi l'attraction de la culture germanique. Les étudiants de la péninsule allaient plus volontiers à Berlin qu'à Paris ; ils estimaient que les universités allemandes leur fournissaient le maximum de science et de confort moderne. La patience minutieuse avec laquelle les savants allemands étudiaient toutes les manifestations de la vie intellectuelle et artistique du passé romain, toscan ou vénitien flattait les Italiens au point que l'érudition allemande était jugée supérieure à l'érudition italienne. Un savant comme M. Benedetto Croce, dont l'influence a été très grande sur la formation intellectuelle de la jeunesse cultivée, unissait en lui ce culte de la civilisation germanique et cette fidélité aux principes conservateurs qui sont les bases de la germanophilie dans certaines classes dirigeantes [1].

A côté de ces liens intellectuels, il y en avait d'autres, beaucoup plus forts, beaucoup plus étroits. L'emprise germanique s'exerçait en Italie sous toutes les formes. Les Allemands aimaient acheter non seulement des magasins de commerce, des usines, mais des villas situées au milieu des plus charmants sites d'Italie. Capri et Taormine étaient des lieux de repos à l'usage presque exclusif des capitalistes et touristes allemands. Les ouvriers, les commis voyageurs berlinois avaient envahi

bre 1914, faisait remarquer que les plus violents partisans de l'intervention étaient justement les « *ennemis déclarés des institutions monarchiques* ». (*La politica italiana e la questione della neutralità o dell' intervento*, p. 12.)

1. M. Benedetto Croce, qui signa un des premiers la fameuse protestation de M. Delbrück, directeur de l'Institut archéologique allemand de Rome, et fut un des principaux représentants de la thèse neutraliste, s'efforça d'expliquer et de communiquer à ses concitoyens son admiration pour l'Allemagne. Son état d'esprit est des plus curieux. « Chaque fois, a-t-il déclaré en décembre 1914, que je voyais des étudiants italiens se rendre en Allemagne, je leur conseillais de profiter de leurs bourses d'études pour voyager en long et en large à travers l'Allemagne, pour connaître cette magnifique terre et cette grande civilisation. » Il parle de la profonde admiration qu'il nourrit pour sa « vertu politique et éthique ». — « Même ceux qui l'abhorrent ou déclarent l'abhorrer l'admirent; parce que dans cette haine il y a en somme de l'envie, de la jalousie, de la suggestion et en même temps du respect et de l'admiration. » M. Croce respecte l'esprit d'organisation jusque chez les collectivistes allemands, et il espère d'eux une régénération économique et morale : « Je ne juge pas, dit-il, l'acte accompli par les socialistes allemands, de la même façon que leurs collègues d'Italie ; je crois que les socialistes allemands, qui se sont sentis une seule et même chose avec l'État germanique et sa discipline de fer, seront les vrais promoteurs de l'avenir de leur classe. » (*Italia Nostra*, 22 décembre 1914.)

toute la partie septentrionale de la péninsule ; six mois après la déclaration de la guerre européenne, une statistique officielle faisait connaître la présence de plus de 80 000 Allemands en Italie ; il y en avait 40 000 dans la seule Lombardo-Vénétie [1]. Toute la vallée du Pô faisait un intense commerce avec l'Allemagne, tant par le Brenner que par le Gothard. La bourgeoisie lombarde avait la reconnaissance des bénéfices passés et présents. La grosse finance italienne connaissait la part de l'Allemagne dans le développement économique de l'Italie. Les polémiques qui ont eu lieu depuis quinze mois dans toute la presse au sujet de la *Banca Commerciale* ont en effet permis d'établir que cette institution de crédit devait beaucoup à celles de l'empire germanique. Fondée en 1894, au capital de 5 millions, avec des contributions allemandes, autrichiennes, suisses et italiennes, elle atteignit en vingt ans le capital social de 150 millions. Les Allemands eurent l'habileté de favoriser, à son origine — au moment où les valeurs italiennes n'étaient pas cotées à la Bourse de Paris, — le développement financier de la péninsule, et, en gens pratiques et avides, ils réclamèrent des bénéfices immédiats. Ils firent peupler le conseil d'administration de la *Commerciale* de capitalistes ou d'hommes politiques en qui ils avaient mis toute leur confiance. Ils exercèrent par là un contrôle sur toutes les industries qui dépendaient de la grande banque, les hauts fourneaux et aciéries de Terni, la fabrique de canons Vickers, de la Spezzia, les établissements métallurgiques de Savone et de l'île d'Elbe [2]. Il se constitua un formidable trust qui parvint à mettre la main sur les principales entreprises industrielles. Ce fut une espèce de monopolisation du développe-

1. La même statistique ne comptait que 3 000 Anglais et 4 000 Français.

2. La *Banca Commerciale* a été l'objet de critiques violentes de la part de l'*Idea Nazionale*. Elle a été surtout défendue par la *Tribuna*, qui a publié les lettres de protestation de M. Jœl, ancien administrateur délégué, d'origine allemande. Le « dossier d'accusation » a été réuni par M. Giovanni Preziosi, dans deux volumes qu'il faut consulter avec précautions : *la Germania alla conquista dell'Italia* et *la Banca Commerciale e la penetrazione tedesca in Francia e in Inghilterra* (Libreria della Voce. Florence, 1915.)

Une des preuves les plus évidentes de la puissance de cet organisme financier, c'est que sur les trois négociateurs italiens de la paix d'Ouchy, deux, MM. Bertolini et Volpi, étaient tout dévoués à la *Commerciale*.

ment économique de l'Italie, où l'expansion germanique trouva son meilleur compte.

Ayant à sa disposition plusieurs quotidiens, sûre de l'appui d'hommes politiques très influents, la *Banca Commerciale*, soumise à l'influence allemande, fut, après la déclaration de guerre européenne, un des principaux instruments de l'action neutraliste. A l'abri de toutes ces puissances du monde intellectuel ou du monde capitaliste et industriel, l'Allemagne put, sans dangers, et avec espoir de succès, faire la propagande qu'elle jugeait nécessaire. Tous les moyens dont elle ne cesse d'user dans les pays neutres, indistinctement, sans se soucier de les adapter au caractère de chaque peuple, furent utilisés en Italie : achat, création de journaux, fausses nouvelles, télégrammes tendancieux, qu'on disait venus des capitales européennes : pendant dix mois, on fit une campagne violente et multiforme pour démontrer la suprématie militaire de l'Allemagne et l'inutilité de tous les efforts des alliés.

En même temps, l'appui des catholiques et des socialistes « officiels » assurait le succès des menées germaniques dans les centres paysans et ouvriers. La manière dont s'étaient faites les dernières élections législatives, en 1913, avait donné aux catholiques une influence, ne se mesurant pas seulement au chiffre des membres du petit contingent, qui représente officiellement, à Montecitorio, les doctrines du Vatican. Le fameux « pacte Gentiloni », véritable traité d'alliance catholico-libéral, qui assura l'élection de plus de deux cents députés constitutionnels modérés, obligea ceux-ci à tenir compte des désirs du parti catholique... Or, la France était toujours, aux yeux de celui-ci, le pays de l'anticléricalisme ; il était naturel de lui préférer l'Autriche, respectueuse, toujours, des volontés du souverain pontife.

D'ailleurs, les tendances du nouveau pape, Benoît XV, plus diplomate que théologien, soucieux de redonner vie aux traditions des papes du moyen âge, omnipotents auprès des rois d'Europe, faisaient naître, dans les milieux catholiques, un rêve séduisant : le chef de la chrétienté intervenant comme médiateur entre les nations belligérantes, et se désignant par là même comme le président du futur congrès de la paix. Les catholiques italiens, persuadés que leur guide avait intérêt à

ne prendre parti ni pour les uns ni pour les autres, adoptèrent une attitude conforme à la sienne et prêchèrent l'abstention[1]. Ajouterons-nous que cette conception de la neutralité n'allait pas sans de continuelles attaques contre les alliés, et en particulier contre la « très avide et très cynique » Angleterre? Le *Corriere d'Italia*, la *Perseveranza*, surtout la fougueuse *Unità Cattolica* ont accueilli pendant longtemps et accueillent encore sournoisement des nouvelles tendancieuses, favorables aux empires centraux[2].

L'organe officiel du Vatican, l'*Osservatore Romano*, eut, pendant les premiers mois de la neutralité, plus de réserve. On nota même, vers le début de 1915, une certaine tendance à séparer les intérêts du Vatican de ceux des catholiques italiens; le Vatican, centre de la chrétienté, était tenu à ne pas se départir de son équanimité ; mais les catholiques de la péninsule ne devaient pas oublier qu'ils étaient Italiens avant tout, et que le problème national s'imposait à eux avec la même force qu'à tous leurs concitoyens. Le 5 janvier 1915, le comte Della Torre, président de l'Union populaire, la plus importante des associations catholiques, défendit cette thèse : « L'unité internationale de l'Église, disait-il, n'admet ni divisions, ni luttes, tandis que la neutralité des fils d'une patrie ne peut être conditionnée que par l'inviolabilité des droits, des aspirations et des intérêts qui constituent non seulement le patrimoine matériel de la nation, mais la vie de sa vie, l'espérance en son avenir... » Paroles qui eurent, à leur époque, un certain retentissement, et firent apparaître comme moins intransigeant le neutralisme des catholiques. L'impression subsista cependant, que la grande majorité des prêtres et des hauts prélats de l'Église prêchait dans les villes et à travers les campagnes l'inaction et la paix à tout prix. Le doute ne fut plus possible sur la conviction réelle du parti catholique

1. Il faut noter cependant que depuis le début de la guerre européenne, le groupe, peu nombreux d'ailleurs, des démocrates-chrétiens (*democristiani*), qui a pour organe *l'Azione* de Cesena, s'est montré favorable à l'intervention contre les Austro-Allemands.

2. Un périodique illustré catholique, *Il Mulo*, imprime à Bologne, publiait, avant la guerre, les plus violentes caricatures contre l'Angleterre. Presque chaque semaine John Bull y était grossièrement représenté, se nourrissant du sang des belligérants, amis et ennemis.

presque tout entier, lorsqu'on vit l'*Osservatore Romano* exprimer officiellement, à la veille de la déclaration de guerre, la pensée pontificale, et se prononcer pour la neutralité. « Les concessions de l'Autriche, déclarait-il, sont si importantes qu'elles satisfont dans une large mesure les aspirations de l'Italie... Et pour quelle raison l'Italie devrait-elle s'exposer au hasard d'une guerre périlleuse?... Au cas où cette guerre se ferait, on pourrait se demander si ce n'est pas sous l'influence d'un pouvoir occulte, qui exerce, sinistrement, sur la destinée de l'Italie, une action malfaisante [1]... » Fatalement, la hantise de la puissance maçonnique amenait les chefs du parti catholique à se dire, malgré les passagères déclarations du comte Della Torre, adversaires d'une guerre qui pouvait profiter au développement d'une secte abhorrée.

Cette propagande, s'exerçant surtout dans les campagnes [2], avait pour corollaire la propagande faite dans les villes par le parti socialiste « officiel ». La froide réception qui fut réservée au délégué allemand Sudekum en septembre, à Rome, prouva, en son temps, une certaine sympathie pour la Triple-Entente. Mais, plus tard, ne voulant pas se départir de l'orthodoxie théorique, par respect pour l'esprit de l'*Internationale* le parti socialiste italien évita de se prononcer sur les responsabilités du conflit actuel. « *Per la Pace e per l'Internazionale* », fut le mot d'ordre de toutes les réunions collectivistes. La diffusion de l'*Avanti*, la correspondance qu'il y avait entre son attitude intransigeante et les secrètes aspirations des milieux populaires, contribuèrent à affermir les convictions neutralistes, à habituer les ouvriers des villes à l'idée de l'inaction. Il lui était facile d'évoquer, à son profit, l'opposition tenace qu'il avait faite à l'expédition de Libye, et de renouveler une opposition du même genre, après l'expérience de Tripolitaine, qu'il estimait malheureuse. Dans la situation économique et financière où se trouvait l'Italie au sortir de sa dernière expédi-

1. *Osservatore Romano*, 9 mai 1915.

2. « Les campagnes, c'est-à-dire les quatre cinquièmes de l'Italie, sont presque unanimes contre la guerre. Et il n'est peut-être pas inutile de rappeler que ce sont les campagnes qui doivent donner les quatre cinquièmes des soldats et des moyens nécessaires à la conduite de la guerre. » Victor — pseudonyme de M. Maggiorino Ferraris —, *Nuova Antologia*, 16 mars 1915.)

tion coloniale, il n'était pas possible de faire des concessions à la politique *guerrafondaia*. Il valait beaucoup mieux se réserver le rôle séduisant de médiateur entre les nations belligérantes. Le 22 septembre 1914, c'est-à-dire, très peu de temps après la visite de Sudekum à Rome, un manifeste paru dans l'*Avanti*, signé par la direction du parti, invitait les prolétaires « à maintenir et à accentuer leur opposition irréductible à la guerre [1] ».

Les arguments économiques, qui étaient la plus solide base du neutralisme des socialistes officiels, étaient invoqués avec autant de force dans certains cercles « intellectuels ». « L'Italie, disait M. Maggiorino Ferraris, est un pays relativement jeune, qui s'est formé par la fusion de plusieurs États pauvres et ignorants. C'est un pays de modestes richesses naturelles et d'une grande densité de population. Aussi avons-nous très peu de gens riches, de gens aisés, beaucoup de pauvres et d'illettrés. Les conditions des classes populaires, des travailleurs des champs et des villes sont souvent peu satisfaisantes ou douloureuses. » Les préoccupations de M. M. Ferraris étaient les mêmes que celles de MM. Turati et Treves. L'Italie ne pourrait pas résister matériellement à cette épreuve terrible que serait la participation à une guerre européenne se prolongeant indéfiniment. La perspective que l'intervention armée dût coûter plus de quatre milliards de lire et d'un demi-million d'hommes l'effrayait : augmentation écrasante d'impôts; diminution notable de la richesse nationale; renchérissement du coût de la vie, aux dépens des classes des travailleurs ; extension du chômage, réduction des salaires : tous ces désastres seraient la rançon douloureuse de la réalisation d'« aspirations fantastiques » ; c'était payer bien cher le rêve « vide de contenu » de l'Italie « grande puissance méditerranéenne et grande puissance balkanique »... Il n'y avait qu'une politique possible en de pareilles conjonctures, celle

1. Dans l'ordre du jour voté au congrès de Florence (janvier 1915), le parti socialiste officiel, sous prétexte que la guerre était née du simple conflit d'intérêts financiers, affirma de nouveau sa volonté neutraliste, et parla, en cas de mobilisation ordonnée par le gouvernement, « *de l'irrésistible explosion de l'exaspération populaire, et des graves conséquences que la misère et l'esprit de révolte provoqueraient dans l'avenir* ».

que « la fermeté et le patriotisme de Quintino Sella avaient fait adopter en 1870 : la neutralité »[1].

C'est ainsi qu'une grande partie du peuple italien concevait l'*egoismo sacro* dont M. Salandra avait proclamé la nécessité le jour où il s'était chargé de l'intérim du Ministère des Affaires étrangères, le 18 octobre 1914. Il fallait éviter tout malaise économique et financier à un pays qui ne semblait pas capable de supporter les souffrances de la guerre. Des provinces entières comme le Piémont et la Toscane étaient sensibles à ce seul argument. N'ayant pas connu les rigueurs du joug autrichien, leurs habitants ne comprenaient pas la germanophobie de la Lombardo-Vénétie, où les souvenirs d'avant 1859 n'étaient pas encore estompés. En Toscane, le gouvernement paternel des grands-ducs avait habitué à une vie douce et insouciante ; l'aisance de beaucoup de paysans, une tradition de tranquillité, vieille de plus de deux siècles, rendaient la population hostile à une « guerre d'aventures ». Dans le Piémont la *Stampa*, dans la région napolitaine le *Mattino*, et en Sicile presque tous les journaux quotidiens, faisaient une campagne continue en faveur du principe de non-intervention. Représentant le colosse germanique comme invincible, ils confirmaient dans leurs sentiments des populations qui, par tempérament, étaient déjà disposées à souhaiter le maintien de la paix.

***

Tels étaient les éléments d'inertie dans l'opinion publique italienne, après le mois d'août 1914. On peut dire avec M. Ferraris[2] qu'en mars 1915 la grande majorité du pays voulait encore la neutralité. Or, deux mois plus tard, l'opinion publique imposait au Parlement sa volonté belliqueuse...

1. Victor. *I problemi interni ed i problemi internazionali.* (*Nuova Antologia*, 1er avril 1915.)

2. Cf. son article du 16 mars 1915 (*Nuova Antologia*), où il insistait sur l'entente entre pays et Parlement au sujet de la conduite à suivre : « Des informations précises, que nous avons recueillies avec soin et impartialité dans toutes les parties de l'Italie, nous prouvent avec évidence que la grande majorité du pays, dans toutes ses classes sociales, est à présent absolument contraire à une entrée en campagne. Et à ce point de vue la sagesse du pays se reflète dans la sagesse du Parlement. »

C'est la contradiction que nous allons essayer d'expliquer.

Dès que la guerre européenne fut déclarée, il y eut un grand effort moral, une propagande idéaliste, qui gagna peu à peu les classes les plus diverses, détacha de toutes les couches sociales les éléments les plus vivants, et forma le grand parti interventionniste, capable de se lever tout entier au moment opportun. Dès que M. Sydney Sonnino eut pris la direction de la *Consulta*, un grand effort diplomatique s'accomplit, qui conduisit peu à peu à la désagrégation totale de la Triple-Alliance. Dès que le général Cadorna eut la haute main sur l'organisation de tous les services de l'armée, l'effort militaire devint admirable. Cette série d'efforts, tendant tous au même but, agirent parallèlement, durant les mois de « neutralité vigilante ». Le jour où l'opinion neutraliste voulut l'emporter, ils firent bloc. Contre le Parlement, aux deux tiers hostile à la guerre, les partis interventionnistes, à Rome et dans les villes importantes de Lombardie, de Vénétie, de Ligurie, s'unirent pour soutenir l'œuvre du gouvernement et celle de l'état-major. C'est ainsi que se déclencha une guerre que ne voulait pas la majorité des Chambres, mais que désirait, dans le pays, une forte minorité agissante.

Ces faits s'éclaireront par une analyse, même rapide, de l'œuvre patiente qui aboutit à la glorieuse crise de mai 1915. Les alliés interventionnistes appartenaient à tous les partis politiques. A côté des républicains, on trouvait des nationalistes ; et quelques catholiques voisinaient avec les radicaux francs-maçons. Chacun poursuivait la réalisation d'un idéal commun, pour des motifs bien différents — si différents que les journaux partisans de la guerre se livraient entre eux aux polémiques les plus âpres sur les raisons de l'intervention. La plupart prirent nettement position, peu après le déchaînement de la conflagration européenne. Presque en même temps, les socialistes réformistes [1], les républicains et les radicaux

1. Le parti socialiste réformiste fut le premier à se prononcer contre la neutralité sous l'impulsion des députés Bissolati et Bonomi. « Le Gouvernement, disait l'ordre du jour voté le 6 septembre 1914, doit interpréter la neutralité, non comme un renoncement préventif et absolu à toute intervention dans le conflit, et moins encore comme une aide indirecte aux *empires centraux, avec lesquels il ne doit plus y avoir aucune espèce d'alliance...* »

proclamèrent la faillite de la Triple-Alliance. A Rome, le 7 septembre, une assemblée plénière des délégués républicains déclara, après avoir entendu un discours de M. Barzilai, qu'il fallait empêcher, « en des heures graves, ces peureux opportunismes, qui sont un obstacle au développement des courants sentimentaux et à la réalisation des aspirations nationales ». Le 14 septembre, la direction du parti radical était aussi nette, et conseillait au gouvernement de « transformer la neutralité en une participation active au conflit ». Le grand quotidien milanais, le *Secolo*, qui, même aux heures les plus troublées des rapports franco-italiens, avait su conserver sa sympathie à notre nation, sœur en latinité et en démocratisme, retrouvait, en face du péril germanique, ses meilleurs développements d'antan.

La présence de nombreux volontaires italiens au milieu des lignes françaises était un argument de plus. Il y eut une époque où on ne pensa plus à discuter l'opportunité de la formation d'une légion garibaldienne sur le front français. Les critiques disparurent, le jour où tombèrent, mortellement frappés, les deux petits-fils de l'*Eroe*. Les funérailles de Bruno et de Constant devinrent, à Rome, d'importantes manifestations populaires. L'opinion publique s'émut de ce sacrifice ; et par la volonté des martyrs de l'Argonne, elle remonta aux sources du *Risorgimento*, à ses traditions morales.

Les Garibaldiens avaient été secourir les peuples opprimés : c'était un prétexte pour insister à nouveau sur le caractère de lutte de civilisations qu'assumait la guerre européenne... Les partis démocratiques n'y manquèrent pas. Les arguments les plus frappants leur venaient de toutes les violations du droit des gens, que les orateurs belges, MM. Destrée, Lorand et Mélot exposaient alors devant le public des grandes villes de la péninsule. Le martyre de la Belgique était ressenti profondément par tout le peuple italien. Il contribuait à créer cet état d'âme qui devait rapprocher de plus en plus l'Italie des pays qui luttaient pour le triomphe du droit.

Les démocrates invoquaient une autre nécessité, qui pouvait frapper plus particulièrement les milieux ouvriers où l'emportait la propagande socialiste « officielle ». Il fallait qu'après cette guerre on n'eût plus à déplorer une course aux

armements. Or, « seule la victoire de la Triple-Entente pourrait rendre possible un désarmement général, permettant à l'Europe de consacrer ses énergies aux grandes œuvres de paix et de civilisation, donnant au prolétariat de tous les pays toute liberté pour développer les revendications d'une justice sociale ». — « Les armées de la Triple-Entente travaillaient dans le sens d'une révolution démocratique et sociale [1]. »

Cet aspect du conflit actuel était mis en évidence avec talent par le polémiste romagnol, M. Benito Mussolini, ancien directeur de l'*Avanti*, qui, après le congrès socialiste neutraliste de Bologne, avait créé le *Popolo d'Italia* [2]. L'Italie devait entrer dans le conflit par esprit révolutionnaire. La propagande antiguerrière était une propagande antirévolutionnaire. Le socialisme, qui représentait une des forces vives de la nation, ne devait pas lier son destin aux « forces mortes », « au nom d'une paix qui ne sauve pas des désastres d'une guerre ». M. Mussolini lança donc son appel à tous ceux qui se sentaient capables de « lutter jusqu'à la mort pour un idéal », aux « jeunes gens des ateliers et des athénées », à ceux qui étaient « jeunes d'ans et d'esprit ». Il conseillait l'audace; et c'est pourquoi on vit venir à lui ceux qui semblaient le moins désignés pour soutenir le socialisme révolutionnaire, les membres du groupe de *la Voce*. Leur chef, Giuseppe Prezzolini, devint pendant longtemps le principal collaborateur du *Popolo*.

Cette alliance mérite qu'on s'y arrête. Elle réalisa le rêve de Mussolini, et symbolisa la fusion de tous les éléments ardents, une espèce de concentration des forces prolétariennes et intellectuelles.

La Voce représente un des centres de la meilleure culture italienne moderne. MM. G. Papini et G. Prezzolini, leurs fondateurs, avaient été, en 1903 et 1904, les compagnons du chef du nationalisme actuel, M. Enrico Corradini, aux temps

1. Ordre du jour du parti socialiste réformiste (6 septembre 1914).

2. L'apparition du journal de M. Mussolini accentua dans le parti socialiste le schisme qui s'était produit au congrès de Bologne. Après le départ de M. Mussolini, l'*Avanti* fut dirigé par un triumvirat orthodoxe : MM. Bacci, Lazzari et Serrati.

héroïques où se créait une doctrine d'énergie nationale [1]. M. Papini se montrait alors également éloigné de la bourgeoisie, dépourvue de conscience de classe, et du socialisme, qu'il considérait comme hostile à l'individu et à la nation... D'après lui, l'idéalisme humanitaire des partis populaires était le meilleur dissolvant d'une race et d'un peuple. La crainte de la guerre était preuve de décadence. Il fallait, pour combattre les forces de désagrégation, « susciter une vie plus nationale, tant spirituelle que politique, plus élevée, plus forte, plus hardie, plus digne du passé italien [2] ».

Ce fut le point de départ des élans sentimentaux qui secouèrent l'âme de la jeunesse italienne. Puis, du temps que M. Corradini inclinait vers le nationalisme à la française, il se produisait chez ses amis une évolution d'idées qui les amenait à considérer « les valeurs éthiques comme plus importantes pour la vie des Italiens que le succès brutal de la force ». Ces tendances passées de MM. Papini et Prezzolini et de leur groupe, expliquent qu'ils aient été parmi les premiers à prendre une attitude d'idéalistes. Dès le début, ils conçurent le problème dans sa généralité, dans sa grandeur morale. S'ils prêchèrent l'entrée en guerre de l'Italie, ce ne fut pas seulement pour libérer les frères opprimés de Trente et de Trieste ; ce fut surtout pour sauver la liberté de l'Europe, et le patrimoine de civilisation que représentaient la France et l'Italie. « Le problème de la guerre n'est pas le problème de l'irrédentisme : c'est le problème de la liberté italienne. Il ne s'agit pas de planter le drapeau italien sur la cathédrale de Saint-Just. Il s'agit de délivrer l'Europe de la domination allemande ; ce qui est une chose un peu plus importante. Que nous importerait en effet de voir flotter notre enseigne sur Saint-Just, s'il y avait celle d'Allemagne à Tanger et à Bône, celle d'Autriche à Salonique [3] ? »

Il était naturel que ceux qui voyaient dans la guerre euro-

1. En 1902, paraissait, sous la direction de Papini et de Prezzolini, le *Leonardo*, qui lançait les idées fondamentales que devait défendre plus tard le *Regno*, fondé le 29 novembre 1903, sous la direction d'Enrico Corradini, avec la collaboration de Papini et de Prezzolini.

2. G. Papini et G. Prezzolini. *Vecchio e nuovo nazionalismo*. Milano, 1914.

3. G. Prezzolini. *Non sono irredentista*. (*La Voce*, 30 décembre 1914.)

péenne une lutte d'où dépendait la liberté d'Europe, qui ne bornaient pas leurs ambitions à l'acquisition de quelques kilomètres carrés de territoire, fussent amenés à unir leurs efforts à ceux d'un homme comme Mussolini, idéaliste de tendances bien différentes, mais également convaincu de la nécessité morale de l'intervention italienne. La jeunesse intellectuelle, influencée aussi par l'*Unità* de M. Salvemini, une partie de l'élite ouvrière, étaient peu à peu entraînées dans le généreux mouvement d'idées qu'animaient ces directeurs de conscience.

Il était évident, malgré tout, que la question de l'*irrédentisme* restait prédominante. Le parti nationaliste de MM. Corradini, Federzoni et Oliva insistait sur Trente, Trieste et la Dalmatie, parce qu'il y voyait le nœud du problème de l'expansion italienne [1]. « Le Trentin, disait M. Corradini à Rome, le 25 février 1915, la Vénétie Julienne, la Dalmatie et les îles Dalmates, ne sont pas seulement des éléments de notre sentiment national ; elles sont autre chose : d'abord, les bases de défense pour notre territoire national ; en second lieu, les bases de notre maîtrise dans l'Adriatique ; en troisième lieu, les bases de notre expansion économique et de notre influence politique dans la péninsule balkanique ; en quatrième lieu, elles constituent le bassin d'où l'Italie peut déboucher, toute-puissante, dans la Méditerranée orientale... » Les nationalistes envisageaient presque uniquement le côté politique du problème [2]. La Belgique et la Serbie, dans leur merveilleuse résistance à l'invasion, les frappaient surtout par l'exemple qu'elles avaient donné d'une valeureuse âme guerrière. On sentait qu'ils ne parlaient du rôle des facteurs moraux dans la conduite de ces deux peuples que pour faire

1. Enrico Corradini. *L'Italia e la guerra.* Firenze, 1915.

2. M. G.-A. Borgese, professeur à l'Université de Rome, un des fondateurs du jeune parti *national libéral* soutient la même thèse : « Ces deux noms, Trente et Trieste, disait-il, ont pour nous une relative signification... Je ne peux pas les penser comme représentant deux problèmes sentimentaux et ethniques... Mais au contraire je deviens véritablement irrédentiste, lorsque je pense à notre sécurité militaire, à la base navale dans l'Adriatique. Ils nous promettent cette condition de choses, grâce à laquelle nous, peuple plutôt maritime que militaire, pouvons espérer de devenir une espèce d'Angleterre continentale. » (*Guerra di redenzione*, Milano, 1915.)

des concessions à l'opinion courante. La guerre était nécessaire à l'Italie, parce que, sans guerre, l'Italie n'aurait pas la place qu'elle devait avoir dans le concert européen. Elle était aussi une chose belle en soi, capable de grandir un peuple à ses propres yeux, de lui donner plus de confiance dans sa force et dans son avenir. Il fallait au peuple italien une épreuve douloureuse pour sceller définitivement son unité, une lutte victorieuse pour « tremper son orgueil viril ».

***

Dans cette espèce de bilan des responsabilités que nous essayons d'établir, il est juste de donner à chacun des facteurs d'interventionnisme déjà mentionnés une place importante. Ce n'était cependant pas suffisant. Le *Popolo d'Italia* luttait dans les milieux ouvriers contre l'influence de l'*Avanti* ; mais il était suspect pour ses tendances révolutionnaires. La campagne du *Secolo* était faite pour un public démocratique et francophile, gagné d'avance. L'*Idea Nazionale* n'avait pas encore l'autorité nécessaire. *La Voce*, l'*Acerba*, l'*Unità* s'adressaient surtout aux milieux intellectuels...

Toute cette propagande *interventista* n'aurait certainement pas eu le formidable retentissement qui a conduit aux journées de mai, si elle n'avait eu le constant appui du *Corriere della Sera*. Il n'est pas de journal français qui, comme diffusion et comme puissance, puisse être comparé au *Corriere*. Il est lu dans toute l'Italie, jusqu'aux extrémités de la Sicile. Sa force vient de son indépendance absolue. Tout le monde sait que sa fortune, son capital n'ont pas « d'origines impures »... Or, par la volonté de son directeur, M. Albertini, et de son rédacteur de politique étrangère, M. Torre, député, le *Corriere*, abandonnant résolument l'attitude tripliciste qu'il avait eue jusqu'au conflit européen, indiqua, dès le 4 août 1914, le jour même de la proclamation de la neutralité, le développement logique de la politique future de l'Italie : « Aujourd'hui, l'Italie assiste avec anxiété au déchaînement d'antiques rivalités. Elle ne peut pas y assister avec insouciance. Elle doit être prête à défendre sa propre destinée. » Cette annonce

voilée d'une attitude nettement hostile aux empires centraux était d'autant plus frappante que jusqu'alors M. Andrea Torre leur avait été favorable. La campagne du *Corriere* devait donc avoir une répercussion plus profonde que celle du *Secolo*, antitriplicien par tradition.

Le mérite de ses directeurs fut de maintenir la discussion sur le terrain du *sacro egoismo*. Ennemis de toutes les intrusions étrangères dans la politique nationale, ils parlaient aussi sévèrement aux journaux de la Triple-Entente qu'à ceux des empires centraux. M. Pichon ayant un jour conseillé à l'Italie d'intervenir, en rappelant l'hostilité que lui avait témoignée l'Allemagne au moment de la guerre de Libye, le *Corriere* retrouva pour un moment quelques-uns de ses accents de l'époque du *Manouba* et du *Carthage* [1]... Nulle compromission avec qui que ce soit, tel était le mot d'ordre... « La politique est la quintessence de l'égoïsme et nous sommes égoïstes. Laissons de côté la guerre de Libye et faisons simplement le calcul de nos droits, de nos aspirations, en rapport avec nos forces. » Presque chaque jour, inlassablement, M. Torre, en commentant les événements internationaux, évoquait les conditions politiques et économiques de l'avenir italien. Le moment était unique. La carte d'Europe allait se refaire. L'Italie, si elle tergiversait au cours du conflit actuel, se trouverait, après la guerre, isolée diplomatiquement et militairement ; la menace de l'expédition *punitiva*, lancée par la presse allemande, pourrait alors devenir une périlleuse réalité.

Les grandes villes, les centres vitaux d'Italie étaient sensibles à ces arguments, en même temps qu'à ceux d'ordre purement moral. A Rome, à Gênes et à Milan, une majorité décidée saisissait toutes les occasions pour manifester en faveur de la guerre.

1. « Si les Italiens, pour prendre une résolution dans ce formidable conflit, devaient examiner l'attitude qu'ont eue les différents pays et gouvernements d'Europe à l'époque de la guerre de Lybie, l'Italie ou resterait irrévocablement neutre, ou bien déclarerait la guerre à toute l'Europe, sauf à la Russie et à quelque petit État. » (*Corriere della Sera*, 12 mars 1915.) Et l'article concluait : « *Nous connaissons désormais notre rôle*; nous nous en souvenons parfaitement ; *nous pouvons le réciter sans l'intervention du souffleur.* »

*
* *

Rien, cependant, n'aurait pu se faire sans l'action du Gouvernement. Un ministère neutraliste aurait facilement empêché toute manifestation et muselé la presse. Dans cette grande crise qui a rajeuni l'Italie, et lui a donné conscience de sa force, la partie de l'opinion publique favorable à la guerre et le cabinet Salandra se sont soutenus mutuellement, souvent à leur insu. L'action de l'une ne peut s'expliquer sans l'action de l'autre. Il y a entre les deux solidarité absolue. Ce que la presse interventionniste proclamait chaque jour comme nécessaire, M. Sonnino, à la Consulta, par une diplomatie minutieuse, le rendait inévitable.

Durant la période de neutralité, le ministre des Affaires étrangères italien n'a jamais prononcé de discours-programme. Il n'est pas fait pour dominer une assemblée, ni pour la convaincre. Il veut ignorer les subtilités des interrupteurs, et les pièges dressés par les adversaires [1]... Aussi, chaque fois qu'il a fallu traiter à Montecitorio de la politique étrangère, c'est le président du conseil lui-même qui s'en est chargé. Par son habileté, M. Salandra est parvenu à maintenir l'équilibre parlementaire, à éviter la crise ministérielle qui, d'un coup, aurait démoli l'œuvre patiente de M. Sonnino. Restant l'un et l'autre impénétrables, donnant toute liberté à la presse de chaque parti, déclarant sans cesse que le ministère n'avait pas d'organe officieux, ces deux hommes ont laissé planer jusqu'à la fin le doute sur leurs intentions. Pendant que M. Sonnino se révélait bon connaisseur des habitudes diplomatiques de l'Autriche, M. Salandra agissait vraiment en homme d'État, capable de diriger le Parlement, de mesurer les forces des partis en présence, et de décider, d'après elles, en même temps que d'après les principes d'un patriotisme éclairé, la politique à suivre.

1. M. Vincenzo Morello (Rastignac) jugeait ainsi M. Sonnino, quelques jours avant la guerre européenne : « Il est politiquement un homme bien différent des chefs de majorité. Il est simplement un homme probe ; un homme incapable de dire ou de faire quelque chose qui ne réponde pas à un devoir déterminé et précis, incapable de soutenir une idée, avec d'autres soucis que celui, exclusif, du bien public. » (*Giornale d'Italia*, 13 juillet 1914.)

La période critique, pendant laquelle le chef du cabinet et le ministre des Affaires étrangères surent jouer, chacun, leur rôle, avec une parfaite compréhension de la gravité de la situation, se divise naturellement, en trois parties :

1° De la déclaration de guerre européenne au discours-programme de M. Salandra (décembre 1914), et à l'arrivée du prince de Bülow en Italie : ce sont des mois de calme relatif;

2° Puis, jusqu'en avril 1915, la propagande se fait avec intensité, sous toutes ses formes ;

3° D'avril à mai 1915 : semaines décisives, où l'Italie rompt définitivement avec son passé tripliciste, et où le parti interventionniste impose sa volonté.

Après le mois de septembre 1914, passés les moments de grande angoisse qui suivirent la retraite de Charleroi (car le peuple italien, dans son immense majorité, sympathisa alors, de toute son âme, avec la France menacée), on assista à une espèce de veillée d'armes. Période d'attente, au cours de laquelle les intentions du Gouvernement ne semblaient pas belliqueuses. Les germanophiles ne jugeaient pas nécessaire de faire une vive campagne. La personnalité du marquis de San Giuliano, considéré comme un tripliciste convaincu, les rassurait complètement. Ce fut seulement après sa mort que les adversaires de la guerre se décidèrent à une action vigoureuse. Il se produisit en effet une crise de gouvernement qui permit à M. Salandra de préciser peu à peu ses intentions. L'affirmation que l'Italie ne se départirait pas des principes du *sacro egoismo* (18 octobre) fut commentée successivement par la démission du général Grandi, ministre de la Guerre (19 octobre), et par celle du ministre des Finances Rubini (31 octobre), défavorables l'un et l'autre à l'entrée de l'Italie dans le conflit européen. Le départ du général Grandi donna pleins pouvoirs au général Cadorna, chef de l'état-major, le nouveau ministre de la Guerre, le général Zupelli, étant un de ses subordonnés : c'était la certitude que la préparation militaire serait poussée à fond.

La démission de M. Rubini, en provoquant celle du cabinet tout entier, fit naître une crise qui se dénoua au détriment des

neutralistes. Le nouveau ministère contenait un ami déclaré et sûr de la Triple-Entente, M. Ferdinando Martini ; et quant au nouveau directeur de la politique extérieure, M. Sonnino, s'il avait en 1882 appuyé chaudement l'alliance avec les empires centraux, s'il y était depuis resté toujours fidèle, on le savait également convaincu de la nécessité où était l'Italie d'entretenir avec l'Angleterre d'étroites relations d'amitié.

Il était donc permis de croire que l'avènement du second ministère Salandra au pouvoir indiquait un certain changement dans la politique générale de l'Italie. M. Salandra, tout en se déclarant « en parfaite communion d'idées et de méthodes avec M. Di San Giuliano » (18 octobre), se montrait, par le choix de ses collaborateurs, décidé à mettre l'armée italienne en parfait état, et résolu à faire respecter *tous les intérêts réels* de l'Italie... Les déclarations qu'il fit le 3 décembre à la Chambre des députés, furent très nettes. On eut l'impression que le ministère n'était pas partisan de la neutralité absolue. « Sur les terres et sur les mers de l'Ancien Continent, dont la configuration politique se transforme peu à peu, l'Italie a de justes aspirations à défendre, une situation de grande puissance à maintenir intacte. Notre neutralité ne doit pas être inerte ou impuissante, mais puissamment armée et prête à tout événement. » Le discours se maintenait habilement dans le domaine des idées générales, et presque tous les députés se virent obligés de l'approuver. Mais l'Allemagne comprit si bien sa portée qu'elle décida aussitôt l'envoi du prince de Bülow à Rome : l'arrivée du plénipotentiaire allemand allait coïncider avec l'accentuation de la propagande neutraliste.

A partir de la fin de décembre, en effet, on note un curieux parallélisme entre l'intensité de la campagne antibelliqueuse et le développement de l'œuvre diplomatique de M. de Bülow. Prenons un exemple entre mille. Le 18 janvier, M. Salandra, en recevant quelques députés, parle à mots couverts d'un complot antiministériel, et déclare que l'assaut à la diligence ministérielle ne réussira pas ; car la diligence se transformera en automobile blindée. Une semaine après, la *Tribuna* publie la lettre de M. Giolitti à « l'ami Peano », où il lance

la fameuse théorie du *parecchio* [1]. Précisément, à peu près à la même époque, la *Frankfurter Zeitung* parle dans une correspondance de Vienne, à allure officieuse, des concessions que l'Autriche pourrait faire à l'Italie [2]. De plus, la démission du comte Berchtold, l'arrivée au *Ballplatz* du baron Burian sont évidemment liées à la question des rapports austro-italiens. Le *Livre Vert* nous indique qu'à la même date, M. Sonnino discute avec MM. de Bülow et Macchio sur les conséquences du fameux article VII du traité de la Triple-Alliance, l'article des compensations. Tout cela démontre qu'à la fin de janvier les partis neutralistes craignaient la « politique d'aventures »; il est indubitable qu'ils étaient parfaitement au courant des négociations engagées (tant d'hommes politiques italiens fréquentaient alors chez M. de Bülow!) : M. Giolitti crut nécessaire d'avertir le Gouvernement qu'il veillait, et de rappeler par la même occasion qu'il était le maître du Parlement.

Il avait su le devenir par un système de gouvernement d'où était absente toute considération idéale. Ayant fait trois fois les élections, nommé presque tous les préfets, de nombreux sénateurs, rempli de ses créatures les administrations publiques, il avait solidement établi son omnipotence. Habile aux demi-concessions, aux demi-mesures, à l'astucieuse distribution des faveurs, il avait constitué au Parlement une majorité, composée des éléments les plus divers, qui lui obéissait aveuglément. Le grand secret de sa puissance était dans sa science des « trucs » électoraux. Tout député soutenu par M. Giolitti, président du conseil, était presque immanquablement élu. C'est pourquoi il avait trouvé

1. *Tribuna*, 24 janvier 1915. « Il ne me semble pas impossible, dans les conditions actuelles de l'Europe, d'obtenir pas mal de concessions (*parecchio*) sans recourir à une guerre. »

2. « Entre l'Autriche et l'Italie, il y a un seul point de divergence. L'Autriche possède depuis longtemps des territoires de langue italienne qui ne sont pas absolument nécessaires à sa défense. Il s'agit du Trentin et d'un petit territoire de l'Isonzo, dans les environs de Gorizia. Nous ne pouvons pas croire qu'on n'arrive pas sur ce point à une entente. Des négociations à ce sujet pourraient être entamées sur les bases du paragraphe 7 du traité de la Triple-Alliance, non encore publié, paragraphe qui assure, à de certaines conditions, des compensations à l'Italie. »

— et trouve encore — tant de partisans à Montecitorio [1]... Le « lion de Dronero » se croyait également populaire auprès de la nation tout entière pour avoir fait l'expédition de Libye et établi le suffrage universel.

M. de Bülow avait donc raison de chercher à influencer les décisions du Parlement plutôt qu'à convaincre le ministère. Son action s'exerçait particulièrement dans le milieu aristocratique où il avait les meilleures relations : fidèle à la tradition bismarckienne, il se servait aussi des ambitions du Vatican; ayant fait venir à Rome le chef du « Centre » allemand, M. Erzberger, il sut renforcer les convictions neutralistes des milieux catholiques.

De tous les journaux allemands, autrichiens, hongrois, des meilleurs hommes politiques des empires centraux, les conseils venaient nombreux. M. Andrássy, dans la *Neue Freie Presse*, démontrait que pour l'Italie, la question méditerranéenne était infiniment plus importante que la question adriatique : il évoquait, aux yeux des Italiens, la formation de la « Grande Serbie », qui, en cas de défaite de l'Autriche, prendrait sa place : changement qui constituerait un grave inconvénient pour l'Italie. « Ceux qui furent dangereux pour les Italiens sur la côte orientale de l'Adriatique, ce ne furent pas jusqu'à présent les Allemands ou les Hongrois, mais les Slaves. » Par malheur, plusieurs organes de la Triple-Entente venaient, avec d'inopportunes déclarations, appuyer la théorie autrichienne. Certains journaux russes étendaient étrangement les ambitions yougo-slaves [2], inconscients certainement des facilités qu'ils donnaient ainsi à la diplomatie bulowienne. Il valait mieux pour l'Italie se consacrer à devenir la maîtresse de la Méditerranée : sur ce point, les quotidiens neutralistes reprenaient les arguments chers, de tout

1. « Il a rendu l'État si faible, que même les gens aveuglés commencent à voir le péril. Il a cherché à contenter les partis, les classes, les intérêts les plus opposés, le plus souvent au détriment des intérêts généraux et de la justice. » (Guglielmo Ferrero. *La Guerra europea*, p. 194.)

2. Cf. le journal russe le *Dients*, qui écrivait à la fin de mars : « Du côté de l'Adriatique, les aspirations italiennes sont en opposition non seulement avec les intérêts de l'Autriche, mais encore avec ceux des Slaves. La cession de Trieste à l'Italie lèserait les intérêts slovènes. La cession des autres territoires lèserait les intérêts de la future Grande Serbie. »

temps, aux francophobes et aux anglophobes. Tunis, la Corse, Nice, Malte, semblaient autrement séduisants que les montagnes du Trentin et même la vallée de l'Isonzo. La question tunisienne était traitée avec une ampleur nouvelle. L'incertitude générale au sujet des intentions de la Triple-Entente rendait parfois difficile l'œuvre des interventionnistes. « Après tout, pouvaient se demander les Italiens, qui nous dit que la Triple-Entente agira généreusement à notre égard, si elle est victorieuse? Quelles preuves avons-nous que la France verra en notre patrie une égale, et qu'elle ne continuera pas à la considérer comme la cadette que l'on traite toujours avec une certaine condescendance? » C'était le refrain que répétait inlassablement la presse germanophile. Le comte de Monts, dans un article du *Berliner Tageblatt* [1], avait annoncé à l'Italie la déchéance, si elle se ralliait à la cause de la Triple-Entente. « En cas de défaite allemande, quel appui aurait-elle, même accrue d'un ou de deux millions de sujets autrichiens, contre l'arrogance française? Il ne lui resterait plus qu'à devenir la vassale d'Angleterre, comme un simple Portugal, ou à se jeter dans les bras de la Russie, démesurément agrandie. »

Lorsqu'on relit aujourd'hui les polémiques des mois de janvier et de février, lorsqu'on pense à tout ce qui fut mis en œuvre par la presse neutraliste, on n'en est que plus ému par l'énergie de la décision finale.

Au début de mars le bruit courut, avec insistance, que les négociations italo-autrichiennes allaient aboutir, qu'un accord allait être finalement signé. Les journaux de Vienne en parlaient à mots couverts; le 19 mars, *l'Écho de Paris* se crut en mesure d'annoncer les clauses du soi-disant pacte. La dissolution de la légion garibaldienne, survenue à peu près à la même époque (10 mars), accrut le malaise. Par réaction, les partis interventionnistes se firent de plus en plus pressants ; l'entreprise des Dardanelles les avait impressionnés ; ils ne pouvaient admettre que la question orientale se résolût en dehors de l'Italie... Les Russes avançaient sur les Carpathes, menaçant d'envahir la Hongrie ; une vraie fièvre s'emparait de tout le monde. L'occasion semblait unique. Les

1. Numéro du 31 janvier 1915.

partisans de la guerre avaient peur d'arriver trop tard. C'était l'époque des grandes manifestations, des conférences *pro-intervento*; le député socialiste de Trieste, M. Battisti, parcourait l'Italie : son nom, ses paroles étaient l'objet de discussions passionnées... Il ne semblait pas possible que pût durer longtemps encore un pareil état de tension. Les paroles de M. Salandra à Gaëte (7 mars), les articles du *Giornale d'Italia*, considéré, à tort d'ailleurs, comme l'organe officieux, ceux de M. Torre dans le *Corriere*, ne suffisaient pas à calmer l'opinion...

Pendant ce temps, la préparation militaire et diplomatique suivait son cours normal. A la fin de février, on avait supprimé un certain nombre de trains de voyageurs pour faciliter les mouvements de troupes et le transport du matériel. Le 20 mars, le Sénat avait voté, après la Chambre, la loi de défense économique et militaire de l'État, qui, entre autres choses, restreignait la liberté de la presse, pour toutes les nouvelles concernant l'armée. Après six mois de neutralité, l'Italie se trouvait avoir sous les drapeaux presque 600 000 hommes. Un crédit d'un milliard avait permis de remplir les magasins, qu'avait vidés la guerre de Libye, de doter l'artillerie des canons Deport, de réorganiser les services d'approvisionnement. Les troupes étaient concentrées peu à peu vers la frontière autrichienne, afin que, le jour venu, la mobilisation pût se faire presque automatiquement.

Pour M. Sonnino, le mois de mars fut un mois d'angoisses et de discussions menues. Les tergiversations du gouvernement austro-hongrois, la pression de l'opinion publique, dont il invoquait parfois les manifestations dans les télégrammes au comte Burian, l'amenèrent à présenter le 8 avril la liste complète des concessions qu'il réclamait, en vertu de l'article 7 : c'était le programme-minimum des revendications italiennes.

Ce début d'avril est essentiel dans l'histoire des négociations, et dans celle des mouvements de l'opinion publique. Depuis quatre mois qu'il essayait de traiter avec l'Autriche, M. Sonnino avait certainement acquis la conviction que tout accord était impossible entre les deux gouvernements. « J'espère, disait-il, dans son télégramme, que le gouvernement

impérial nous fera parvenir, le plus rapidement possible, une réponse que je souhaite favorable [1]. » Mais il prévoyait la réponse négative. On peut dire qu'à ce moment, le gouvernement de M. Salandra et de M. Sonnino était absolument décidé à faire la guerre. Le lendemain du jour où le ministre des Affaires étrangères envoyait ses propositions définitives à Vienne, le général Porro, connu pour ses sentiments anti-autrichiens, était nommé sous-chef de l'état-major de l'armée.

A la même date, M. Torre expliquait dans le *Corriere* l'impossibilité d'un accord avec l'Autriche [2]. Un traité de ce genre devait signifier l'inaction de l'Italie ; et cette inaction signifiait :

1° La limitation du problème italien aux seules rectifications de frontière, c'est-à-dire une renonciation à des droits essentiels, une abdication morale et politique ;

2° Le désaccord entre les intérêts italiens et les intérêts des peuples orientaux qui ont des aspirations nationales en opposition avec celles de la monarchie des Habsbourg ;

3° Le désaccord, dans le domaine méditerranéen, avec les puissances qu'il est indispensable de ne pas traiter en ennemies, afin que l'Italie ne reste pas isolée ; — or l'entente serait impossible, si l'Italie se liait, même d'une façon négative, à l'Autriche et à l'Allemagne ;

4° L'impuissance de l'Italie à faire valoir dignement ses propres intérêts au congrès où seraient déterminées l'assiette de l'Europe et l'assiette des empires coloniaux.

« L'isolement de l'Italie aurait pour conséquence un dommage immédiat et aussi un immense dommage futur. Elle signerait *ipso facto* sa propre déchéance comme puissance internationale et sa propre humiliation. »

C'était donc la « période résolutive [3] » que celle où entrait

1. *Libro Verde*, p. 66.

2. *Corriere della Sera*, 9 avril 1915.

3. Expression de M. Cirmeni, député germanophile, rédacteur parlementaire à la *Stampa* : « la période résolutive étant celle où, après en avoir fini avec les discussions de principe entreprises avec le concours d'intermédiaires, on passe aux négociations directes. Le moment est venu de ces négociations directes entre l'Italie et l'Autriche, l'Allemagne s'étant maintenant retirée de la scène. »

maintenant l'Italie. Les manifestations interventionnistes et neutralistes se succédaient, toujours plus violentes. Mais les partisans de la guerre, après les angoisses du mois de mars, reprenaient courage. Le traité avec l'Autriche leur semblait impossible : et vers la fin du mois d'avril, une grande espérance naissait en leur âme ; on annonçait que le roi et le président du conseil assisteraient à la grande cérémonie qui, le 5 mai, devait commémorer, sur la côte gênoise, à Quarto, la glorieuse épopée des *Mille*. Le souverain et les ministres, en acceptant ainsi d'écouter la parole de Gabriele d'Annunzio, ardent apôtre de l'intervention, comblaient les vœux des partisans de la guerre... Le bruit courait d'un désaccord probable entre l'Autriche et l'Italie. Beaucoup de sujets allemands quittaient le territoire italien. Les trains militaires devenaient très nombreux. C'était une atmosphère belliqueuse. Bien des gens, d'opinion modérée, jugeaient alors le conflit inévitable.

Or, il n'est pas douteux que pendant ce temps, les partisans de la neutralité inconditionnée se préparaient à empêcher par tous les moyens ce qu'ils appelaient un « coup de tête ». Le mois de mai donna le spectacle dramatique du choc des manœuvres parlementaires conduites par M. Giolitti, et des manifestations populaires qui, dans les grandes villes, se firent en faveur de l'intervention.

Cette crise violente qui commença au début de mai, et finit vers le 20, détruisit en quelques jours l'œuvre patiente d'un parti et d'un homme, renouvela les bases de la politique extérieure et intérieure de l'Italie.

M. Giolitti avait la certitude de représenter l'opinion de la grande majorité, en proposant d'accepter l'accord avec l'Autriche : les campagnes, presque tous les ouvriers des villes, étaient hostiles à la guerre. Il espérait en son ancienne influence sur l'esprit du roi Victor-Emmanuel III, qui avait eu longtemps confiance dans son habileté politique. Sûr du Parlement, se croyant sûr de l'opinion publique, il quitta Turin, le 8 mai, prêt à remporter la victoire, et à reprendre le pouvoir en cette heure historique.

Il arriva à Rome, au moment où les esprits étaient le plus surexcités. Le 3 mai, le roi et les ministres avaient décidé

de ne pas assister à la cérémonie de Quarto. Car, le jour même, le traité de la Triple-Alliance avait été dénoncé par M. Sonnino[1] et la situation était trop grave pour que le souverain et le président du conseil pussent s'absenter, ne fût-ce que quelques heures. Les interventionnistes commentèrent favorablement cet événement qui leur faisait présager la prochaine entrée en guerre de l'Italie. En général, on ne crut pas à la thèse contraire, qui voyait dans cette absence le prodrome d'une solution pacifique. Tout de même, cette atmosphère d'incertitude exaspérait le peuple des grandes villes[2].

Or, dès que M. Giolitti fut à Rome, la « manœuvre » parlementaire contre le ministère Salandra se développa normalement. Le 9 mai, l'*Idea Nazionale* et le *Popolo d'Italia* en arrivèrent à des attaques d'une violence inouïe contre la « conjuration allemande ». Le 10, le roi et M. Salandra reçurent M. Giolitti : aussitôt, les organes neutralistes parlèrent ouvertement de l'ancien président du conseil comme du maître de la situation. La *Tribuna*, la *Stampa*, l'*Avanti*, le *Corriere d'Italia*, l'*Osservatore Romano*, porte-paroles des partis les plus divers, se trouvèrent unanimes dans leur admiration pour le « Sauveur de l'Italie ». Le 12, trois cents députés allèrent porter leur carte chez M. Giolitti, et le soir même, la *Tribuna* publiait une lettre du « Dictateur », où s'affirmait de nouveau sa conviction neutraliste. Le 13, le ministère Salandra était démissionnaire. Cette succession rapide d'événements démontrait de la façon la plus évidente que M. Giolitti avait savamment préparé son retour au pouvoir.

Son adversaire, M. Salandra, eut alors la très grande habileté de provoquer une crise ministérielle en dehors du Parlement. Certain d'être mis en minorité, à Montecitorio, par la coalition géolitienne, M. Salandra donna sa démission avant la convocation des Chambres, prenant pour juge le pays, et non les députés.

La question nationale allait être placée sur un terrain où les interventionnistes étaient singulièrement forts. Deux faits,

1. *Libro Verde*, p. 77.

2. La catastrophe du *Lusitania* coulé, le 9 mai, par un sous-marin allemand, contribua encore à soulever l'opinion.

également graves, s'étaient produits : en premier lieu, on avait annoncé officiellement que l'Italie avait rompu les liens d'alliance qui l'unissaient à l'Autriche, et pris avec la Triple-Alliance des engagements formels. En second lieu, il était certain que M. Giolitti avait été mis au courant de toutes les négociations par M. Salandra, et que, malgré la parole donnée par le gouvernement italien aux gouvernements d'Angleterre, de France et de Russie, il ne jugeait pas nécessaire de renoncer à une politique d'entente avec l'Autriche. Donc, il ne s'agissait plus désormais de savoir si l'Italie maintiendrait sa neutralité ou interviendrait dans le conflit. Le cabinet italien avait été amené par la logique des événements [1] à se lier avec les alliés. Le pays désavouerait-il cette parole qui engageait la nation? C'était un grave problème d'honnêteté politique qui se posait. Les ennemis acharnés du ministère feignirent de n'en pas comprendre l'importance. Mais le peuple répondit par une insurrection antigiolittienne, et exigea la fidélité au pacte signé avec la Triple-Entente.

Le jour de la chute du ministère Salandra marqua le point culminant de la crise morale. Tous les éléments sains de l'Italie se rendirent compte que l'heure était d'une gravité exceptionnelle. Les gens tièdes devinrent violents ; des neutralistes passèrent brusquement au parti interventionniste. Les manifestations qui parcoururent alors les rues des grandes et petites villes d'Italie étaient composées d'ennemis de la veille réunis dans un grand acte de foi. Ce qui impressionna le plus, ce fut de voir un organe modéré et calme comme le *Corriere della Sera* prendre une attitude quasi-révolutionnaire, prononcer des paroles tragiques et émouvantes. A côté des appels à l'insurrection de l'*Idea Nazionale*, du *Secolo*, du *Popolo d'Italia*, la voix du représentant de la grande bourgeoisie libérale résonna tristement. S'adressant au ministère démissionnaire, elle disait : « Nous savons que votre déci-

1. Le discours prononcé par M. Salandra le 3 juin au Campidoglio contient à ce sujet un document important, qui prouve que dès le début de la crise européenne, la Triple Alliance était mortellement atteinte. « Le 27 ou le 28 juillet 1914, dit M. Salandra, nous avons posé clairement à Berlin et à Vienne la question de la cession des provinces italiennes de l'Autriche ; et nous avons déclaré que si nous n'obtenions pas les justes compensations (ce sont les paroles textuelles), *le traité de la Triple-Alliance serait immédiatement déchiré.* »

sion jette le pays dans l'obscurité la plus sinistre, dans la plus douloureuse incertitude. Nous savons que notre destinée court les risques les plus graves, que l'Italie, si vos adversaires triomphent, descendra tous les degrés de la plus profonde humiliation, et apparaîtra comme une parjure à toute l'Europe. Mais nous n'osons pas envisager le péril qu'un ministère neutraliste ferait courir à l'Italie : c'est pourquoi nous invoquons, de toutes les forces de notre âme, de tout l'élan de notre cœur, votre retour au pouvoir. Aucune autre solution ne nous paraît possible aujourd'hui, à moins qu'on ne veuille un ministère giolittien, qui marque avec le triomphe de la triste formule du *parecchio* la ruine définitive de notre patrie... »

La violence populaire se déchaîna non seulement contre M. Giolitti, mais aussi contre sa majorité parlementaire, contre le Parlement lui-même. Montecitorio fut envahi par une colonne de manifestants qui y agirent, pendant quelque temps, en maîtres. Plusieurs députés furent malmenés. A Rome, à Milan, le peuple, descendu dans les rues et sur les places, parut décidé à imposer sa volonté, même par la force. On cria un peu partout : « Vive la guerre ! » — parce que l'âme nationale avait compris qu'au point où en étaient les choses, l'intervention était la seule solution possible. Gabriele d'Annunzio vint à Rome; et ses discours révolutionnaires augmentèrent encore l'agitation. Il avait conservé, comme Carducci, la haine des tyrans autrichiens ; et à l'heure de la grande crise, devant les foules, il la voulut implacable; le héraut de Quarto devint le magnifique interprète du sentiment populaire, apparut comme le poète de la guerre future.

Sous une pareille pression de l'opinion publique, le roi fut obligé de refuser, le 16 mai, la démission du ministère Salandra : le même personnel resta au pouvoir. Et le 20, le Parlement, instruit par les manifestations de la semaine décisive, approuva les déclarations du Gouvernement, dont la conséquence immédiate était la déclaration de guerre à l'Autriche. Le complot giolittien avait échoué : et, du même coup, le régime que symbolisait le député de Dronero était mortellement atteint. Dans cette lutte entre le Parlement en majo-

rité neutraliste et les éléments vitaux de la nation, le Parlement avait dû céder. Les aspirations des interventionnistes se réalisaient, parce que l'honnêteté du ministère des Affaires étrangères, l'habileté du président du conseil, l'ambition d'un ancien maître du pouvoir avaient transporté la question sur le terrain de la morale internationale. M. Giolitti eut l'illusion qu'il suffisait d'être le maître de Montecitorio pour triompher. M. Salandra comprit que dans une heure aussi grave, le peuple sentirait la nécessité des décisions généreuses et loyales. Dans son discours du Campidoglio, le chef du Gouvernement a admirablement expliqué les raisons de cette erreur des uns et de cette clairvoyance des autres : « M. le prince de Bülow a cru que l'Italie pourrait se détourner de sa route, parce qu'il *userait de l'influence de certaines personnes qui avaient perdu le contact avec l'âme nationale.* Le résultat a été tout opposé. Un immense mouvement d'indignation s'est propagé à travers toute l'Italie, dans les classes vraiment les plus élevées, chez tous ceux qui comprenaient ce qu'est la dignité d'une nation, dans toute la jeunesse prête à donner à l'idéal patriotique son sang le plus pur. »

***

Le grand élan d'idéalisme, qui a entraîné tous ceux qui n'étaient pas asservis à une politique de « mares stagnantes », a opéré une véritable révolution pacifique. Un renversement d'alliances à l'extérieur, la fin d'un régime malheureux à l'intérieur, c'était la revanche de la minorité, qui avait pendant si longtemps souffert de l'alliance avec l'Autriche et de l'omnipotence giolittienne. Cette brusque mobilisation d'une partie des forces vives de la nation, pour une question d'honneur national, pour la défense d'une tradition morale, ne pouvait se réaliser que dans un pays d'esprit profondément démocratique. Elle a étonné l'Europe ; on pourrait même dire qu'elle a étonné les Italiens eux-mêmes. Pourtant, celui qui suivait avec attention l'évolution des idées et des partis dans les dix dernières années, notait dans les classes cultivées, dans les milieux ouvriers éclairés, une transformation progressive —

dans le sens de l'honnêteté politique — ; on pouvait espérer une réaction violente le jour où les intérêts vitaux de la nation seraient en jeu.

A ce point de vue, la guerre européenne a été, pour la péninsule, l'événement « crucial ». Tandis qu'en d'autres pays neutres elle n'a pas eu d'échos profonds, en Italie, elle a bouleversé l'âme populaire. Elle a permis à la nation tout entière de voir clair en elle-même. Sa sensibilité a été troublée. Les traditions antigermaniques qui semblaient près de disparaître sont brusquement remontées à la surface, et lorsque Sem Benelli, en pleine période de neutralité, a évoqué, dans un beau symbole dramatique, *les Noces du Centaure*, un lointain passé d'asservissement au Saint-Empire germanique, l'Italie entière y a vu l'allusion à la libération prochaine... La froide résolution de MM. Salandra et Sonnino, prise après des mois de réflexions et de négociations, n'aurait pu porter ses fruits, si elle n'avait été appuyée par l'attitude révolutionnaire d'une partie du pays. Et l' « union sacrée », dont l'Italie donne de plus en plus le bel exemple, est la meilleure preuve que cette décision répondait parfaitement aux intérêts du pays. Les Italiens ont maintenant conscience de travailler à une grande œuvre nationale et de collaborer à une grande œuvre humaine. La fierté qu'ils en ressentent se résume tout entière dans l'apostrophe lancée par M. Salandra dans son discours du Capitole : « Moi, modeste bourgeois, parlant du haut du Campidoglio, et représentant en cette heure solennelle le Peuple et le Gouvernement d'Italie, je me sens incomparablement plus noble que le chef de la famille des Habsbourg. »

M. Benedetto Croce, affirmant, le 6 décembre 1914, qu'il n'avait pas été convaincu par le *Credo* belliqueux des interventionnistes à outrance, s'écriait : « Ce qui me surprend pardessus tout, c'est le souci d'amener un peuple à la guerre à force de raisonnements et d'exhortations. Or, la guerre est comme l'amour ou le dédain : mille raisonnements n'arrivent pas à la produire ; mais tout d'un coup, elle naît d'elle-même, envahit l'âme et le corps, en centuple les forces, se justifie par le seul fait qu'elle existe. » « Cette crise d'amour et de ferveur » s'est produite beaucoup plus tôt et avec beaucoup plus de violence que ne le pensait M. Croce.

Dans un moment de fièvre intense, l'Italie a eu la vision nette de sa mission, de celle que Mazzini rêvait pour elle: mission rédemptrice de champion du droit : « La liberté d'un peuple ne peut durer que par la foi qui proclame le droit de tous à la liberté. J'adore ma patrie parce que j'adore la patrie ; notre liberté parce que je crois à la liberté ; notre droit parce que je crois au droit. »

Et ainsi, l'Italie, restant fidèle à sa tradition morale, a connu l'élan généreux qui pousse un peuple libre vers une grande destinée.

JEAN ALAZARD

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.